This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

2231 f. 63

J. H. Webber

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

PAR BOSSUET;

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'À L'EMPIRE DE CHARLEMAGNE.

TOME SECOND.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'après le procédé de FIRMIN DIDOT.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE PIERRE DIDOT L'AÎNÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.
AN XI. (1803.)

14 MAY 1931
RARY

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

A MGR. LE DAUPHIN.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

VI. Jésus-Christ, et sa doctrine.

DANS ce déclin de la religion et des affaires des Juifs, à la fin du regne d'Hérode, et dans le temps que les pharisiens introduisoient tant d'abus, Jésus-Christ est envoyé sur la terre pour rétablir le royaume dans la maison de David d'une maniere plus haute que les Juifs charnels ne l'entendoient, et pour prêcher la doctrine que Dieu avoit résolu de faire annoncer à tout l'univers. Cet admirable enfant, appelé par Isaïe le Dieu fort, le pere du siecle futur et l'auteur de la paix, naît d'une vierge à Bethléhem, et il y vient reconnoître l'origine de sa race. Conçu du Saint-Esprit, saint par sa naissance, seul digne de réparer le vice de la nôtre, il reçoit le nom de Sauveur (1), parcequ'il devoit nous sauver de nos péchés.

(1) MATTH. I, 21.

Aussitôt après sa naissance, une nouvelle étoile, figure de la lumiere qu'il devoit donner aux gentils, se fait voir en orient, et amene au Sauveur encore enfant les premices de la gentilité convertie. Un peu après, ce Seigneur tant desiré vient à son saint temple, où Simeon le regarde non seulement comme la gloire d'Israel, mais encore comme la lumiere des nations infideles (1).

Quand le temps de prêcher son évangile approcha, saint Jean-Baptiste, qui lui devoit préparer les voies, appela tous les pecheurs à la pénitence, et fit retentir de ses cris tout le desert où il avoit vécu dès ses premieres années avec autant d'austérité que d'innocence. Le peuple, qui depuis cinq cents ans n'avoit point vu de prophetes, reconnut ce nouvel Elie, tout prêt à le prendre pour le Sauveur, tant sa sainteté paroissoit grande : mais lui-même il montroit au peuple celui dont il étoit indigne de delier les souliers (2).

Enfin Jésus-Christ commence à prêcher son évangile et à révéler les secrets qu'il voyoit de toute éternité au sein de son pere. Il pose les fondements de son église par la vocation de douze pêcheurs, et met saint Pierre à la tête de tout le troupeau avec une prérogative si manifeste, que les évangélistes, qui, dans le dénombrement qu'ils font des apôtres, ne gardent aucun ordre certain, s'accordent à nommer saint Pierre devant tous les autres (3) comme le pre-

---

(1) Luc. II, 32.—(2) Joan. I, 27.—(3) Matth. X, 2. Marc. III, 16. Luc. VI, 14. Act. I, 13. Matth. XVI, 18.

mier. Jésus-Christ parcourt toute la Judée, qu'il remplit de ses bienfaits; secourable aux malades, miséricordieux envers les pécheurs dont il se montre le vrai médecin par l'accès qu'il leur donne auprès de lui, faisant ressentir aux hommes une autorité et une douceur qui n'avoit jamais paru qu'en sa personne. Il annonce de hauts mysteres ; mais il les confirme par de grands miracles : il commande de grandes vertus ; mais il donne en même temps de grandes lumieres, de grands exemples et de grandes graces. C'est par-là aussi qu'il paroit « plein de « grace et de vérité, et nous recevons tous de sa « plénitude (1). »

Tout se soutient en sa personne ; sa vie, sa doctrine, ses miracles. La même vérité y reluit partout : tout concourt à y faire voir le maître du genre humain et le modele de la perfection.

Lui seul, vivant au milieu des hommes et à la vue de tout le monde, a pu dire, sans crainte d'être démenti : « Qui de vous me reprendra de péché » ? Et encore : « Je suis la lumiere du monde ; ma nour« riture est de faire la volonté de mon pere ; celui « qui m'a envoyé est avec moi et ne me laisse pas « seul, parceque je fais toujours ce qui lui plaît (2). »

Ses miracles sont d'un ordre particulier et d'un caractere nouveau. Ce ne sont point des signes dans le ciel, tels que les Juifs les demandoient (3) : il les fait presque tous sur les hommes mêmes et pour guérir leurs infirmités. Tous ces miracles tien-

(1) JOAN. I, 14, 15, 16. — (2) *Ibid.* VIII, 12, 29, 46; IV, 34.—(3) MATTH. XVI, 1.

nent plus de la bonté que de la puissance, et ne surprennent pas tant les spectateurs, qu'ils les touchent dans le fond du cœur. Il les fait avec empire : les démons et les maladies lui obéissent ; à sa parole les aveugles-nés reçoivent la vue, les morts sortent du tombeau, et les péchés sont remis. Le principe en est en lui-même ; ils coulent de source : « Je sens, « dit-il, qu'une vertu est sortie de moi (1). » Aussi personne n'en avoit-il fait ni de si grands ni en si grand nombre ; et toutefois il promet que ses disciples feront en son nom encore de plus grandes choses (2) : tant est féconde et inépuisable la vertu qu'il porte en lui-même.

Qui n'admireroit la condescendance avec laquelle il tempere la hauteur de sa doctrine ? C'est du lait pour les enfants, et tout ensemble du pain pour les forts. On le voit plein des secrets de Dieu, mais on voit qu'il n'en est pas étonné comme les autres mortels à qui Dieu se communique : il en parle naturellement, comme étant né dans ce secret et dans cette gloire ; et ce qu'il a sans mesure (3), il le répand avec mesure, afin que notre foiblesse le puisse porter.

Quoiqu'il soit envoyé pour tout le monde, il ne s'adresse d'abord qu'aux brebis perdues de la maison d'Israel, auxquelles il étoit aussi principalement envoyé : mais il prépare la voie à la conversion des Samaritains et des gentils. Une femme samaritaine le reconnoît pour le Christ que sa nation at-

(1) Luc. VI, 19; VIII, 46.—(2) Jean. XIV, 12.—(3) *Ibid.* III, 34.

tendoit aussi bien que celle des Juifs, et apprend de lui le mystere du culte nouveau qui ne seroit plus attaché à un certain lieu (1). Une femme chananéenne et idolâtre lui arrache, pour ainsi dire, quoique rebutée, la guérison de sa fille (2). Il reconnoit en divers endroits (3) les enfants d'Abraham dans les gentils, et parle de sa doctrine comme devant être prêchée, contredite et reçue par toute la terre. Le monde n'avoit jamais rien vu de semblable, et ses apôtres en sont étonnés. Il ne cache point aux siens les tristes épreuves par lesquelles ils devoient passer. Il leur fait voir les violences et la séduction employées contre eux, les persécutions, les fausses doctrines, les faux freres, la guerre au-dedans et au-dehors, la foi épurée par toutes ces épreuves; à la fin des temps, l'affoiblissement de cette foi et le refroidissement de la charité parmi ses disciples; au milieu de tant de périls, son église et la vérité toujours invincibles (4).

Voici donc une nouvelle conduite et un nouvel ordre de choses : on ne parle plus aux enfants de Dieu de récompenses temporelles; Jésus-Christ leur montre une vie future, et les tenant suspendus dans cette attente, il leur apprend à se détacher de toutes les choses sensibles. La croix et la patience deviennent leur partage sur la terre, et le ciel leur est proposé comme devant être emporté de force (5). Jésus-Christ, qui montre aux hommes cette nouvelle voie,

(1) JOAN. IV, 21, 25. — (2) MATTH. XV, 22. — (3) *Ibid.* VIII, 10, 11.—(4) *Ibid.* XVI, 18.—(5) *Ibid.* XI, 12.

y entre le premier : il prêche des vérités pures qui étourdissent les hommes grossiers et néanmoins superbes : il découvre l'orgueil caché et l'hypocrisie des pharisiens et des docteurs de la loi qui la corrompoient par leurs interprétations ; au milieu de ces reproches il honore leur ministere et la chaire de Moïse où ils sont assis (1). Il fréquente le temple, dont il fait respecter la sainteté, et renvoie aux prêtres les lépreux qu'il a guéris. Par-là il apprend aux hommes comment ils doivent reprendre et réprimer les abus, sans préjudice du ministere établi de Dieu, et montre que le corps de la synagogue subsistoit malgré la corruption des particuliers. Mais elle penchoit visiblement à sa ruine.

Les pontifes et les pharisiens animoient contre Jésus-Christ le peuple juif, dont la religion se tournoit en superstition. Ce peuple ne peut souffrir le Sauveur du monde, qui l'appelle à des pratiques solides mais difficiles. Le plus saint et le meilleur de tous les hommes, la sainteté et la bonté même, devient le plus envié et le plus haï. Il ne se rebute pas, et ne cesse de faire du bien à ses citoyens ; mais il voit leur ingratitude : il en prédit le châtiment avec larmes, et dénonce à Jérusalem sa chûte prochaine. Il prédit aussi que les Juifs, ennemis de la vérité qu'il leur annonçoit, seroient livrés à l'erreur, et deviendroient le jouet des faux prophetes.

Cependant la jalousie des pharisiens et des prêtres le mene à un supplice infâme : ses disciples l'abandonnent ; un d'eux le trahit ; le premier et le plus

(1) Matth. XXIII, 2.

zélé de tous le renie trois fois. Accusé devant le conseil, il honore jusqu'à la fin le ministère des prêtres, et répond en termes précis au pontife qui l'interrogeoit juridiquement. Mais le moment étoit arrivé où la synagogue devoit être réprouvée. Le pontife et tout le conseil condamne Jésus-Christ, parcequ'il se disoit le Christ fils de Dieu. Il est livré à Ponce Pilate, président romain : son innocence est reconnue par son juge, que la politique et l'intérêt font agir contre sa conscience : le juste est condamné à mort : le plus grand de tous les crimes donne lieu à la plus parfaite obéissance qui fut jamais : Jésus, maître de sa vie et de toutes choses, s'abandonne volontairement à la fureur des méchants, et offre le sacrifice qui devoit être l'expiation du genre humain. A la croix, il regarde dans les prophéties ce qui lui restoit à faire : il l'achève, et dit enfin : « Tout est consommé (1). »

A ce mot, tout change dans le monde : la loi cesse, ses figures passent, ses sacrifices sont abolis par une oblation plus parfaite. Cela fait, Jésus-Christ expire avec un grand cri : toute la nature s'émeut : le centurion qui le gardoit, étonné d'une telle mort, s'écrie qu'il est vraiment le fils de Dieu ; et les spectateurs s'en retournent frappant leur poitrine. Au troisième jour il ressuscite ; il paroît aux siens qui l'avoient abandonné, et qui s'obstinoient à ne pas croire sa résurrection. Ils le voient, ils lui parlent, ils le touchent, ils sont convaincus. Pour confirmer la foi de sa résurrection, il se montre à

(1) JOAN. XIX, 30.

diverses fois et en diverses circonstances. Ses disciples le voient en particulier, et le voient aussi tous ensemble : il paroît une fois à plus de cinq cents hommes assemblés. Un apôtre, qui l'a écrit, assure que la plupart d'eux vivoient encore dans le temps qu'il l'écrivoit (1).

Jésus-Christ ressuscité donne à ses apôtres tout le temps qu'ils veulent pour le bien considérer ; et, après s'être mis entre leurs mains en toutes les manieres qu'ils le souhaitent, en sorte qu'il ne puisse plus leur rester le moindre doute, il leur ordonne de porter témoignage de ce qu'ils ont vu, de ce qu'ils ont ouï, et de ce qu'ils ont touché. Afin qu'on ne puisse douter de leur bonne foi, non plus que de leur persuasion, il les oblige à sceller leur témoignage de leur sang. Ainsi leur prédication est inébranlable ; le fondement en est un fait positif, attesté unanimement par ceux qui l'ont vu. Leur sincérité est justifiée par la plus forte épreuve qu'on puisse imaginer, qui est celle des tourments et de la mort même. Telles sont les instructions que reçurent les apôtres.

Sur ce fondement, douze pêcheurs entreprennent de convertir le monde entier, qu'ils voyoient si opposé aux lois qu'ils avoient à lui prescrire, et aux vérités qu'ils avoient à lui annoncer. Ils ont ordre de commencer par Jérusalem, et de là de se répandre par toute la terre, pour instruire toutes les nations, et les baptiser au nom du Pere, du Fils, et du Saint-Esprit. Jésus-Christ leur promet

(1) 1 Cor. XV, 6.

d'être avec eux jusqu'à la consommation des siecles (1), et assure, par cette parole, la perpétuelle durée du ministere ecclésiastique. Cela dit, il monte aux cieux en leur présence.

Les promesses vont être accomplies : les prophéties vont avoir leur dernier éclaircissement. Les gentils sont appelés à la connoissance de Dieu par les ordres de Jésus-Christ ressuscité : une nouvelle cérémonie est instituée pour la régénération du nouveau peuple ; et les fideles apprennent que le vrai Dieu, le Dieu d'Israel, ce Dieu un et indivisible auquel ils sont consacrés par le baptême, est tout ensemble Pere, Fils, et Saint-Esprit.

Là donc nous sont proposées les profondeurs incompréhensibles de l'Etre divin, et la grandeur ineffable de son unité, et les richesses infinies de cette nature, plus féconde encore au-dedans qu'au-dehors, capable de se communiquer sans division à trois personnes égales.

Là sont expliqués les mysteres qui étoient enveloppés et comme scellés dans les anciennes écritures. Nous entendons le secret de cette parole, « Faisons l'homme à notre image (2) » ; et la Trinité, marquée dans la création de l'homme, est expressément déclarée dans sa régénération.

Nous apprenons ce que c'est que cette sagesse, « conçue, selon Salomon, devant tous les temps « dans le sein de Dieu (3) » ; sagesse qui fait toutes ses délices, et par qui sont ordonnés tous ses ou-

(1) Luc. XXIV, 4. Act. I, 8. Matth. XXVIII, 19, 20. —(2) Gen. I, 26.—(3) Prov. VIII, 22.

vrages. Nous savons qui est celui que David a vu « engendré devant l'aurore (1) » ; et le nouveau testament nous enseigne que c'est le Verbe, la parole intérieure de Dieu, et sa pensée éternelle, qui est toujours dans son sein, et par qui toutes choses ont été faites.

Par-là nous répondons à la mystérieuse question qui est proposée dans les proverbes (2) : « Dites-moi « le nom de Dieu, et le nom de son fils, si vous le « savez. » Car nous savons que ce nom de Dieu, si mystérieux et si caché, est le nom de Pere, entendu en ce sens profond qui le fait concevoir dans l'éternité pere d'un fils égal à lui ; et que le nom de son fils est le nom de Verbe, Verbe qu'il engendre éternellement en se contemplant lui-même, qui est l'expression parfaite de sa vérité, son image, son fils « unique, l'éclat de sa clarté, et l'empreinte de sa « substance (3). »

Avec le Pere et le Fils nous connoissons aussi le Saint-Esprit, l'amour de l'un et de l'autre, et leur éternelle union. C'est cet Esprit qui fait les prophetes, et qui est en eux pour leur découvrir les conseils de Dieu et les secrets de l'avenir ; Esprit dont il est écrit : « Le Seigneur m'a envoyé et son Es« prit (4) », qui est distingué du Seigneur, et qui est aussi le Seigneur même, puisqu'il envoie les prophetes, et qu'il leur découvre les choses futures. Cet Esprit qui parle aux prophetes, et qui parle par les prophetes, est uni au Pere et au Fils, et in-

(1) Ps. CIX. — (2) Prov. XXX, 4. — (3) Hebr. I, 3. — (4) Is. XLVIII, 16.

tervient avec eux dans la consécration du nouvel homme.

Ainsi le Pere, le Fils, et le Saint-Esprit, un seul Dieu en trois personnes, montré plus obscurément à nos peres, est clairement révélé dans la nouvelle alliance. Instruits d'un si haut mystere, et étonnés de sa profondeur incompréhensible, nous couvrons notre face devant Dieu avec les séraphins que vit Isaïe (1), et nous adorons avec eux celui qui est trois fois saint.

C'étoit au Fils unique, qui étoit dans le sein du Pere (2), et qui, sans en sortir, venoit à nous; c'étoit à lui à nous découvrir pleinement ces admirables secrets de la nature divine que Moïse et les prophetes n'avoient qu'effleurés.

C'étoit à lui à nous faire entendre d'où vient que le Messie promis comme un homme qui devoit sauver les autres hommes, étoit en même temps montré comme Dieu en nombre singulier et absolument à la maniere dont le créateur nous est désigné : et c'est aussi ce qu'il a fait, en nous enseignant que, quoique fils d'Abraham, « il étoit devant qu'Abraham fût « fait (3); qu'il est descendu du ciel, et toutefois « qu'il est au ciel (4) »; qu'il est Dieu, fils de Dieu, et tout ensemble homme, fils de l'homme; le vrai Emmanuel, Dieu avec nous; en un mot le Verbe fait chair, unissant en sa personne la nature humaine avec la divine, afin de réconcilier toutes choses en lui-même.

---

(1) Is. VI, 2.—(2) Joan. I, 18.—(3) *Ibid.* VIII, 58.—(4) *Ibid.* III, 13.

Ainsi nous sont révélés les deux principaux mysteres, celui de la Trinité et celui de l'Incarnation. Mais celui qui nous les a révélés nous en fait trouver l'image en nous-mêmes, afin qu'ils nous soient toujours présents, et que nous reconnoissions la dignité de notre nature.

En effet, si nous imposons silence à nos sens, et que nous nous renfermions, pour un peu de temps, au fond de notre ame, c'est-à-dire dans cette partie où la vérité se fait entendre, nous y verrons quelque image de la Trinité que nous adorons. La pensée que nous sentons naître comme le germe de notre esprit, comme le fils de notre intelligence, nous donne quelque idée du Fils de Dieu conçu éternellement dans l'intelligence du Pere céleste. C'est pourquoi ce Fils de Dieu prend le nom de Verbe, afin que nous entendions qu'il naît dans le sein du Pere, non comme naissent les corps, mais comme naît dans notre ame cette parole intérieure que nous y sentons quand nous contemplons la vérité (1).

Mais la fécondité de notre esprit ne se termine pas à cette parole intérieure, à cette pensée intellectuelle, à cette image de la vérité qui se forme en nous. Nous aimons et cette parole intérieure et l'esprit où elle naît; et en l'aimant nous sentons en nous quelque chose qui ne nous est pas moins précieux que notre esprit et notre pensée, qui est le fruit de l'un et de l'autre, qui les unit, qui s'unit à eux, et ne fait avec eux qu'une même vie.

(1) Greg. Naz. orat. 36. Aug. de Trinit. IX, 4, et seq. et in Joan. ev. tr. I, etc. de civit. XI, 26, 27, 28.

Ainsi, autant qu'il se peut trouver de rapport entre Dieu et l'homme, ainsi, dis-je, se produit en Dieu l'amour éternel, qui sort du Pere qui pense, et du Fils qui est sa pensée, pour faire avec lui et sa pensée une même nature également heureuse et parfaite.

En un mot Dieu est parfait ; et son Verbe, image vivante d'une vérité infinie, n'est pas moins parfait que lui ; et son amour, qui sortant de la source inépuisable du bien en a toute la plénitude, ne peut manquer d'avoir une perfection infinie : et puisque nous n'avons point d'autre idée de Dieu que celle de la perfection, chacune de ces trois choses, considérée en elle-même, mérite d'être appelée Dieu ; mais parceque ces trois choses conviennent nécessairement à une même nature, ces trois choses ne sont qu'un seul Dieu.

Il ne faut donc rien concevoir d'inégal, ni de séparé, dans cette Trinité adorable ; et quelque incompréhensible que soit cette égalité, notre ame, si nous l'écoutons, nous en dira quelque chose.

Elle est ; et quand elle sait parfaitement ce qu'elle est, son intelligence répond à la vérité de son être (1) ; et quand elle aime son être avec son intelligence autant qu'ils méritent d'être aimés, son amour égale la perfection de l'un et de l'autre. Ces trois choses ne se séparent jamais, et s'enferment l'une l'autre : nous entendons que nous sommes, et que nous aimons : et nous aimons à être, et à entendre. Qui le peut nier, s'il s'entend lui-même ? Et non seulement

(1) Aug. loc. cit.

une de ces choses n'est pas meilleure que l'autre, mais les trois ensemble ne sont pas meilleures qu'une d'elles en particulier, puisque chacune enferme le tout, et que dans les trois consiste la félicité et la dignité de la nature raisonnable. Ainsi et infiniment au-dessus est parfaite, inséparable, une en son essence, et enfin égale en tout sens, la Trinité que nous servons, et à laquelle nous sommes consacrés par notre baptême.

Mais nous-mêmes, qui sommes l'image de la Trinité, nous-mêmes, à un autre égard, nous sommes encore l'image de l'Incarnation.

Notre ame, d'une nature spirituelle et incorruptible, a un corps corruptible qui lui est uni; et de l'union de l'un et de l'autre résulte un tout, qui est l'homme, esprit et corps tout ensemble, incorruptible et corruptible, intelligent et purement brut (1). Ces attributs conviennent au tout par rapport à chacune de ses deux parties : ainsi le Verbe divin, dont la vertu soutient tout, s'unit d'une façon particulière, ou plutôt il devient lui-même, par une parfaite union, ce Jésus-Christ fils de Marie; ce qui fait qu'il est Dieu et homme tout ensemble, engendré dans l'éternité, et engendré dans le temps, toujours vivant dans le sein du Pere, et mort sur la croix pour nous sauver.

Mais où Dieu se trouve mêlé, jamais les comparaisons tirées des choses humaines ne sont qu'imparfaites. Notre ame n'est pas devant notre corps,

(1) Aug. ep. 3 ad Volus. c. 3; de civ. X, 29. Cyr. ep. ad Valerian. p. 3. Conc. Eph. etc. Symb. Ath. etc.

et quelque chose lui manque lorsqu'elle en est séparée. Le Verbe, parfait en lui-même dès l'éternité, ne s'unit à notre nature que pour l'honorer. Cette ame qui préside au corps, et y fait divers changements, elle-même en souffre à son tour. Si le corps est mu au commandement et selon la volonté de l'ame, l'ame est troublée, l'ame est affligée, et agitée en mille manieres ou fâcheuses ou agréables, suivant les dispositions du corps; en sorte que comme l'ame éleve le corps à elle en le gouvernant, elle est abaissée au-dessous de lui par les choses qu'elle en souffre. Mais en Jésus-Christ, le Verbe préside à tout, le Verbe tient tout sous sa main. Ainsi l'homme est élevé, et le Verbe ne se rabaisse par aucun endroit: immuable et inaltérable, il domine en tout et par-tout la nature qui lui est unie.

De là vient qu'en Jésus-Christ l'homme, absolument soumis à la direction intime du Verbe qui l'éleve à soi, n'a que des pensées et des mouvements divins. Tout ce qu'il pense, tout ce qu'il veut, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il cache au-dedans, tout ce qu'il montre au-dehors, est animé par le Verbe, conduit par le Verbe, digne du Verbe, c'est-à-dire digne de la raison même, de la sagesse même, et de la vérité même. C'est pourquoi tout est lumiere en Jésus-Christ; sa conduite est une regle; ses miracles sont des instructions; ses paroles sont esprit et vie.

Il n'est pas donné à tous de bien entendre ces sublimes vérités, ni de voir parfaitement en lui-même cette merveilleuse image des choses divines, que saint Augustin et les autres peres ont crue si certaine. Les sens nous gouvernent trop, et notre ima-

gination, qui se veut mêler dans toutes nos pensées, ne nous permet pas toujours de nous arrêter sur une lumiere si pure. Nous ne nous connoissons pas nous-mêmes ; nous ignorons les richesses que nous portons dans le fond de notre nature ; et il n'y a que les yeux les plus épurés qui les puissent appercevoir. Mais si peu que nous entrions dans ce secret, et que nous sachions remarquer en nous l'image des deux mysteres qui font le fondement de notre foi, c'en est assez pour nous élever au-dessus de tout, et rien de mortel ne nous pourra plus toucher.

Aussi Jésus-Christ nous appelle-t-il à une gloire immortelle, et c'est le fruit de la foi que nous avons pour les mysteres.

Ce Dieu-homme, cette vérité et cette sagesse incarnée qui nous fait croire de si grandes choses sur sa seule autorité, nous en promet dans l'éternité la claire et bienheureuse vision, comme la récompense certaine de notre foi.

De cette sorte, la mission de Jésus-Christ est relevée infiniment au-dessus de celle de Moïse.

Moïse étoit envoyé pour réveiller, par des récompenses temporelles, les hommes sensuels et abrutis. Puisqu'ils étoient devenus tout corps et tout chair, il les falloit d'abord prendre par les sens, leur inculquer par ce moyen la connoissance de Dieu, et l'horreur de l'idolâtrie à laquelle le genre humain avoit une inclination si prodigieuse.

Tel étoit le ministere de Moïse. Il étoit réservé à Jésus-Christ d'inspirer à l'homme des pensées plus hautes, et de lui faire connoître dans une pleine

évidence la dignité, l'immortalité, et la félicité éternelle, de son ame.

Durant les temps d'ignorance, c'est-à-dire, durant les temps qui ont précédé Jésus-Christ, ce que l'ame connoissoit de sa dignité et de son immortalité l'induisoit le plus souvent à erreur. Le culte des hommes morts faisoit presque tout le fond de l'idolâtrie: presque tous les hommes sacrifioient aux mânes, c'est-à-dire aux ames des morts. De si anciennes erreurs nous font voir à la vérité combien étoit ancienne la croyance de l'immortalité de l'ame, et nous montrent qu'elle doit être rangée parmi les premieres traditions du genre humain. Mais l'homme, qui gâtoit tout, en avoit étrangement abusé, puisqu'elle le portoit à sacrifier aux morts. On alloit même jusqu'à cet excès de leur sacrifier des hommes vivants: on tuoit leurs esclaves, et même leurs femmes, pour les aller servir dans l'autre monde. Les Gaulois le pratiquoient, avec beaucoup d'autres peuples (1); et les Indiens, marqués par les auteurs païens parmi les premiers défenseurs de l'immortalité de l'ame, ont aussi été les premiers à introduire sur la terre, sous prétexte de religion, ces meurtres abominables. Les mêmes Indiens se tuoient eux-mêmes pour avancer la félicité de la vie future; et ce déplorable aveuglement dure encore aujourd'hui parmi ces peuples: tant il est dangereux d'enseigner la vérité dans un autre ordre que celui que Dieu a suivi, et d'expliquer clairement à l'homme tout ce qu'il est, avant qu'il ait connu Dieu parfaitement.

(1) Cæs. de bell. gall. VI.

C'étoit faute de connoître Dieu, que la plupart des philosophes n'ont pu croire l'ame immortelle, sans la croire une portion de la divinité, une divinité elle-même, un être éternel, incréé aussi bien qu'incorruptible, et qui n'avoit non plus de commencement que de fin. Que dirai-je de ceux qui croyoient la transmigration des ames; qui les faisoient rouler des cieux à la terre, et puis de la terre aux cieux; des animaux dans les hommes, et des hommes dans les animaux; de la félicité à la misere, et de la misere à la félicité, sans que ces révolutions eussent jamais ni de terme ni d'ordre certain? Combien étoit obscurcie la justice, la providence, la bonté divine, parmi tant d'erreurs! et qu'il étoit nécessaire de connoître Dieu et les regles de sa sagesse, avant que de connoître l'ame et sa nature immortelle!

C'est pourquoi la loi de Moïse ne donnoit à l'homme qu'une premiere notion de la nature de l'ame et de sa félicité. Nous avons vu l'ame au commencement faite par la puissance de Dieu aussi bien que les autres créatures, mais avec ce caractere particulier qu'elle étoit faite à son image et par son souffle, afin qu'elle entendît à qui elle tient par son fond, et qu'elle ne se crût jamais de même nature que les corps, ni formée de leur concours. Mais les suites de cette doctrine et les merveilles de la vie future ne furent pas alors universellement développées, et c'étoit au jour du Messie que cette grande lumiere devoit paroître à découvert.

Dieu en avoit répandu quelques étincelles dans les anciennes écritures. Salomon avoit dit que « comme

« le corps retourne à la terre d'où il est sorti, l'esprit « retourne à Dieu qui l'a donné (1). » Les patriarches et les prophetes ont vécu dans cette espérance, et Daniel avoit prédit qu'il viendroit un temps « où « ceux qui dorment dans la poussiere s'éveilleroient, « les uns pour la vie éternelle, et les autres pour une « éternelle confusion, afin de voir toujours (2). » Mais en même temps que ces choses lui sont révélées, il lui est ordonné de « sceller le livre, et de le « tenir fermé jusqu'au temps ordonné de Dieu (3) », afin de nous faire entendre que la pleine découverte de ces vérités étoit d'une autre saison et d'un autre siecle.

Encore donc que les Juifs eussent dans leurs écritures quelques promesses des félicités éternelles, et que vers les temps du Messie, où elles devoient être déclarées, ils en parlassent beaucoup davantage, comme il paroit par les livres de la Sagesse et des Machabées ; toutefois cette vérité faisoit si peu un dogme universel de l'ancien peuple, que les Sadducéens, sans la reconnoître, non seulement étoient admis dans la synagogue, mais encore élevés au sacerdoce. C'est un des caracteres du peuple nouveau, de poser pour fondement de la religion la foi de la vie future, et ce devoit être le fruit de la venue du Messie.

C'est pourquoi, non content de nous avoir dit qu'une vie éternellement bienheureuse étoit réservée aux enfants de Dieu, il nous a dit en quoi elle consistoit. La vie bienheureuse est d'être avec lui

(1) Eccl. XII, 7.—(2) Dan. XII, 2, 3.—(3) *Ib.* 4.

dans la gloire de Dieu son pere (1) : la vie bienheureuse est de voir la gloire qu'il a dans le sein du pere dès l'origine du monde : la vie bienheureuse est que Jésus-Christ soit en nous comme dans ses membres, et que l'amour éternel que le Pere a pour son Fils s'étendant sur nous, il nous comble des mêmes dons : la vie bienheureuse, en un mot, est de connoître le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ qu'il a envoyé, mais le connoître de cette maniere qui s'appelle la claire vue, la vue face à face (2) et à découvert, la vue qui réforme en nous et y acheve l'image de Dieu, selon ce que dit saint Jean, « que nous lui « serons semblables, parceque nous le verrons tel « qu'il est (3). »

Cette vue sera suivie d'un amour immense, d'une joie inexplicable, et d'un triomphe sans fin. Un alleluia éternel, et un amen éternel, dont on entend retentir la céleste Jérusalem (4), font voir toutes les miseres bannies, et tous les desirs satisfaits; il n'y a plus qu'à louer la bonté divine.

Avec de si nouvelles récompenses, il falloit que Jésus-Christ proposât aussi de nouvelles idées de vertu, des pratiques plus parfaites et plus épurées. La fin de la religion, l'ame des vertus, et l'abrégé de la loi, c'est la charité. Mais jusqu'à Jésus-Christ on peut dire que la perfection et les effets de cette vertu n'étoient pas entièrement connus. C'est Jésus-Christ proprement qui nous apprend à nous contenter de Dieu seul. Pour établir le regne de la cha-

(1) Joan. XVII.—(2) 1 Cor. XIII, 9, 12.—(3) 1 Joan. III, 2.—(4) Apoc. VII, 12; XIX, 1, 2, 3, 4, 5, 6.

rité, et nous en découvrir tous les devoirs, il nous propose l'amour de Dieu, jusqu'à nous haïr nous-mêmes, et persécuter sans relâche le principe de corruption que nous avons tous dans le cœur: il nous propose l'amour du prochain, jusqu'à étendre sur tous les hommes cette inclination bienfaisante, sans en excepter nos persécuteurs: il nous propose la modération des desirs sensuels, jusqu'à retrancher tout à fait nos propres membres, c'est-à-dire ce qui tient le plus vivement et le plus intimement à notre cœur: il nous propose la soumission aux ordres de Dieu, jusqu'à nous réjouir des souffrances qu'il nous envoie: il nous propose l'humilité, jusqu'à aimer les opprobres pour la gloire de Dieu, et à croire que nulle injure ne nous peut mettre si bas devant les hommes, que nous ne soyons encore plus bas devant Dieu par nos péchés.

Sur ce fondement de la charité, il perfectionne tous les états de la vie humaine. C'est par-là que le mariage est réduit à sa forme primitive: l'amour conjugal n'est plus partagé; une si sainte société n'a plus de fin que celle de la vie; et les enfants ne voient plus chasser leur mere pour mettre à sa place une marâtre. Le célibat est montré comme une imitation de la vie des anges, uniquement occupée de Dieu et des chastes délices de son amour. Les supérieurs apprennent qu'ils sont serviteurs des autres, et dévoués à leur bien. Les inférieurs reconnoissent l'ordre de Dieu dans les puissances légitimes, lors même qu'elles abusent de leur autorité: cette pensée adoucit les peines de la sujétion; et,

sous des maîtres fâcheux, l'obéissance n'est plus fâcheuse au vrai chrétien.

A ces préceptes il joint des conseils de perfection éminente: renoncer à tout plaisir; vivre dans le corps comme si on étoit sans corps; quitter tout; donner tout aux pauvres, pour ne posséder que Dieu seul; vivre de peu, et presque de rien, et attendre ce peu de la providence divine.

Mais la loi la plus propre à l'évangile est celle de porter sa croix. La croix est la vraie épreuve de la foi, le vrai fondement de l'espérance, le parfait épurement de la charité, en un mot le chemin du ciel. Jésus-Christ est mort à la croix; il a porté sa croix toute sa vie; c'est à la croix qu'il veut qu'on le suive; et il met la vie éternelle à ce prix. Le premier à qui il promet en particulier le repos du siecle futur est un compagnon de sa croix: Tu seras, lui dit-il, aujourd'hui avec moi en paradis (1). Aussitôt qu'il fut à la croix, le voile qui couvroit le sanctuaire fut déchiré de haut en bas, et le ciel fut ouvert aux ames saintes. C'est au sortir de la croix et des horreurs de son supplice, qu'il parut à ses apôtres, glorieux et vainqueur de la mort, afin qu'ils comprissent que c'est par la croix qu'il devoit entrer dans sa gloire, et qu'il ne montroit point d'autre voie à ses enfants.

Ainsi fut donnée au monde, en la personne de Jésus-Christ, l'image d'une vertu accomplie, qui n'a rien et n'attend rien sur la terre, que les hommes ne récompensent que par de continuelles per-

(1) Luc. XXIII, 43.

sécutions, qui ne cesse de leur faire du bien, et à qui ses propres bienfaits attirent le dernier supplice. Jésus-Christ meurt sans trouver ni reconnoissance dans ceux qu'il oblige, ni fidélité dans ses amis, ni équité dans ses juges. Son innocence, quoique reconnue, ne le sauve pas; son Pere même, en qui seul il avoit mis son espérance, retire toutes les marques de sa protection : le juste est livré à ses ennemis, et il meurt abandonné de Dieu et des hommes.

Mais il falloit faire voir à l'homme de bien que dans les plus grandes extrémités il n'a besoin ni d'aucune consolation humaine, ni même d'aucune marque sensible du secours divin. Qu'il aime seulement et qu'il se confie, assuré que Dieu pense à lui sans lui en donner aucune marque, et qu'une éternelle félicité lui est réservée.

Le plus sage des philosophes (1), en cherchant l'idée de la vertu, a trouvé que comme de tous les méchants celui-là seroit le plus méchant qui sauroit si bien couvrir sa malice qu'il passât pour homme de bien, et jouît par ce moyen de tout le crédit que peut donner la vertu; ainsi le plus vertueux devoit être sans difficulté celui à qui sa vertu attire, par sa perfection, la jalousie de tous les hommes, en sorte qu'il n'ait pour lui que sa conscience, et qu'il se voie exposé à toute sorte d'injures, jusqu'à être mis sur la croix, sans que sa vertu lui puisse donner ce foible secours de l'exempter d'un tel supplice. Ne semble-t-il pas que Dieu n'ait mis cette merveilleuse idée de vertu dans l'esprit d'un philosophe, que

(1) Socr. apud Plat. dial. 2 de rep.

pour la rendre effective en la personne de son Fils ; et faire voir que le juste a une autre gloire, un autre repos, enfin un autre bonheur que celui qu'on peut avoir sur la terre?

Etablir cette vérité, et la montrer accomplie si visiblement en soi-même, aux dépens de sa propre vie, c'étoit le plus grand ouvrage que pût faire un homme; et Dieu l'a trouvé si grand, qu'il l'a réservé à ce Messie tant promis, à cet homme qu'il a fait la même personne avec son Fils unique.

En effet, que pouvoit-on réserver de plus grand à un Dieu venant sur la terre? et qu'y pouvoit-il faire de plus digne de lui, que d'y montrer la vertu dans toute sa pureté, et le bonheur éternel où la conduisent les maux les plus extrêmes?

Mais si nous venons à considérer ce qu'il y a de plus haut et de plus intime dans le mystere de la croix, quel esprit humain le pourra comprendre? Là nous sont montrées des vertus que le seul Homme-Dieu pouvoit pratiquer. Quel autre pouvoit comme lui se mettre à la place de toutes les victimes anciennes, les abolir en leur substituant une victime d'une dignité et d'un mérite infini, et faire que désormais il n'y eût plus que lui seul à offrir à Dieu? Tel est l'acte de religion que Jésus-Christ exerce à la croix. Le Pere éternel pouvoit-il trouver, ou parmi les anges ou parmi les hommes, une obéissance égale à celle que lui rend son Fils bien-aimé, lorsque rien ne lui pouvant arracher la vie, il la donna volontairement pour lui complaire?

Que dirai-je de la parfaite union de tous ses desirs avec la divine volonté, et de l'amour par lequel

il se tient uni « à Dieu, qui étoit en lui, se réconci-« liant le monde (1) ? » Dans cette union incompréhensible, il embrasse tout le genre humain; il pacifie le ciel et la terre; il se plonge avec une ardeur immense dans ce déluge de sang où il devoit être baptisé avec tous les siens, et fait sortir de ses plaies le feu de l'amour divin qui devoit embraser toute la terre (2).

Mais voici ce qui passe toute intelligence, la justice pratiquée par ce Dieu-homme, qui se laisse condamner par le monde, afin que le monde demeure éternellement condamné par l'énorme iniquité de ce jugement. « Maintenant le monde est jugé, et le « prince de ce monde va être chassé (3) », comme le prononce Jésus-Christ lui-même. L'enfer, qui avoit subjugué le monde, le va perdre: en attaquant l'innocent, il sera contraint de lâcher les coupables qu'il tenoit captifs: la malheureuse obligation par laquelle nous étions livrés aux anges rebelles est anéantie; Jésus-Christ l'a attachée à sa croix (4), pour y être effacée de son sang: l'enfer dépouillé gémit: la croix est un lieu de triomphe à notre Sauveur, et les puissances ennemies suivent en tremblant le char du vainqueur.

Mais un plus grand triomphe paroît à nos yeux: la justice divine est elle-même vaincue; le pécheur, qui lui étoit dû comme sa victime, est arraché de ses mains; il a trouvé une caution capable de payer pour lui un prix infini. Jésus-Christ s'unit éternellement les élus pour qui il se donne; ils sont ses

(1) 2 Cor. V, 19.—(2) Luc. XII, 49, 50.—(3) Joan. XII, 31.—(4) Col. II, 13, 14, 15.

membres et son corps : le Pere éternel ne les peut plus regarder qu'en leur chef ; ainsi il étend sur eux l'amour infini qu'il a pour son fils. C'est son fils lui-même qui le lui demande : il ne veut pas être séparé des hommes qu'il a rachetés : « O mon pere ! je « veux, dit-il, qu'ils soient avec moi (1) » : ils seront remplis de mon esprit ; ils jouiront de ma gloire, ils partageront avec moi jusqu'à mon trône (2).

Après un si grand bienfait, il n'y a plus que des cris de joie qui puissent exprimer nos reconnoissances. « O merveille (s'écrie un grand philosophe « et un grand martyr (1)) ! ô échange incompréhen- « sible, et surprenant artifice de la sagesse divine ! » Un seul est frappé ; et tous sont délivrés. Dieu frappe son fils innocent pour l'amour des hommes coupables, et pardonne aux hommes coupables pour l'amour de son fils innocent. « Le juste paie ce qu'il « ne doit pas, et acquitte les pécheurs de ce qu'ils « doivent : car qu'est-ce qui pouvoit mieux couvrir « nos péchés que sa justice ? Comment pouvoit être « mieux expiée la rebellion des serviteurs, que par « l'obéissance du fils ? L'iniquité de plusieurs est « cachée dans un seul juste, et la justice d'un seul « fait que plusieurs sont justifiés. »

A quoi donc ne devons-nous pas prétendre ! « Celui qui nous a aimés étant pécheurs, jusqu'à « donner sa vie pour nous, que nous refusera-t-il « après qu'il nous a réconciliés et justifiés par son « sang (4) ? » Tout est à nous par Jésus-Christ ; la

(1) Joan. XVII, 24, 25, 26.—(2) Apoc. III, 21.—(3) Just. epist. ad Diognet.—(4) Rom. V, 6, 7, 8, 9, 10.

grace, la sainteté, la vie, la gloire, la béatitude : le royaume du fils de Dieu est notre héritage ; il n'y a rien au-dessus de nous, pourvu seulement que nous ne nous ravilissions pas nous-mêmes.

Pendant que Jésus-Christ comble nos desirs et surpasse nos espérances, il consomme l'œuvre de Dieu, commencée sous les patriarches et dans la loi de Moïse.

Alors Dieu vouloit se faire connoître par des expériences sensibles : il se montroit magnifique en promesses temporelles, bon en comblant ses enfants des biens qui flattent les sens, puissant en les délivrant des mains de leurs ennemis, fidele en les amenant dans la terre promise à leurs peres, juste par les récompenses et les châtiments qu'il leur envoyoit manifestement selon leurs œuvres.

Toutes ces merveilles préparoient les voies aux vérités que Jésus-Christ venoit enseigner. Si Dieu est bon jusqu'à nous donner ce que demandent nos sens, combien plutôt nous donnera-t-il ce que demande notre esprit fait à son image ! S'il est si tendre et si bienfaisant envers ses enfants, renfermera-t-il son amour et ses libéralités dans ce peu d'années qui composent notre vie ? ne donnera-t-il à ceux qu'il aime qu'une ombre de félicité, et qu'une terre fertile en grains et en huile ? n'y aura-t-il point un pays où il répande avec abondance les biens véritables ?

Il y en aura un sans doute, et Jésus-Christ nous le vient montrer. Car enfin le Tout-puissant n'auroit fait que des ouvrages peu dignes de lui, si toute sa magnificence ne se terminoit qu'à des grandeurs

exposées à nos sens infirmes. Tout ce qui n'est pas éternel ne répond ni à la majesté d'un Dieu éternel, ni aux espérances de l'homme à qui il a fait connoître son éternité ; et cette immuable fidélité qu'il garde à ses serviteurs n'aura jamais un objet qui lui soit proportionné, jusqu'à ce qu'elle s'étende à quelque chose d'immortel et de permanent.

Il falloit donc qu'à la fin Jésus-Christ nous ouvrît les cieux pour y découvrir à notre foi cette cité permanente où nous devons être recueillis après cette vie (1). Il nous fait voir que si Dieu prend pour son titre éternel le nom de Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, c'est à cause que ces saints hommes sont toujours vivants devant lui. Dieu n'est pas le Dieu des morts (2) : il n'est pas digne de lui de ne faire, comme les hommes, qu'accompagner ses amis jusqu'au tombeau, sans leur laisser au-delà aucune espérance ; et ce lui seroit une honte de se dire avec tant de force le dieu d'Abraham, s'il n'avoit fondé dans le ciel une cité éternelle où Abraham et ses enfants pussent vivre heureux.

C'est ainsi que les vérités de la vie future nous sont développées par Jésus-Christ. Il nous les montre, même dans la loi : la vraie terre promise, c'est le royaume céleste (3). C'est après cette bienheureuse patrie que soupiroient Abraham, Isaac et Jacob : la Palestine ne méritoit pas de terminer tous leurs vœux, ni d'être le seul objet d'une si longue attente de nos peres.

---

(1) Heb. XI, 8, 9, 10, 13, 14, 15, 16.—(2) Mat. XXII, 32. Luc. XX, 38.—(3) Heb. XI, 14, 15, 16.

L'Egypte d'où il faut sortir, le désert où il faut passer, la Babylone dont il faut rompre les prisons, pour entrer ou pour retourner à notre patrie ; c'est le monde avec ses plaisirs et ses vanités : c'est là que nous sommes vraiment captifs et errants, séduits par le péché et ses convoitises ; il nous faut secouer ce joug pour trouver dans Jérusalem, et dans la cité de notre Dieu, la liberté véritable, et un sanctuaire non fait de main d'homme (1), où la gloire du Dieu d'Israel nous apparoisse.

Par cette doctrine de Jésus-Christ le secret de Dieu nous est découvert, la loi est toute spirituelle, ses promesses nous introduisent à celles de l'évangile, et y servent de fondement. Une même lumiere nous paroît par-tout : elle se leve sous les patriarches ; sous Moïse et sous les prophetes elle s'accroît ; Jésus-Christ, plus grand que les patriarches, plus autorisé que Moïse, plus éclairé que tous les prophetes, nous la montre dans sa plénitude.

A ce Christ, à cet Homme-Dieu, à cet homme qui tient sur la terre, comme parle saint Augustin, la place de la vérité, et la fait voir personnellement résidente au milieu de nous ; à lui, dis-je, étoit réservé de nous montrer toute vérité ; c'est-à-dire celle des mysteres, celle des vertus, et celle des récompenses que Dieu a destinées à ceux qu'il aime.

C'étoient de telles grandeurs que les Juifs devoient chercher en leur Messie. Il n'y a rien de si grand que de porter en soi-même et de découvrir aux hommes la vérité toute entiere qui les nourrit,

(1) 2 Cor. V, 1.

qui les dirige, et qui épure leurs yeux jusqu'à les rendre capables de voir Dieu.

Dans le temps que la vérité devoit être montrée aux hommes avec cette plénitude, il étoit aussi ordonné qu'elle seroit annoncée par toute la terre, et dans tous les temps. Dieu n'a donné à Moïse qu'un seul peuple, et un temps déterminé : tous les siecles, et tous les peuples du monde, sont donnés à Jésus-Christ : il a ses élus par-tout ; et son église, répandue dans tout l'univers, ne cessera jamais de les enfanter. « Allez, dit-il, enseignez toutes les na-« tions, les baptisant au nom du Pere, et du Fils, « et du Saint-Esprit, et leur apprenant à garder tout « ce que je vous ai commandé : et voilà je suis avec « vous jusqu'à la fin des siecles (1). »

VII. La descente du Saint-Esprit : l'établissement de l'église : les jugements de Dieu sur les Juifs et sur les Gentils.

Pour répandre dans tous les lieux et dans tous les siecles de si hautes vérités, et pour y mettre en vigueur, au milieu de la corruption, des pratiques si épurées, il falloit une vertu plus qu'humaine. C'est pourquoi Jésus-Christ promet d'envoyer le Saint-Esprit pour fortifier ses apôtres, et animer éternellement le corps de l'église.

Cette force du Saint-Esprit, pour se déclarer davantage, devoit paroître dans l'infirmité. Je vous enverrai, dit Jésus-Christ à ses apôtres, ce que mon

(1) Matth. XXVIII, 19, 20.

Pere a promis, c'est-à-dire le Saint-Esprit : en attendant tenez-vous en repos dans Jérusalem ; n'entreprenez rien jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en-haut (1).

Pour se conformer à cet ordre, ils demeurent enfermés quarante jours : le Saint-Esprit descend au temps arrêté ; les langues de feu tombées sur les disciples de Jésus-Christ marquent l'efficace de leur parole : la prédication commence ; les apôtres rendent témoignage à Jésus-Christ ; ils sont prêts à tout souffrir pour soutenir qu'ils l'ont vu ressuscité. Les miracles suivent leurs paroles : en deux prédications de saint Pierre huit mille Juifs se convertissent, et, pleurant leur erreur, ils sont lavés dans le sang qu'ils avoient versé.

Ainsi l'église est fondée dans Jérusalem, et parmi les Juifs, malgré l'incrédulité du gros de la nation. Les disciples de Jésus-Christ font voir au monde une charité, une force, et une douceur, qu'aucune société n'avoit jamais eues. La persécution s'éleve ; la foi s'augmente ; les enfants de Dieu apprennent de plus en plus à ne desirer que le ciel ; les Juifs, par leur malice obstinée, attirent la vengeance de Dieu, et avancent les maux extrêmes dont ils étoient menacés ; leur état et leurs affaires empirent.

Pendant que Dieu continue à en séparer un grand nombre qu'il range parmi ses élus, saint Pierre est envoyé pour baptiser Corneille, centurion romain. Il apprend, premièrement par une céleste vision, et

(1) Luc. XXIV, 49.

cement, plus que tous ses freres; et ayant toujours conservé une certaine prééminence, il reçoit enfin la royauté comme héréditaire. Dans la suite, le peuple de Dieu est réduit à sa seule race; et, renfermé dans sa tribu, il prend son nom. En Juda se continue ce grand peuple promis à Abraham, à Isaac et à Jacob; en lui se perpétuent les autres promesses, le culte de Dieu, le temple, les sacrifices, la possession de la terre promise, qui ne s'appelle plus que la Judée. Malgré leurs divers états, les Juifs demeurent toujours en corps de peuple réglé et de royaume, usant de ses lois. On y voit naître toujours ou des rois, ou des magistrats et des juges, jusqu'à ce que le Messie vienne : il vient, et le royaume de Juda peu à peu tombe en ruine. Il est détruit tout-à-fait; et le peuple juif est chassé sans espérance de la terre de ses peres. Le Messie devient l'attente des nations, et il regne sur un nouveau peuple.

Mais pour garder la succession et la continuité, il falloit que ce nouveau peuple fût enté pour ainsi dire sur le premier, et, comme dit saint Paul, « l'olivier sauvage sur le franc olivier, afin de participer « à sa bonne seve (1). » Aussi est-il arrivé que l'église, établie premièrement parmi les Juifs, a reçu enfin les Gentils pour faire avec eux un même arbre, un même corps, un même peuple, et les rendre participants de ses graces et de ses promesses.

Ce qui arrive après cela aux Juifs incrédules, sous Vespasien et sous Tite, ne regarde plus la suite du peuple de Dieu : c'est un châtiment des rebelles,

(1) Rom. XI, 17.

qui, par leur infidélité envers la semence promise à Abraham et à David, ne sont plus Juifs, ni fils d'Abraham, que selon la chair, et renoncent à la promesse par laquelle les nations devoient être bénies.

Ainsi cette derniere et épouvantable désolation des Juifs n'est plus une transmigration, comme celle de Babylone; ce n'est pas une suspension du gouvernement et de l'état du peuple de Dieu, ni du service solennel de la religion: le nouveau peuple, déja formé et continué avec l'ancien en Jésus-Christ, n'est pas transporté; il s'étend, et se dilate sans interruption, depuis Jérusalem, où il devoit naître, jusqu'aux extrémités de la terre. Les Gentils, agrégés aux Juifs, deviennent dorénavant les vrais Juifs, le vrai royaume de Juda, opposé à cet Israel schismatique et retranché du peuple de Dieu, le vrai royaume de David, par l'obéissance qu'ils rendent aux lois et à l'évangile de Jésus-Christ, fils de David.

Après l'établissement de ce nouveau royaume, il ne faut pas s'étonner si tout périt dans la Judée. Le second temple ne servoit plus de rien depuis que le Messie y eut accompli ce qui étoit marqué par les prophéties. Ce temple avoit eu la gloire qui lui étoit promise, quand le desiré des nations y étoit venu. La Jérusalem visible avoit fait ce qui lui restoit à faire, puisque l'église y avoit pris sa naissance, et que de là elle étendoit tous les jours ses branches par toute la terre. La Judée n'est plus rien à Dieu ni à la religion, non plus que les Juifs; et il est juste qu'en punition de leur endurcissement leurs ruines soient dispersées par toute la terre.

C'est ce qui leur devoit arriver au temps du Mes-

sie, selon Jacob, selon Daniel, selon Zacharie, et selon tous leurs prophetes (1) : mais comme ils doivent revenir un jour à ce Messie qu'ils ont méconnu, et que le Dieu d'Abraham n'a pas encore épuisé ses miséricordes sur la race, quoiqu'infidele, de ce patriarche, il a trouvé un moyen, dont il n'y a dans le monde que ce seul exemple, de conserver les Juifs hors de leur pays, et dans leur ruine, plus longtemps même que les peuples qui les ont vaincus. On ne voit plus aucun reste ni des anciens Assyriens, ni des anciens Medes, ni des anciens Perses, ni des anciens Grecs, ni même des anciens Romains : la trace s'en est perdue, et ils se sont confondus avec d'autres peuples. Les Juifs, qui ont été la proie de ces anciennes nations si célebres dans les histoires, leur ont survécu ; et Dieu, en les conservant, nous tient en attente de ce qu'il veut faire encore des malheureux restes d'un peuple autrefois si favorisé.

Cependant leur endurcissement sert au salut des Gentils, et leur donne cet avantage de trouver en des mains non suspectes les écritures qui ont prédit Jésus-Christ et ses mysteres. Nous voyons entre autres choses dans ces écritures et l'aveuglement et les malheurs des Juifs, qui les conservent si soigneusement (2). Ainsi nous profitons de leur disgrace : leur infidélité fait un des fondements de notre foi ; ils nous apprennent à craindre Dieu, et nous sont un spectacle éternel des jugements qu'il exerce sur

(1) Os. III, 4, 5. Is. LIX, 20, 21. Rom. XI, 11, etc. — (2) Is. VI, LII, LIII, LXV. Dan. IX. Matth. XIII; Joan. XII. Act. XXVIII. Rom. XI.

ses enfants ingrats, afin que nous apprenions à ne nous point glorifier des graces faites à nos peres.

Un mystere si merveilleux, et si utile à l'instruction du genre humain, mérite bien d'être considéré. Mais nous n'avons pas besoin des discours humains pour l'entendre; le Saint-Esprit a pris soin de nous l'expliquer par la bouche de saint Paul, et je vous prie d'écouter ce que cet apôtre en a écrit aux Romains.

Après avoir parlé du petit nombre de Juifs qui avoit reçu l'évangile, et de l'aveuglement des autres, il entre dans une profonde considération de ce que doit devenir un peuple honoré de tant de graces, et nous découvre tout ensemble le profit que nous tirons de leur chûte, et les fruits que produira un jour leur conversion. « Les Juifs sont-ils donc « tombés, dit-il (1), pour ne se relever jamais? A « Dieu ne plaise. Mais leur chûte a donné occasion « au salut des Gentils, afin que le salut des Gentils « leur causât une émulation qui les fît rentrer en « eux-mêmes. Que si leur chûte a été la richesse des « Gentils, qui se sont convertis en si grand nombre, « quelle grace ne verrons-nous pas reluire quand ils « retourneront avec plénitude! Si leur réprobation « a été la réconciliation du monde, leur rappel ne « sera-t-il pas une résurrection de mort à vie? Que « si les prémices tirées de ce peuple sont saintes, la « masse l'est aussi; si la racine est sainte, les rameaux « le sont aussi; et si quelques unes des branches ont « été retranchées, et que toi, Gentil, qui n'étois

(1) Rom. XI, 11, etc.

« qu'un olivier sauvage, tu aies été enté parmi les « branches qui sont demeurées sur l'olivier franc, « en sorte que tu participes au suc découlé de sa ra- « cine, garde-toi de t'élever contre les branches na- « turelles. Que si tu t'éleves, songe que ce n'est pas « toi qui portes la racine, mais que c'est la racine qui « te porte. Tu diras peut-être, Les branches natu- « relles ont été coupées afin que je fusse enté en leur « place. Il est vrai, l'incrédulité a causé ce retran- « chement, et c'est ta foi qui te soutient. Prends « donc garde de ne t'enfler pas, mais demeure dans « la crainte : car si Dieu n'a pas épargné les branches « naturelles, tu dois craindre qu'il ne t'épargne en- « core moins. »

Qui ne tremble roit en écoutant ces paroles de l'apôtre? Pouvons-nous n'être pas épouvantés de la vengeance qui éclate depuis tant de siecles si terri- blement sur les Juifs, puisque saint Paul nous aver- tit de la part de Dieu que notre ingratitude nous attirera un semblable traitement?

Mais écoutons la suite de ce grand mystere. L'a- pôtre continue à parler aux Gentils convertis. « Con- « sidérez, leur dit-il (1), la clémence et la sévérité « de Dieu; sa sévérité envers ceux qui sont déchus « de sa grace, et sa clémence envers vous, si toute- « fois vous demeurez fermes en l'état où sa bonté « vous a mis : autrement vous serez retranchés com- « me eux. Que s'ils cessent d'être incrédules, ils se- « ront entés de nouveau, parceque Dieu qui les a re- « tranchés est assez puissant pour les faire encore

(1) Rom. XI, 22, et seq.

« reprendre. Car si vous avez été détachés de l'oli-
« vier sauvage où la nature vous avoit fait naître,
« pour être entés dans l'olivier franc contre l'ordre
« naturel, combien plus facilement les branches na-
« turelles de l'olivier même seront-elles entées sur
« leur propre tronc! »

Ici l'apôtre s'élève au-dessus de tout ce qu'il vient de dire; et entrant dans les profondeurs des conseils de Dieu, il poursuit ainsi (1) son discours: « Je ne
« veux pas, mes freres, que vous ignoriez ce mys-
« tere, afin que vous appreniez à ne présumer pas
« de vous-mêmes: c'est qu'une partie des Juifs est
« tombée dans l'aveuglement, afin que la multitude
« des Gentils entrât cependant dans l'église, et qu'ain-
« si tout Israel fût sauvé selon qu'il est écrit (2): Il
« sortira de Sion un libérateur qui bannira l'impié-
« té de Jacob, et voici l'alliance que je ferai avec
« eux lorsque j'aurai effacé leurs péchés. »

Ce passage d'Isaïe, que saint Paul cite ici selon les septante comme il avoit accoutumé à cause que leur version étoit connue par toute la terre, est encore plus fort dans l'original, et pris dans toute sa suite; car le prophete y prédit avant toutes choses la conversion des Gentils par ces paroles (3): « Ceux
« d'occident craindront le nom du Seigneur, et ceux
« d'orient verront sa gloire ». Ensuite, sous la figure « d'un fleuve rapide poussé par un vent impétueux », Isaïe voit de loin les persécutions qui feront croître l'église. Enfin le Saint-Esprit lui apprend ce que de-

(1) Rom. XI, 25, et seq.—(2) Is. LIX, 20 —(3) *Ib.*

viendront les Juifs, et lui déclare (1) « que le Sau-
« veur viendra à Sion et s'approchera de ceux de Ja-
« cob, qui alors se convertiront de leurs péchés. Et
« voici, dit le Seigneur, l'alliance que je ferai avec
« eux : mon esprit qui est en toi, ô prophete, et les
« paroles que j'ai mises en ta bouche, demeureront
« éternellement non seulement dans ta bouche, mais
« encore dans la bouche de tes enfants, maintenant
« et à jamais, dit le Seigneur. »

Il nous fait donc voir clairement qu'après la conversion des Gentils le Sauveur, que Sion avoit méconnu et que les enfants de Jacob avoient rejeté, se tournera vers eux, effacera leurs péchés, et leur rendra l'intelligence des prophéties qu'ils auront perdue durant un long temps, pour passer successivement et de main en main dans toute la postérité, et n'être plus oubliée.

Ainsi les Juifs reviendront un jour, et ils reviendront pour ne s'égarer jamais; mais ils ne reviendront qu'après que l'orient et l'occident, c'est-à-dire tout l'univers, auront été remplis de la crainte et de la connoissance de Dieu.

Le Saint-Esprit fait voir à saint Paul que ce bienheureux retour des Juifs sera l'effet de l'amour que Dieu a eu pour leurs peres. C'est pourquoi il achève ainsi son raisonnement : « Quant à l'évangile, dit-
« il (2), que nous vous prêchons maintenant, les
« Juifs sont ennemis pour l'amour de vous : si Dieu
« les a réprouvés, c'a été, ô Gentils, pour vous ap-
« peler. Mais quant à l'élection par laquelle ils

(1) Is. LIX, 20, 21.—(2) Rom. XI, 28, etc.

« étoient choisis dès le temps de l'alliance jurée avec « Abraham, ils lui demeurent toujours chers à cause « de leurs peres; car les dons et la vocation de Dieu « sont sans repentance. Et comme vous ne croyiez « point autrefois, et que vous avez maintenant ob- « tenu miséricorde à cause de l'incrédulité des Juifs, « Dieu ayant voulu vous choisir pour les remplacer: « ainsi les Juifs n'ont point cru que Dieu vous ait « voulu faire miséricorde, afin qu'un jour ils la re- « çoivent; car Dieu a tout renfermé dans l'incrédu- « lité pour faire miséricorde à tous, et afin que tous « connussent le besoin qu'ils ont de sa grace. O pro- « fondeur des trésors de la sagesse et de la science de « Dieu! que ses jugements sont incompréhensibles « et que ses voies sont impénétrables! Car qui a con- « nu les desseins de Dieu, ou qui est entré dans ses « conseils? qui lui a donné le premier pour en tirer « récompense, puisque c'est de lui, et par lui, et en « lui, que sont toutes choses? La gloire lui en soit « rendue durant tous les siecles! »

Voilà ce que dit saint Paul sur l'élection des Juifs, sur leur chûte, sur leur retour, et enfin sur la conversion des Gentils, qui sont appelés pour tenir leur place et pour les ramener à la fin des siecles à la bénédiction promise à leurs peres, c'est-à-dire au Christ qu'ils ont renié. Ce grand apôtre nous fait voir la grace qui passe de peuple en peuple pour tenir tous les peuples dans la crainte de la perdre; et nous en montre la force invincible, en ce qu'après avoir converti les idolâtres elle se réserve pour dernier ouvrage de convaincre l'endurcissement et la perfidie judaïque.

Par ce profond conseil de Dieu les Juifs subsistent encore au milieu des nations, où ils sont dispersés et captifs : mais ils subsistent avec le caractere de leur réprobation ; déchus visiblement, par leur infidélité, des promesses faites à leurs peres ; bannis de la terre promise, n'ayant même aucune terre à cultiver ; esclaves par-tout où ils sont, sans honneur, sans liberté, sans aucune figure de peuple.

Ils sont tombés en cet état trente-huit ans après qu'ils ont eu crucifié Jésus-Christ, et après avoir employé à persécuter ses disciples le temps qui leur avoit été laissé pour se reconnoître.

Mais, pendant que l'ancien peuple est réprouvé pour son infidélité, le nouveau peuple s'augmente tous les jours parmi les Gentils : l'alliance autrefois faite avec Abraham s'étend, selon la promesse, à tous les peuples du monde qui avoient oublié Dieu : l'église chrétienne appelle à lui tous les hommes ; et, tranquille durant plusieurs siecles, parmi des persécutions inouies, elle leur montre à ne point attendre leur félicité sur la terre.

C'étoit là, monseigneur, le plus digne fruit de la connoissance de Dieu, et l'effet de cette grande bénédiction que le monde devoit attendre par Jésus-Christ. Elle alloit se répandant tous les jours de famille en famille, et de peuple en peuple : les hommes ouvroient les yeux de plus en plus pour connoître l'aveuglement où l'idolâtrie les avoit plongés ; et, malgré toute la puissance romaine, on voyoit les chrétiens, sans révolte, sans faire aucun trouble, et seulement en souffrant toute sorte d'inhuma-

nités, changer la face du monde, et s'étendre par tout l'univers.

La promptitude inouie avec laquelle se fit ce grand changement est un miracle visible. Jésus-Christ avoit prédit que son évangile seroit bientôt prêché par toute la terre : cette merveille devoit arriver incontinent après sa mort ; et il avoit dit qu'après qu'on l'auroit élevé de terre, c'est-à-dire qu'on l'auroit attaché à la croix, il attireroit à lui toutes choses (1). Ses apôtres n'avoient pas encore achevé leur course, et saint Paul disoit déja aux Romains (2) « que leur foi étoit annoncée dans tout le monde. » Il disoit aux Colossiens (3) que « l'évangile étoit « ouï de toute créature qui étoit sous le ciel ; qu'il « étoit prêché, qu'il fructifioit, qu'il croissoit par « tout l'univers. » Une tradition constante nous apprend que saint Thomas le porta aux Indes, et les autres en d'autres pays éloignés (4).

Mais on n'a pas besoin des histoires pour confirmer cette vérité : l'effet parle, et on voit assez avec combien de raison saint Paul (5) applique aux apôtres ce passage du psalmiste : « Leur voix s'est fait « entendre par toute la terre, et leur parole a été « portée jusqu'aux extrémités du monde. » Sous leurs disciples il n'y avoit presque plus de pays si reculé et si inconnu où l'évangile n'eût pénétré. Cent ans après Jésus-Christ, saint Justin (6) comptoit déja parmi les fideles beaucoup de nations sau-

(1) Joan. VIII, 28. XII, 32. — (2) Rom. I, 8. — (3) Col. I, 5, 6, 23. — (4) Greg. Naz. orat. 25. — (5) Rom. X, 18. — (6) Just. apol. 2, et adv. Tryph.

vages, et jusqu'à ces peuples vagabonds qui erroient deçà et delà sur des chariots sans avoir de demeure fixe. Ce n'étoit point une vaine exagération ; c'étoit un fait constant et notoire, qu'il avançoit en présence des empereurs et à la face de tout l'univers. Saint Irénée vient un peu après, et on voit croître le dénombrement qui se faisoit des églises. Leur concorde étoit admirable : ce qu'on croyoit dans les Gaules, dans les Espagnes, dans la Germanie, on le croyoit dans l'Egypte et dans l'orient ; et, comme « il n'y avoit qu'un même soleil dans tout « l'univers, on voyoit dans toute l'église, depuis « une extrémité du monde à l'autre, la même lumiere « de la vérité (1). »

Si peu qu'on avance, on est étonné des progrès qu'on voit. Au milieu du troisieme siecle, Tertullien et Origene (2) font voir dans l'église des peuples entiers qu'un peu devant on n'y mettoit pas. Ceux qu'Origene exceptoit, qui étoient les plus éloignés du monde connu, y sont mis un peu après par Arnobe (3).

Que pouvoit avoir vu le monde pour se rendre si promptement à Jésus-Christ ? S'il a vu des miracles, Dieu s'est mêlé visiblement dans cet ouvrage ; et s'il se pouvoit faire qu'il n'en eût pas vu, ne seroit-ce pas un nouveau miracle plus grand et plus incroyable que ceux qu'on ne veut pas croire, d'avoir converti le monde sans miracle, d'avoir fait entrer

(1) Iren. I, 2, 3.—(2) Tertull. adv. Jud. 7 ; apol. 37. Orig. tr. 28 in Matth. hom. 4 in Ezech. — (3) Arn. lib. 2.

tant d'ignorants dans des mysteres si hauts, d'avoir inspiré à tant de savants une humble soumission, et d'avoir persuadé tant de choses incroyables à des incrédules (1)?

Mais le miracle des miracles, si je puis parler de la sorte, c'est qu'avec la foi des mysteres les vertus les plus éminentes et les pratiques les plus pénibles se sont répandues par toute la terre. Les disciples de Jésus-Christ l'ont suivi dans les voies les plus difficiles. Souffrir tout pour la vérité, a été parmi ses enfants un exercice ordinaire; et, pour imiter leur Sauveur, ils ont couru aux tourments avec plus d'ardeur que les autres n'ont fait aux délices. On ne peut compter les exemples ni des riches qui se sont appauvris pour aider les pauvres, ni des pauvres qui ont préferé la pauvreté aux richesses, ni des vierges qui ont imité sur la terre la vie des anges, ni des pasteurs charitables qui se sont faits tout à tous, toujours prêts à donner à leur troupeau non seulement leurs veilles et leurs travaux, mais leur propre vie. Que dirai-je de la pénitence et de la mortification? Les juges n'exercent pas plus sévèrement la justice sur les criminels, que les pécheurs pénitents l'ont exercée sur eux-mêmes. Bien plus, les innocents ont puni en eux avec une rigueur incroyable cette pente prodigieuse que nous avons au péché. La vie de saint Jean-Baptiste, qui parut si surprenante aux Juifs, est devenue commune parmi les fideles; les déserts ont été peuplés de ses imitateurs; et il y a eu tant de solitaires, que des

(1) Aug. XXI de civit. 7; XXII, 5.

solitaires plus parfaits ont été contraints de chercher des solitudes plus profondes : tant on a fui le monde ; tant la vie contemplative a été goûtée.

Tels étoient les fruits précieux que devoit produire l'évangile. L'église n'est pas moins riche en exemples qu'en préceptes, et sa doctrine a paru sainte, en produisant une infinité de saints. Dieu, qui sait que les plus fortes vertus naissent parmi les souffrances, l'a fondée par le martyre, et l'a tenue durant trois cents ans dans cet état, sans qu'elle eût un seul moment pour se reposer.

Après qu'il eut fait voir, par une si longue expérience, qu'il n'avoit pas besoin du secours humain, ni des puissances de la terre, pour établir son église, il y appela enfin les empereurs, et fit du grand Constantin un protecteur déclaré du christianisme. Depuis ce temps les rois ont accouru de toutes parts à l'église ; et tout ce qui étoit écrit dans les prophéties touchant sa gloire future s'est accompli aux yeux de toute la terre.

Que si elle a été invincible contre les efforts du dehors, elle ne l'est pas moins contre les divisions intestines. Ces hérésies tant prédites par Jésus-Christ et par ses apôtres sont arrivées ; et la foi, persécutée par les empereurs, souffroit en même temps des hérétiques une persécution plus dangereuse. Mais cette persécution n'a jamais été plus violente que dans le temps où l'on vit cesser celle des païens. L'enfer fit alors ses plus grands efforts pour détruire par elle-même cette église que les attaques de ses ennemis déclarés avoient affermie.

A peine commençoit-elle à respirer par la paix

que lui donna Constantin, et voilà qu'Arius, ce malheureux prêtre, lui suscite de plus grands troubles qu'elle n'en avoit jamais souffert. Constance, fils de Constantin, séduit par les ariens dont il autorise le dogme, tourmente les catholiques par toute la terre, nouveau persécuteur du christanisme, et d'autant plus redoutable que sous le nom de Jésus-Christ il fait la guerre à Jésus-Christ même. Pour comble de malheur, l'église, ainsi divisée, tombe entre les mains de Julien l'apostat, qui met tout en œuvre pour détruire le christianisme, et n'en trouve point de meilleur moyen que de fomenter les factions dont il étoit déchiré. Après lui vient un Valens, autant attaché aux ariens que Constance, mais plus violent. D'autres empereurs protegent d'autres hérésies avec une pareille fureur.

L'église apprend, par tant d'expériences, qu'elle n'a pas moins à souffrir sous les empereurs chrétiens, qu'elle avoit souffert sous les empereurs infideles; et qu'elle doit verser du sang pour défendre non seulement tout le corps de sa doctrine, mais encore chaque article particulier. En effet, il n'y en a aucun qu'elle n'ait vu attaqué par ses enfants: mille sectes et mille hérésies, sorties de son sein, se sont élevées contre elle. Mais si elle les a vues s'élever, selon les prédictions de Jésus-Christ, elle les a vues tomber toutes, selon ses promesses, quoique souvent soutenues par les empereurs et par les rois. Ses véritables enfants ont été, comme dit saint Paul, reconnus par cette épreuve; la vérité n'a fait que se fortifier quand elle a été contestée, et l'église est demeurée inébranlable.

VIII. Réflexions particulieres sur le châtiment des Juifs et sur les prédictions de Jésus-Christ qui l'avoient marqué.

PENDANT que j'ai travaillé, monseigneur, à vous faire voir sans interruption la suite des conseils de Dieu dans la perpétuité de son peuple, j'ai passé rapidement sur beaucoup de faits qui méritent des réflexions profondes. Qu'il me soit permis d'y revenir, pour ne vous laisser pas perdre de si grandes choses.

Et premièrement je vous prie de considérer avec une attention plus particuliere la chûte des Juifs, dont toutes les circonstances rendent témoignage à l'évangile. Ces circonstances nous sont expliquées par des auteurs infideles, par des juifs et par des païens, qui, sans entendre la suite des conseils de Dieu, nous ont raconté les faits importants par lesquels il lui a plu de la déclarer.

Nous avons Josephe, auteur juif, historien très fidele et très instruit des affaires de sa nation, dont aussi il a illustré les antiquités par un ouvrage admirable. Il a écrit la derniere guerre où elle a péri, après avoir été présent à tout, et y avoir lui-même servi son pays avec un commandement considérable.

Les Juifs nous fournissent encore d'autres auteurs très anciens dont vous verrez les témoignages. Ils ont d'anciens commentaires sur les livres de l'écriture, et entre autres les paraphrases chaldaïques qu'ils impriment avec leurs bibles. Ils ont leur livre qu'ils nomment Talmud, c'est-à-dire doctrine,

qu'ils ne respectent pas moins que l'écriture elle-même. C'est un ramas des traités et des sentences de leurs anciens maîtres ; et encore que les parties dont ce grand ouvrage est composé ne soient pas toutes de la même antiquité, les derniers auteurs qui y sont cités ont vécu dans les premiers siecles de l'église. Là, parmi une infinité de fables impertinentes qu'on voit commencer pour la plupart après les temps de notre Seigneur, on trouve de beaux restes des anciennes traditions du peuple juif, et des preuves pour le convaincre.

Et d'abord il est certain, de l'aveu des Juifs, que la vengeance divine ne s'est jamais plus terriblement ni plus manifestement déclarée qu'elle fit dans leur derniere désolation.

C'est une tradition constante, attestée dans leur Talmud et confirmée par tous leurs rabbins, que quarante ans avant la ruine de Jérusalem, ce qui revient à peu près au temps de la mort de Jésus-Christ, on ne cessoit de voir dans le temple des choses étranges. Tous les jours il y paroissoit de nouveaux prodiges, de sorte qu'un fameux rabbin (1) s'écria un jour : « O temple, ô temple, qu'est-ce qui « t'ément, et pourquoi te fais-tu peur à toi-même ? »

Qu'y a-t-il de plus marqué que ce bruit affreux qui fut ouï par les prêtres dans le sanctuaire le jour de la Pentecôte, et cette voix manifeste qui sortit du fond de ce lieu sacré : SORTONS D'ICI, SORTONS D'ICI. Les saints anges protecteurs du temple déclarerent hautement qu'ils l'abandonnoient, parceque

(1) R. Johanan, fils de Zacai. Tr. de fest. expiat.

Dieu qui y avoit établi sa demeure durant tant de siecles l'avoit réprouvé.

Josephe et Tacite même ont raconté ce prodige (1). Il ne fut apperçu que des prêtres.

Mais voici un autre prodige qui a éclaté aux yeux de tout le peuple; et jamais aucun autre peuple n'avoit rien vu de semblable. « Quatre ans devant la « guerre déclarée, un paysan, dit Josephe (2), se « mit à crier: Une voix est sortie du côté de l'orient, « une voix est sortie du côté de l'occident, une voix « est sortie du côté des quatre vents: voix contre « Jérusalem et contre le temple; voix contre les « nouveaux mariés et les nouvelles mariées; voix « contre tout le peuple. » Depuis ce temps ni jour ni nuit il ne cessa de crier: « Malheur, malheur à « Jérusalem! » Il redoubloit ses cris les jours de fête. Aucune autre parole ne sortit jamais de sa bouche: ceux qui le plaignoient, ceux qui le maudissoient, ceux qui lui donnoient ses nécessités, n'entendirent jamais de lui que cette terrible parole: « Malheur à Jérusalem! » Il fut pris, interrogé, et condamné au fouet par les magistrats: à chaque demande et à chaque coup il répondoit, sans jamais se plaindre: « Malheur à Jérusalem! » Renvoyé comme un insensé, il couroit tout le pays en répétant sans cesse sa triste prédiction. Il continua durant sept ans à crier de cette sorte sans se relâcher et sans que sa voix s'affoiblît. Au temps du dernier siege de Jérusalem, il se renferma dans la ville,

(1) Jos. ib 7 de bell. jud. c. 12. Tacit. hist. lib. 5, c. 13.—(2) Lib. 7 de bell. jud. c. 12.

tournant infatigablement autour des murailles, et criant de toute sa force : « Malheur au temple, mal-« heur à la ville, malheur à tout le peuple ! » A la fin il ajouta : « Malheur à moi-même ! » et en même temps il fut emporté d'un coup de pierre lancée par une machine.

Ne diroit-on pas, monseigneur, que la vengeance divine s'étoit comme rendue visible en cet homme qui ne subsistoit que pour prononcer ses arrêts; qu'elle l'avoit rempli de sa force, afin qu'il pût égaler les malheurs du peuple par ses cris, et qu'enfin il devoit périr par un effet de cette vengeance qu'il avoit si long-temps annoncée, afin de la rendre plus sensible et plus présente quand il en seroit non seulement le prophete et le témoin, mais encore la victime?

Ce prophete des malheurs de Jérusalem s'appeloit Jésus. Il sembloit que le nom de Jésus, nom de salut et de paix, devoit tourner aux Juifs, qui le méprisoient en la personne de notre Sauveur, à un funeste présage; et que ces ingrats ayant rejeté un Jésus qui leur annonçoit la grace, la miséricorde, et la vie, Dieu leur envoyoit un autre Jésus qui n'avoit à leur annoncer que des maux irrémédiables, et l'inévitable décret de leur ruine prochaine.

Pénétrons plus avant dans les jugements de Dieu sous la conduite de ses écritures. Jérusalem et son temple ont été deux fois détruits; l'une par Nabuchodonosor, l'autre par Tite. Mais en chacun de ces deux temps la justice de Dieu s'est déclarée par

les mêmes voies, quoique plus à découvert dans le dernier.

Pour mieux entendre cet ordre des conseils de Dieu, posons avant toutes choses cette vérité si souvent établie dans les saintes lettres, que l'un des plus terribles effets de la vengeance divine est lorsqu'en punition de nos péchés précédents elle nous livre à notre sens réprouvé, en sorte que nous sommes sourds à tous les sages avertissements, aveugles aux voies de salut qui nous sont montrées, prompts à croire tout ce qui nous perd pourvu qu'il nous flatte, et hardis à tout entreprendre, sans jamais mesurer nos forces avec celles des ennemis que nous irritons.

Ainsi périrent la premiere fois, sous la main de Nabuchodonosor, roi de Babylone, Jérusalem et ses princes. Foibles et toujours battus par ce roi victorieux, ils avoient souvent éprouvé qu'ils ne faisoient contre lui que de vains efforts, et avoient été obligés à lui jurer fidélité (1). Le prophete Jérémie leur déclaroit de la part de Dieu, que Dieu même les avoit livrés à ce prince, et qu'il n'y avoit de salut pour eux qu'à subir le joug. Il disoit (2) à Sédécias, roi de Judée, et à tout son peuple : « Soumettez-vous à Nabuchodonosor, roi de Babylone, « afin que vous viviez : car pourquoi voulez-vous « périr, et faire de cette ville une solitude ? » Ils ne crurent point à sa parole. Pendant que Nabuchodonosor les tenoit étroitement enfermés par les prodigieux travaux dont il avoit entouré leur ville,

(1) 2 Par. XXXVI, 13.—(2) Jer. XXVII, 12, 17.

ils se laissoient enchanter par leurs faux prophetes qui leur remplissoient l'esprit de victoires imaginaires, et leur disoient au nom de Dieu, quoique Dieu ne les eût point envoyés : « J'ai brisé le joug « du roi de Babylone : vous n'avez plus que deux « ans à porter ce joug ; et après vous verrez ce prince « contraint à vous rendre les vaisseaux sacrés qu'il « a enlevés du temple (1). » Le peuple, séduit par ces promesses, souffroit la faim, la soif et les plus dures extrémités, et fit tant par son audace insensée qu'il n'y eut plus pour lui de miséricorde. La ville fut renversée, le temple fut brûlé, tout fut perdu (2).

A ces marques les Juifs connurent que la main de Dieu étoit sur eux. Mais, afin que la vengeance divine leur fût aussi manifeste dans la derniere ruine de Jérusalem qu'elle l'avoit été dans la premiere, on a vu dans l'une et dans l'autre la même séduction, la même témérité, et le même endurcissement.

Quoique leur rebellion eût attiré sur eux les armes romaines, et qu'ils secouassent témérairement un joug sous lequel tout l'univers avoit ployé, Tite ne vouloit pas les perdre : au contraire, il leur fit souvent offrir le pardon, non seulement au commencement de la guerre, mais encore lorsqu'ils ne pouvoient plus échapper de ses mains. Il avoit déja élevé autour de Jérusalem une longue et vaste muraille munie de tours et de redoutes aussi fortes que la ville même, quand il leur envoya Josephe leur concitoyen, un de leurs capitaines, un de leurs prêtres, qui avoit été pris dans cette guerre en dé-

(1) Jer. XXVIII, 2, 3.—(2) 4 Reg. XXV.

fendant son pays. Que ne leur dit-il pas pour les émouvoir ! Par combien de fortes raisons les invita-t-il à rentrer dans l'obéissance ! Il leur fit voir le ciel et la terre conjurés contre eux, leur perte inévitable dans la résistance, et tout ensemble leur salut dans la clémence de Tite. « Sauvez, leur disoit-« il, la cité sainte ; sauvez-vous vous-mêmes ; sauvez « ce temple, la merveille de l'univers, que les Ro-« mains respectent, et que Tite ne voit périr qu'à « regret (1). » Mais le moyen de sauver des gens si obstinés à se perdre ? Séduits par leurs faux prophetes, ils n'écoutoient pas ces sages discours. Ils étoient réduits à l'extrémité : la faim en tuoit plus que la guerre, et les meres mangeoient leurs enfants. Tite, touché de leurs maux, prenoit ses dieux à témoin qu'il n'étoit pas cause de leur perte. Durant ces malheurs, ils ajoutoient foi aux fausses prédictions qui leur promettoient l'empire de l'univers. Bien plus, la ville étoit prise ; le feu y étoit déja de tous côtés : et ces insensés croyoient encore les faux prophetes qui les assuroient que le jour de salut étoit venu (2), afin qu'ils résistassent toujours, et qu'il n'y eût plus pour eux de miséricorde. En effet tout fut massacré, la ville fut renversée de fond en comble, et, à la réserve de quelques restes de tours que Tite laissa pour servir de monument à la postérité, il n'y demeura pas pierre sur pierre.

Vous voyez donc, monseigneur, éclater sur Jérusalem la même vengeance qui avoit autrefois paru sous Sédécias. Tite n'est pas moins envoyé de Dieu

(1) Jos. lib. 7 de bell. jud. 4.—(2) *Ibid.* 11.

que Nabuchodonosor : les Juifs périssent de la même sorte. On voit dans Jérusalem la même rebellion, la même famine, les mêmes extrémités, les mêmes voies de salut ouvertes, la même séduction, le même endurcissement, la même chûte ; et afin que tout soit semblable, le second temple est brûlé sous Tite le même mois et le même jour que l'avoit été le premier sous Nabuchodonosor (1) : il falloit que tout fût marqué, et que le peuple ne pût douter de la vengeance divine.

Il y a pourtant entre ces deux chûtes de Jérusalem et des Juifs de mémorables différences, mais qui toutes vont à faire voir dans la derniere une justice plus rigoureuse et plus déclarée. Nabuchodonosor fit mettre le feu dans le temple : Tite n'oublia rien pour le sauver, quoique ses conseillers lui représentassent que tant qu'il subsisteroit, les Juifs, qui y attachoient leur destinée, ne cesseroient jamais d'être rebelles. Mais le jour fatal étoit venu : c'étoit le dixieme d'août, qui avoit déja vu brûler le temple de Salomon. Malgré les défenses de Tite, prononcées devant les Romains et devant les Juifs, et malgré l'inclination naturelle des soldats, qui devoit les porter plutôt à piller qu'à consumer tant de richesses, un soldat, poussé, dit Josephe, par une inspiration divine, se fait lever par ses compagnons à une fenêtre, et met le feu dans ce temple auguste. Tite accourt, Tite commande qu'on se hâte d'éteindre la flamme naissante. Elle prend par-tout

(1) Jos. lib. 7 de bell. jud. 9, 10.

en un instant, et cet admirable édifice est réduit en cendres.

Que si l'endurcissement des Juifs, sous Sédécias, étoit l'effet le plus terrible et la marque la plus assurée de la vengeance divine, que dirons-nous de l'aveuglement qui a paru du temps de Tite? Dans la premiere ruine de Jérusalem, les Juifs s'entendoient du moins entre eux: dans la derniere, Jérusalem, assiégée par les Romains, étoit déchirée par trois factions ennemies (1). Si la haine qu'elles avoient toutes pour les Romains alloit jusqu'à la fureur, elles n'étoient pas moins acharnées les unes contre les autres: les combats du dehors coûtoient moins de sang aux Juifs que ceux du dedans. Un moment après les assauts soutenus contre l'étranger, les citoyens recommençoient leur guerre intestine; la violence et le brigandage régnoient par-tout dans la ville. Elle périssoit, elle n'étoit plus qu'un grand champ couvert de corps morts; et les chefs des factions y combattoient pour l'empire. N'étoit-ce pas une image de l'enfer, où les damnés ne se haïssent pas moins les uns les autres qu'ils haïssent les démons qui sont leurs ennemis communs, et où tout est plein d'orgueil, de confusion, et de rage?

Confessons donc, monseigneur, que la justice que Dieu fit des Juifs par Nabuchodonosor n'étoit qu'une ombre de celle dont Tite fut le ministre. Quelle ville a jamais vu périr onze cent mille hommes en sept mois de temps et dans un seul siege? C'est ce que virent les Juifs au dernier siege

(1) Jos. lib. 6, 7.

de Jérusalem. Les Chaldéens ne leur avoient rien fait souffrir de semblable. Sous les Chaldéens, leur captivité ne dura que soixante et dix ans : il y a seize cents ans qu'ils sont esclaves par tout l'univers, et ils ne trouvent encore aucun adoucissement à leur esclavage.

Il ne faut plus s'étonner si Tite victorieux, après la prise de Jérusalem, ne vouloit pas recevoir les congratulations des peuples voisins, ni les couronnes qu'ils lui envoyoient pour honorer sa victoire. Tant de mémorables circonstances, la colere de Dieu si marquée, et sa main qu'il voyoit encore si présente, le tenoient dans un profond étonnement; et c'est ce qui lui fit dire ce que vous avez ouï, qu'il n'étoit pas le vainqueur, qu'il n'étoit qu'un foible instrument de la vengeance divine.

Il n'en savoit pas tout le secret : l'heure n'étoit pas encore venue où les empereurs devoient reconnoître Jésus-Christ. C'étoit le temps des humiliations et des persécutions de l'église. C'est pourquoi Tite, assez éclairé pour connoître que la Judée périssoit par un effet manifeste de la justice de Dieu, ne connut pas quel crime Dieu avoit voulu punir si terriblement. C'étoit le plus grand de tous les crimes; crime jusqu'alors inoui, c'est-à-dire le déicide, qui aussi a donné lieu à une vengeance dont le monde n'avoit vu encore aucun exemple.

Mais, si nous ouvrons un peu les yeux, et si nous considérons la suite des choses, ni ce crime des Juifs ni son châtiment ne pourront nous être cachés.

Souvenons-nous seulement de ce que Jésus-Christ

leur avoit prédit. Il avoit prédit la ruine entiere de Jérusalem et du temple. Il n'y restera pas, dit-il, pierre sur pierre (1). Il avoit prédit la maniere dont cette ville ingrate seroit assiégée, et cette effroyable circonvallation qui la devoit environner : il avoit prédit cette faim horrible qui devoit tourmenter ses citoyens, et n'avoit pas oublié les faux prophetes par lesquels ils devoient être séduits. Il avoit averti les Juifs que le temps de leur malheur étoit proche : il avoit donné les signes certains qui devoient en marquer l'heure précise : il leur avoit expliqué la longue suite de crimes qui devoit leur attirer un tel châtiment : en un mot, il avoit fait toute l'histoire du siege et de la désolation de Jérusalem.

Et remarquez, monseigneur, qu'il leur fit ces prédictions vers le temps de sa passion, afin qu'ils connussent mieux la cause de tous leurs maux. Sa passion approchoit quand il leur dit (2) : « La Sagesse « divine vous a envoyé des prophetes, des sages et « des docteurs ; vous en tuerez les uns, vous en cru- « cifierez les autres ; vous les flagellerez dans vos « synagogues ; vous les persécuterez de ville en ville, « afin que tout le sang innocent qui a été répandu « sur la terre retombe sur vous, depuis le sang d'A- « bel le juste, jusques au sang de Zacharie, fils de « Barachie, que vous avez massacré entre le temple « et l'autel. Je vous dis en vérité, toutes ces cho- « ses viendront sur la race qui est à présent. Jéru- « salem, Jérusalem, qui tues les prophetes, et qui

(1) MATTH. XXIV, 1, 2. Marc. XIII, 1, 2. Luc. XXI, 5, 6.—(2) MATTH. XXIII, 34, etc.

« lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois « ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule « rassemble ses petits sous ses ailes; et tu ne l'as pas « voulu ! Le temps approche que vos maisons de- « meureront désertes. »

Voilà l'histoire des Juifs. Ils ont persécuté leur Messie, et en sa personne et en celle des siens : ils ont remué tout l'univers contre ses disciples, et ne les ont laissés en repos dans aucune ville : ils ont armé les Romains et les empereurs contre l'église naissante; ils ont lapidé saint Etienne, tué les deux Jacques, que leur sainteté rendoit vénérables même parmi eux, immolé saint Pierre et saint Paul par le glaive et par les mains des gentils. Il faut qu'ils périssent. Tant de sang mêlé à celui des prophetes qu'ils ont massacrés, crie vengeance devant Dieu : leurs maisons et leur ville vont être désertes : leur désolation ne sera pas moindre que leur crime : Jésus-Christ les en avertit (1) : le temps est proche : « Toutes ces choses viendront sur la race qui est à « présent ». Et encore : « Cette génération ne passera « pas sans que ces choses arrivent » ; c'est-à-dire que les hommes qui vivoient alors en devoient être les témoins.

Mais écoutons la suite des prédictions de notre Sauveur. Comme il faisoit son entrée dans Jérusalem quelques jours avant sa mort, touché des maux que cette mort devoit attirer à cette malheureuse ville, il la regarde en pleurant : « Ah ! dit-il (2),

(1) Matth. XXIV, 34. Marc. XII, 30. Luc. XXI, 32. — (2) Luc. XIX, 41.

« ville infortunée, si tu connoissois du moins en « ce jour ce qui t'est encore donné pour te repen- « tir, ce qui te pourroit apporter la paix ! Mais « maintenant tout ceci est caché à tes yeux. Viendra « le temps que tes ennemis t'environneront de tran- « chées, et t'enfermeront, et te serreront de toutes « parts, et te détruiront entièrement toi et tes en- « fants, et ne laisseront en toi pierre sur pierre, « parceque tu n'as pas connu le temps auquel Dieu « t'a visitée. »

C'étoit marquer assez clairement et la maniere du siege et les derniers effets de la vengeance. Mais il ne falloit pas que Jésus allât au supplice sans dénoncer à Jérusalem combien elle seroit un jour punie de l'indigne traitement qu'elle lui faisoit. Comme il alloit au Calvaire, portant sa croix sur ses épaules, il étoit suivi d'une grande multitude de peuple et de femmes qui se frappoient la poitrine, et qui déploroient sa mort. Il s'arrêta, se tourna vers elles, et leur dit ces mots (1) : « Filles de Jéru- « salem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur « vous-mêmes et sur vos enfants, car le temps s'ap- « proche auquel on dira : Heureuses les stériles ! « heureuses les entrailles qui n'ont point porté d'en- « fants, et les mamelles qui n'en ont point nourri ! Ils « commenceront alors à dire aux montagnes, Tom- « bez sur nous ; et aux collines, Couvrez-nous. Car « si le bois verd est ainsi traité, que sera-ce du bois « sec ? » Si l'innocent, si le juste souffre un si ri-

(1) Luc. XXIII, 27.

gourenx supplice, que doivent attendre les coupables?

Jérémie a-t-il jamais plus amèrement déploré la perte des Juifs? Quelles paroles plus fortes pouvoit employer le Sauveur pour leur faire entendre leurs malheurs et leur désespoir, et cette horrible famine funeste aux enfants, funeste aux meres qui voyoient sécher leurs mamelles, qui n'avoient plus que des larmes à donner à leurs enfants, et qui mangerent le fruit de leurs entrailles?

Telles sont les prédictions qu'il a faites à tout le peuple.

IX. Deux mémorables prédictions de notre Seigneur sont expliquées, et leur accomplissement est justifié par l'histoire.

Celles qu'il fit en particulier à ses disciples méritent encore plus d'attention. Elles sont comprises dans ce long et admirable discours où il joint ensemble la ruine de Jérusalem avec celle de l'univers (1). Cette liaison n'est pas sans mystere, et en voici le dessein.

Jérusalem, cité bienheureuse que le Seigneur avoit choisie, tant qu'elle demeura dans l'alliance et dans la foi des promesses, fut la figure de l'église, et la figure du ciel où Dieu se fait voir à ses enfants. C'est pourquoi nous voyons souvent les prophetes joindre, dans la suite du même discours, ce qui regarde Jérusalem à ce qui regarde l'église et à ce

(1) Matth. XXIV. Marc. XII. Luc. XXI.

qui regarde la gloire céleste : c'est un des secrets des prophéties, et une des clefs qui en ouvrent l'intelligence. Mais Jérusalem réprouvée et ingrate envers son Sauveur devoit être l'image de l'enfer : ses perfides citoyens devoient représenter les damnés ; et le jugement terrible que Jésus-Christ devoit exercer sur eux étoit la figure de celui qu'il exercera sur tout l'univers lorsqu'il viendra à la fin des siecles, en sa majesté, juger les vivants et les morts. C'est une coutume de l'écriture, et un des moyens dont elle se sert pour imprimer les mysteres dans les esprits, de mêler, pour notre instruction, la figure à la vérité. Ainsi notre Seigneur a mêlé l'histoire de Jérusalem désolée avec celle de la fin des siecles ; et c'est ce qui paroît dans le discours dont nous parlons.

Ne croyons pas toutefois que ces choses soient tellement confondues que nous ne puissions discerner ce qui appartient à l'une et à l'autre. Jésus-Christ les a distinguées par des caracteres certains, que je pourrois aisément marquer, s'il en étoit question. Mais il me suffit de vous faire entendre ce qui regarde la désolation de Jérusalem et des Juifs.

Les apôtres (c'étoit encore au temps de la passion), assemblés autour de leur maître, lui montroient le temple et les bâtiments d'alentour : ils en admiroient les pierres, l'ordonnance, la beauté, la solidité ; et il leur dit : « Voyez-vous ces grands bâtiments ? il n'y restera pas pierre sur pierre. » Étonnés de cette parole, ils lui demandent le temps d'un évènement si terrible : et lui, qui ne vouloit

pas qu'ils fussent surpris dans Jérusalem lorsqu'elle seroit saccagée (car il vouloit qu'il y eût dans le sac de cette ville une image de la derniere séparation des bons et des mauvais), commença à leur raconter tous les malheurs comme ils devoient arriver l'un après l'autre.

Premièrement il leur marque des pestes, des famines et des tremblements de terre : et les histoires font foi que jamais ces choses n'avoient été plus fréquentes ni plus remarquables qu'elles le furent durant ces temps. Il ajoute qu'il y auroit par tout l'univers « des troubles, des bruits de guerre, des « guerres sanglantes ; que toutes les nations se sou- « leveroient les unes contre les autres », et qu'on verroit toute la terre dans l'agitation. Pouvoit-il mieux nous représenter les dernieres années de Néron, lorsque tout l'empire romain, c'est-à-dire tout l'univers, si paisible depuis la victoire d'Auguste et sous la puissance des empereurs, commença à s'ébranler, et qu'on vit les Gaules, les Espagnes, tous les royaumes dont l'empire étoit composé, s'émouvoir tout à coup ; quatre empereurs s'élever presque en même temps contre Néron, et les uns contre les autres ; les cohortes prétoriennes, les armées de Syrie, de Germanie, et toutes les autres qui étoient répandues en orient et en occident, s'entrechoquer, et traverser, sous la conduite de leurs empereurs, d'une extrémité du monde à l'autre pour décider leur querelle par de sanglantes batailles? Voilà de grands maux, dit le fils de Dieu, mais ce ne sera pas encore la fin. Les Juifs souffriront comme les autres dans cette commotion uni-

verselle du monde : mais il leur viendra bientôt après des maux plus particuliers ; « et ce ne sera « ici que le commencement de leurs douleurs. »

Il ajoute que son église, toujours affligée depuis son premier établissement, verroit la persécution s'allumer contre elle plus violente que jamais durant ces temps. Vous avez vu que Néron, dans ses dernieres années, entreprit la perte des chrétiens, et fit mourir saint Pierre et saint Paul. Cette persécution, excitée par les jalousies et les violences des Juifs, avançoit leur perte, mais elle ne marquoit pas encore le terme précis.

La venue des faux christs et des faux prophetes sembloit être un plus prochain acheminement à la derniere ruine : car la destinée ordinaire de ceux qui refusent de prêter l'oreille à la vérité est d'être entraînés à leur perte par des prophetes trompeurs. Jésus-Christ ne cache pas à ses apôtres que ce malheur arriveroit aux Juifs. « Il s'élevera, dit-il, un « grand nombre de faux prophetes qui séduiront « beaucoup de monde ». Et encore : « Donnez-vous « de garde des faux christs et des faux prophetes. »

Qu'on ne dise pas que c'étoit une chose aisée à deviner à qui connoissoit l'humeur de la nation : car au contraire je vous ai fait voir que les Juifs, rebutés de ces séducteurs qui avoient si souvent causé leur ruine et sur-tout dans le temps de Sédécias, s'en étoient tellement désabusés qu'ils cesserent de les écouter. Plus de cinq cents ans se passerent sans qu'il parût aucun faux prophete en Israel. Mais l'enfer, qui les inspire, se réveilla à la venue de Jésus-Christ ; et Dieu, qui tient en bride autant

qu'il lui plaît les esprits trompeurs, leur lâcha la main, afin d'envoyer dans le même temps ce supplice aux Juifs, et cette épreuve à ses fideles. Jamais il ne parut tant de faux prophetes que dans les temps qui suivirent la mort de notre Seigneur. Surtout vers le temps de la guerre judaïque, et sous le regne de Néron qui la commença, Josephe nous fait voir une infinité de ces imposteurs qui attiroient le peuple au désert par de vains prestiges et des secrets de magie, leur promettant une prompte et miraculeuse délivrance (1). C'est aussi pour cette raison que le désert est marqué, dans les prédictions de notre Seigneur (2), comme un des lieux où seroient cachés ces faux libérateurs que vous avez vus à la fin entraîner le peuple dans sa derniere ruine. Vous pouvez croire que le nom du Christ, sans lequel il n'y avoit point de délivrance parfaite pour les Juifs, étoit mêlé dans ces promesses imaginaires; et vous verrez dans la suite de quoi vous en convaincre.

La Judée ne fut pas la seule province exposée à ces illusions: elles furent communes dans tout l'empire. Il n'y a aucun temps où toutes les histoires nous fassent paroître un plus grand nombre de ces imposteurs qui se vantent de prédire l'avenir, et trompent les peuples par leurs prestiges. Un Simon le magicien, un Elymas, un Apollonius Tyanéus, un nombre infini d'autres enchanteurs, marqués dans les histoires saintes et profanes, s'éleverent

(1) Jos. ant. XX, 6; de bell. jud. II, 22.—(2) MAT. XXIV. 26.

durant ce siecle, où l'enfer sembloit faire ses derniers efforts pour soutenir son empire ébranlé. C'est pourquoi Jésus-Christ remarque en ce temps, principalement parmi les Juifs, ce nombre prodigieux de faux prophetes. Qui considérera de près ses paroles, verra qu'ils devoient se multiplier devant et après la ruine de Jérusalem, mais vers ces temps; et que ce seroit alors que la séduction, fortifiée par de faux miracles et par de fausses doctrines, seroit tout ensemble si subtile et si puissante, que « les « élus même, s'il étoit possible, y seroient trom« pés (1). »

Je ne dis pas qu'à la fin des siecles il ne doive encore arriver quelque chose de semblable et de plus dangereux, puisque même nous venons de voir que ce qui se passe dans Jérusalem est la figure manifeste de ces derniers temps : mais il est certain que Jésus-Christ nous a donné cette séduction comme un des effets sensibles de la colere de Dieu sur les Juifs, et comme un des signes de leur perte. L'événement a justifié sa prophétie : tout est ici attesté par des témoignages irréprochables. Nous lisons la prédiction de leurs erreurs dans l'évangile : nous en voyons l'accomplissement dans leurs histoires, et sur-tout dans celle de Josephe.

Après que Jésus-Christ a prédit ces choses, dans le dessein qu'il avoit de tirer les siens des malheurs dont Jérusalem étoit menacée, il vient aux signes prochains de la derniere désolation de cette ville.

Dieu ne donne pas toujours à ses élus de sembla-

(1) Matth. XXIV, 24. Marc. XIII, 22.

bles marques. Dans ces terribles châtiments qui font sentir sa puissance à des nations entieres, il frappe souvent le juste avec le coupable : car il a de meilleurs moyens de les séparer que ceux qui paroissent à nos sens. Les mêmes coups qui brisent la paille séparent le bon grain ; l'or s'épure dans le même feu où la paille est consumée ; et sous les mêmes châtiments par lesquels les méchants sont exterminés, les fideles se purifient (1). Mais dans la désolation de Jérusalem, afin que l'image du jugement dernier fût plus expresse, et la vengeance divine plus marquée sur les incrédules, il ne voulut pas que les Juifs qui avoient reçu l'évangile fussent confondus avec les autres ; et Jésus-Christ donna à ses disciples des signes certains auxquels ils pussent connoître quand il seroit temps de sortir de cette ville réprouvée. Il se fonda, selon sa coutume, sur les anciennes prophéties, dont il étoit l'interprete aussi bien que la fin ; et repassant sur l'endroit où la derniere ruine de Jérusalem fut montrée si clairement à Daniel, il dit ces paroles (2) : « Quand vous verrez l'abomination de la désolation « que Daniel a prophétisée, que celui qui lit en« tende ; quand vous la verrez établie dans le lieu « saint », ou, comme il est porté dans saint Marc (3), « dans le lieu où elle ne doit pas être, alors que ceux « qui sont dans la Judée s'enfuient dans les monta« gnes. » Saint Luc raconte la même chose en d'au« tres termes (4) : « Quand vous verrez les armées

(1) Aug. I de civit. Dei, c. 8.—(2) Matth. XXIV, 15. —(3) Marc. XIII, 14.—(4) Luc. XXI, 20, 21.

« entourer Jérusalem, sachez que sa désolation est « proche : alors que ceux qui sont dans la Judée « se retirent dans les montagnes. »

Un des évangélistes explique l'autre ; et en conférant ces passages, il nous est aisé d'entendre que cette abomination prédite par Daniel est la même chose que les armées autour de Jérusalem. Les saints peres (1) l'ont ainsi entendu, et la raison nous en convainc.

Le mot d'abomination, dans l'usage de la langue sainte, signifie idole : et qui ne sait que les armées romaines portoient dans leurs enseignes les images de leurs dieux et de leurs césars, qui étoient les plus respectés de tous leurs dieux ? Ces enseignes étoient aux soldats un objet de culte ; et parceque les idoles, selon les ordres de Dieu, ne devoient jamais paroître dans la terre sainte, les enseignes romaines en étoient bannies. Aussi voyons-nous dans les histoires, que tant qu'il a resté aux Romains tant soit peu de considération pour les Juifs, jamais ils n'ont fait paroître les enseignes romaines dans la Judée. C'est pour cela que Vitellius, quand il passa dans cette province pour porter la guerre en Arabie, fit marcher ses troupes sans enseignes (2) ; car on révéroit encore alors la religion judaïque, et on ne vouloit point forcer ce peuple à souffrir des choses si contraires à sa loi. Mais au temps de la derniere guerre judaïque, on peut bien croire que les Romains n'épargnerent pas un peuple qu'ils vou-

(1) Orig. tract. 29 in Matth. Aug. ep. 80 ad Hesych. — (2) Jos. ant. XVIII, c. 7.

loient exterminer. Ainsi quand Jérusalem fut assiégée, elle étoit environnée d'autant d'idoles qu'il y avoit d'enseignes romaines; et l'abomination ne parut jamais tant où elle ne devoit pas être, c'est-à-dire dans la terre sainte, et autour du temple.

Est-ce donc là, dira-t-on, ce grand signe que Jésus Christ devoit donner? Etoit-il temps de s'enfuir quand Tite assiégea Jérusalem, et qu'il en ferma de si près les avenues qu'il n'y avoit plus moyen de s'échapper? C'est ici qu'est la merveille de la prophétie. Jérusalem a été assiégée deux fois en ces temps (1): la premiere par Cestius, gouverneur de Syrie, l'an 68 de notre Seigneur; la seconde par Tite, quatre ans après, c'est-à-dire l'an 72. Au dernier siege, il n'y avoit plus moyen de se sauver; Tite faisoit cette guerre avec trop d'ardeur: il surprit toute la nation renfermée dans Jérusalem durant la fête de pâque, sans que personne échappât; et cette effroyable circonvallation qu'il fit autour de la ville ne laissoit plus d'espérance à ses habitants. Mais il n'y avoit rien de semblable dans le siege de Cestius (2): il étoit campé à 50 stades, c'est-à-dire à six milles de Jérusalem. Son armée se répandoit tout autour, mais sans y faire de tranchées; et il faisoit la guerre si négligemment, qu'il manqua l'occasion de prendre la ville, dont la terreur, les séditions, et même ses intelligences lui ouvroient les portes. Dans ce temps, loin que la retraite fût impossible, l'histoire marque expressément que plusieurs Juifs

(1) Jos. II de bell. jud. c. 23, 24. *Ibid.* lib. 6, 7.—(2) *Ibid.* lib. 2, c. 23, 24.

se retirerent (1). C'étoit donc alors qu'il falloit sortir ; c'étoit le signal que le fils de Dieu donnoit aux siens. Aussi a-t-il distingué très nettement les deux sieges : l'un, où la ville seroit entourée de fossés et de forts (2) ; alors il n'y auroit plus que la mort pour tous ceux qui y étoient enfermés : l'autre, où elle seroit seulement enceinte de l'armée (3), et plutôt investie qu'assiégée dans les formes ; c'est alors « qu'il « falloit fuir, et se retirer dans les montagnes. »

Les chrétiens obéirent à la parole de leur maître. Quoiqu'il y en eût des milliers dans Jérusalem et dans la Judée, nous ne lisons ni dans Josephe, ni dans les autres histoires ; qu'il s'en soit trouvé aucun dans la ville quand elle fut prise. Au contraire, il est constant, par l'histoire ecclésiastique, et par tous les monuments de nos ancêtres (4), qu'ils se retirerent à la petite ville de Pella, dans un pays de montagnes auprès du désert, aux confins de la Judée et de l'Arabie.

On peut connoître par-là combien précisément ils avoient été avertis ; et il n'y a rien de plus remarquable que cette séparation des Juifs incrédules d'avec les Juifs convertis au christianisme, les uns étant demeurés dans Jérusalem pour y subir la peine de leur infidélité, et les autres s'étant retirés, comme Loth sorti de Sodome, dans une petite ville, où ils considéroient avec tremblement les effets de

(1) Jos. lib. 2, c. 23, 24. — (2) Luc. XIX, 41. — (3) *Ibid.* XXI, 20, 21. — (4) Eus. III hist. eccl. c. 5. Epiph. hær. VII Nazaræorum, et lib. de pond. et mens.

la vengeance divine, dont Dieu avoit bien voulu les mettre à couvert.

Outre les prédictions de Jésus-Christ, il y eut des prédictions de plusieurs de ses disciples, entre autres celles de saint Pierre et de saint Paul. Comme on traînoit au supplice ces deux fideles témoins de Jésus-Christ ressuscité, ils dénoncerent aux Juifs qui les livroient aux gentils leur perte prochaine. Ils leur dirent (1) « que Jérusalem alloit être renversée « de fond en comble; qu'ils périroient de faim et « de désespoir; qu'ils seroient bannis à jamais de la « terre de leurs peres, et envoyés en captivité par « toute la terre; que le terme n'étoit pas loin, et « que tous ces maux leur arriveroient pour avoir in- « sulté avec tant de cruelles railleries au bien-aimé « fils de Dieu qui s'étoit déclaré à eux par tant de « miracles. » La pieuse antiquité nous a conservé cette prédiction des apôtres, qui devoit être suivie d'un si prompt accomplissement. Saint Pierre en avoit fait beaucoup d'autres, soit par une inspiration particuliere, soit en expliquant les paroles de son maître; et Phlégon, auteur païen, dont Origene produit le témoignage, a écrit (2) que tout ce que cet apôtre avoit prédit s'étoit accompli de point en point.

Ainsi rien n'arrive aux Juifs qui ne leur ait été prophétisé. La cause de leur malheur nous est clairement marquée dans le mépris qu'ils ont fait de Jésus-Christ et de ses disciples. Le temps des graces étoit passé, et leur perte étoit inévitable.

---

(1) Lact. div. instit. lib. 4, c. 21. — (2) Phleg. lib. 13 et 14. Chron. apud Orig. lib. 2 cont. Cels.

C'étoit donc en vain, monseigneur, que Tite vouloit sauver Jérusalem et le temple : la sentence étoit partie d'en-haut ; il ne devoit plus y rester pierre sur pierre.

Que si un empereur romain tenta vainement d'empêcher la ruine du temple, un autre empereur romain tenta encore plus vainement de le rétablir. Julien l'apostat, après avoir déclaré la guerre à Jésus-Christ, se crut assez puissant pour anéantir ses prédictions. Dans le dessein qu'il avoit de susciter de tous côtés des ennemis aux chrétiens, il s'abaissa jusqu'à rechercher les Juifs, qui étoient le rebut du monde. Il les excita à rebâtir leur temple ; il leur donna des sommes immenses, et les assista de toute la force de l'empire. Ecoutez quel en fut l'évènement, et voyez comme Dieu confond les princes superbes. Les saints peres et les historiens ecclésiastiques le rapportent d'un commun accord, et le justifient par des monuments qui restoient encore de leur temps. Mais il falloit que la chose fût attestée par les païens mêmes. Ammian Marcellin, gentil de religion, et zélé défenseur de Julien, l'a racontée en ces termes : « Pendant qu'Alipius, aidé du gouver-« neur de la province, avançoit l'ouvrage autant « qu'il pouvoit, de terribles globes de feu sortirent « des fondements qu'ils avoient auparavant ébranlés « par des secousses violentes ; les ouvriers, qui re-« commencerent souvent l'ouvrage, furent brûlés « à diverses reprises ; le lieu devint inaccessible, et « l'entreprise cessa (1). »

(1) Amm. Marcel. lib. 23, init.

Les auteurs ecclésiastiques, plus exacts à représenter un évènement si mémorable, joignent le feu du ciel au feu de la terre. Mais enfin la parole de Jésus-Christ demeura ferme. Saint Jean Chrysostome (1) s'écrie : « Il a bâti son église sur la pierre, rien ne l'a « pu renverser ; il a renversé le temple, rien ne l'a « pu relever : nul ne peut abattre ce que Dieu éleve : « nul ne peut relever ce que Dieu abat. »

Ne parlons plus de Jérusalem ni du temple : jetons les yeux sur le peuple même, autrefois le temple vivant du Dieu des armées, et maintenant l'objet de sa haine. Les Juifs sont plus abattus que leur temple et que leur ville. L'esprit de vérité n'est plus parmi eux : la prophétie y est éteinte : les promesses sur lesquelles ils appuyoient leur espérance se sont évanouies : tout est renversé dans ce peuple, et il n'y reste plus pierre sur pierre.

Et voyez jusqu'à quel point ils sont livrés à l'erreur. Jésus-Christ leur avoit dit (1) : Je suis venu à vous au nom de mon pere, et vous ne m'avez pas reçu ; un autre viendra en son nom et vous le recevrez. Depuis ce temps l'esprit de séduction regne tellement parmi eux, qu'ils sont prêts encore à chaque moment à s'y laisser emporter. Ce n'étoit pas assez que les faux prophetes eussent livré Jérusalem entre les mains de Tite ; les Juifs n'étoient pas encore bannis de la Judée, et l'amour qu'ils avoient pour Jérusalem en avoit obligé plusieurs à choisir leur demeure parmi ses ruines : voici un faux Christ qui va achever de les perdre.

(1) Orat. in Judæos.—(2) JOAN. V, 43.

Cinquante ans après la prise de Jérusalem, dans le siecle de la mort de notre Seigneur, l'infâme Barcochébas, un voleur, un scélérat, parceque son nom signifioit le fils de l'étoile, se disoit l'étoile de Jacob, prédite au livre des Nombres (1), et se porta pour le Christ. Akibas, le plus autorisé de tous les rabbins, et à son exemple tous ceux que les Juifs appeloient leurs sages, entrerent dans son parti, sans que l'imposteur leur donnât aucune autre marque de sa mission, sinon qu'Akibas disoit que le Christ ne pouvoit pas beaucoup tarder. Les Juifs se révolterent par tout l'empire romain sous la conduite de Barcochébas qui leur promettoit l'empire du monde. Adrien en tua six cent mille : le joug de ces malheureux s'appesantit, et ils furent bannis pour jamais de la Judée (2).

Qui ne voit que l'esprit de séduction s'est saisi de leur cœur? L'amour de la vérité, qui leur apportoit le salut, s'est éteint en eux : Dieu leur a envoyé une efficace d'erreur qui les fait croire au mensonge (3). Il n'y a point d'imposture si grossiere qui ne les séduise. De nos jours, un imposteur s'est dit le Christ en orient. Tous les Juifs commençoient à s'attrouper autour de lui : nous les avons vus en Italie, en Hollande, en Allemagne, et à Metz, se préparer à tout vendre et à tout quitter pour le suivre. Ils s'imaginoient déja qu'ils alloient devenir

(1) Num. XXIV, 17. Eus. hist. eccl. IV, 6, 8. — (2) Talm. Hieron. tract. de jejun. et in vet. com. sup. lam. Jerem. Maimonid. lib. de jure reg. cap. 12. — (3) Thess II, 10.

les maîtres du monde, quand ils apprirent que leur Christ s'étoit fait turc, et avoit abandonné la loi de Moïse.

Il ne faut pas s'étonner qu'ils soient tombés dans de tels égarements, ni que la tempête les ait dissipés après qu'ils ont eu quitté leur route : cette route leur étoit marquée dans leurs prophéties, principalement dans celles qui désignoient le temps du Christ. Ils ont laissé passer ces précieux moments sans en profiter : c'est pourquoi on les voit ensuite livrés au mensonge, et ils ne savent plus à quoi se prendre.

Donnez-moi encore un moment, monseigneur, pour vous raconter la suite de leurs erreurs et tous les pas qu'ils ont faits pour s'enfoncer dans l'abyme. Les routes par où on s'égare tiennent toujours au grand chemin ; et en considérant où l'égarement a commencé, on marche plus sûrement dans la droite voie.

X. La suite des erreurs des Juifs, et la maniere dont ils expliquent les prophéties.

Nous avons vu, monseigneur, que deux prophéties marquoient aux Juifs le temps du Christ, celle de Jacob et celle de Daniel. Elles marquoient toutes deux la ruine du royaume de Juda au temps que le Christ viendroit : mais Daniel expliquoit que la totale destruction de ce royaume devoit être une suite de la mort du Christ ; et Jacob disoit clairement que, dans la décadence du royaume de Juda, le Christ qui viendroit alors seroit l'attente des peu-

ples, c'est-à-dire qu'il en seroit le libérateur, et qu'il se feroit un nouveau royaume composé non plus d'un seul peuple, mais de tous les peuples du monde. Les paroles de la prophétie ne peuvent avoir d'autre sens, et c'étoit la tradition constante des Juifs qu'elles devoient s'entendre de cette sorte.

De là cette opinion répandue parmi les anciens rabbins (1), et qu'on voit encore dans leur Talmud, que dans le temps que le Christ viendroit il n'y auroit plus de magistrature : de sorte qu'il n'y avoit rien de plus important pour connoître le temps de leur Messie, que d'observer quand ils tomberoient dans cet état malheureux.

En effet, ils avoient bien commencé; et s'ils n'avoient eu l'esprit occupé des grandeurs mondaines qu'ils vouloient trouver dans le Messie afin d'y avoir part sous son empire, ils n'auroient pu méconnoître Jésus-Christ. Le fondement qu'ils avoient posé étoit certain : car aussitôt que la tyrannie du premier Hérode, et le changement de la république judaïque qui arriva de son temps, leur eut fait voir le moment de la décadence marquée dans la prophétie, ils ne douterent point que le Christ ne dût venir, et qu'on ne vît bientôt ce nouveau royaume où devoient se réunir tous les peuples.

Une des choses qu'ils remarquerent (2), c'est que la puissance de vie et de mort leur fut ôtée. C'étoit un grand changement, puisqu'elle leur avoit toujours été conservée jusqu'alors, à quelque domina-

(1) Gem. Tr. Sanhed. c. 11. — (2) Talm. Hierosol. Tr. Sanhed.

tion qu'ils fussent soumis, et même dans Babylone pendant leur captivité : l'histoire de Suzanne le fait assez voir (1), et c'est une tradition constante parmi eux. Les rois de Perse qui les rétablirent leur laisserent cette puissance par un décret exprès que nous avons remarqué en son lieu ; et nous avons vu aussi que les premiers Séleucides avoient plutôt augmenté que restreint leurs privileges (2). Je n'ai pas besoin de parler ici encore une fois du regne des Machabées, où ils furent non seulement affranchis, mais puissants et redoutables à leurs ennemis. Pompée, qui les affoiblit à la maniere que nous avons vue, content du tribut qu'il leur imposa, et de les mettre en état que le peuple romain en pût disposer dans le besoin, leur laissa leur prince avec toute la juridiction. On sait assez que les Romains en usoient ainsi, et ne touchoient point au gouvernement du dedans dans les pays à qui ils laissoient leurs rois naturels.

Enfin les Juifs sont d'accord qu'ils perdirent cette puissance de vie et de mort, seulement quarante ans avant la désolation du second temple : et on ne peut douter que ce ne soit le premier Hérode qui ait commencé à faire cette plaie à leur liberté ; car depuis que, pour se venger du sanhédrin (3), où il avoit été obligé de comparoître lui-même avant qu'il fût roi, et ensuite pour s'attirer toute l'autorité à lui seul, il eut attaqué cette assemblée qui étoit comme le sénat fondé par Moïse, et le conseil perpétuel de

(1) Dan. XIII. — (2) 1 Esd. VII, 25, 26. — (3) Jos. ant. XIV, 17.

la nation, où la suprême juridiction étoit exercée; peu à peu ce grand corps perdit son pouvoir, et il lui en restoit bien peu quand Jésus-Christ vint au monde.

Les affaires empirerent sous les enfants d'Hérode, lorsque le royaume d'Archélaüs, dont Jérusalem étoit la capitale, réduit en province romaine, fut gouverné par des présidents que les empereurs envoyoient. Dans ce malheureux état les Juifs garderent si peu la puissance de vie et de mort, que pour faire mourir Jésus-Christ, qu'à quelque prix que ce fût ils vouloient perdre, il leur fallut avoir recours à Pilate; et ce foible gouverneur leur ayant dit qu'ils le fissent mourir eux-mêmes, ils répondirent tout d'une voix : « Nous n'avons pas le pouvoir de « faire mourir personne (1). » Aussi fut-ce par les mains d'Hérode qu'ils firent mourir saint Jacques, frere de saint Jean, et qu'ils mirent saint Pierre en prison. Quand ils eurent résolu la mort de saint Paul (2), ils le livrerent entre les mains des Romains comme ils avoient fait Jésus-Christ; et le vœu sacrilege de leurs faux zélés, qui jurerent de ne boire ni ne manger jusqu'à ce qu'ils eussent tué ce saint apôtre, montre assez qu'ils se croyoient déchus du pouvoir de le faire mourir juridiquement. Que s'ils lapiderent saint Etienne (3), ce fut tumultuairement, et par un effet de ces emportements séditieux que les Romains ne pouvoient pas

(1) Joan. XVIII, 31. Act. 1, 2, 3.—(2) Act. XXIII, XXIV.—(3) *Ibid.* VII, 56, 57.

toujours réprimer dans ceux qui se disoient alors les zélateurs.

On doit donc tenir pour certain, tant par ces histoires que par le consentement des Juifs et par l'état de leurs affaires, que vers les temps de notre Seigneur, et sur-tout dans ceux où il commença d'exercer son ministere, ils perdirent entièrement l'autorité temporelle. Ils ne purent voir cette perte sans se ressouvenir de l'ancien oracle de Jacob, qui leur prédisoit que dans le temps du Messie il n'y auroit plus parmi eux ni puissance, ni autorité, ni magistrature. Un de leurs plus anciens auteurs le remarque (1); et il a raison d'avouer que le sceptre n'étoit plus alors dans Juda, ni l'autorité dans les chefs du peuple, puisque la puissance publique leur étoit ôtée, et que le sanhédrin étant dégradé, les membres de ce grand corps n'étoient plus considérés comme juges, mais comme simples docteurs. Ainsi, selon eux-mêmes, il étoit temps que le Christ parût. Comme ils voyoient ce signe certain de la prochaine arrivée de ce nouveau roi, dont l'empire devoit s'étendre sur tous les peuples, ils crurent qu'en effet il alloit paroître. Le bruit s'en répandit aux environs, et on fut persuadé dans tout l'orient qu'on ne seroit pas long-temps sans voir sortir de Judée ceux qui régneroient sur toute la terre.

Tacite et Suétone (2) rapportent ce bruit comme établi par une opinion constante et par un ancien

(1) Tract. voc. magna Gen. seu comm. in Gen. — (2) Suet. Vespas. Tac. lib. 5 hist. c. 13. Jos. de bell. jud. VII, 12. Hegesip. de excid. Jer. V, 44.

oracle qu'on trouvoit dans les livres sacrés du peuple juif. Josephe récite cette prophétie dans les mêmes termes, et dit comme eux qu'elle se trouvoit dans les saints livres. L'autorité de ces livres, dont on avoit vu les prédictions si visiblement accomplies en tant de rencontres, étoit grande dans tout l'orient ; et les Juifs, plus attentifs que les autres à observer des conjonctures qui étoient principalement écrites pour leur instruction, reconnurent le temps du Messie que Jacob avoit marqué dans leur décadence. Ainsi les réflexions qu'ils firent sur leur état furent justes ; et, sans se tromper sur les temps du Christ, ils connurent qu'il devoit venir dans le temps qu'il vint en effet.

Mais, ô foiblesse de l'esprit humain ! et vanité, source inévitable d'aveuglement ! l'humilité du Sauveur cacha à ces orgueilleux les véritables grandeurs qu'ils devoient chercher dans leur Messie. Ils vouloient que ce fût un roi semblable aux rois de la terre. C'est pourquoi les flatteurs du premier Hérode, éblouis de la grandeur et de la magnificence de ce prince, qui, tout tyran qu'il étoit, ne laissa pas d'enrichir la Judée, dirent qu'il étoit lui-même ce roi tant promis (1). C'est aussi ce qui donna lieu à la secte des hérodiens, dont il est tant parlé dans l'évangile (2), et que les païens ont connue, puisque Perse (3) et son scholiaste nous apprennent qu'encore du temps de Néron la naissance du roi Hérode

(1) Epiph. lib. 1 hær. 20 herodian. — (2) Matth. 6. Marc. III, 6; XII, 13.—(3) Pers. et vet. schol. 11, 180.

étoit célébrée par ses sectateurs avec la même solennité que le sabbat.

Josephe tomba dans une semblable erreur. Cet homme « instruit, comme il dit lui-même (1), dans « les prophéties judaïques, comme étant prêtre et « sorti de la race sacerdotale », reconnut, à la vérité, que la venue de ce roi promis par Jacob convenoit aux temps d'Hérode, où il nous montre lui-même avec tant de soin un commencement manifeste de la ruine des Juifs : mais comme il ne vit rien dans sa nation qui remplit ces ambitieuses idées qu'elle avoit conçues de son Christ, il poussa un peu plus avant le temps de la prophétie ; et l'appliquant à Vespasien, il assura que « cet oracle de « l'écriture signifioit ce prince déclaré empereur « dans la Judée (2) ».

C'est ainsi qu'il détournoit l'écriture sainte pour autoriser sa flatterie : aveugle, qui transportoit aux étrangers l'espérance de Jacob et de Juda ; qui cherchoit en Vespasien le fils d'Abraham et de David ; et attribuoit à un prince idolâtre le titre de celui dont les lumieres devoient retirer les gentils de l'idolâtrie !

La conjoncture des temps le favorisoit. Mais pendant qu'il attribuoit à Vespasien ce que Jacob avoit dit du Christ, les zélés qui défendoient Jérusalem se l'attribuoient à eux-mêmes. C'est sur ce seul fondement qu'ils se promettoient l'empire du monde, comme Josephe le raconte (3) ; plus raisonnables

(1) Jos. de bell. jud. III, 14. — (2) *Ibid.* III, 14; VII, 12.—(3) *Ibid.* VII.

que lui, en ce que du moins ils ne sortoient pas de la nation pour chercher l'accomplissement des promesses faites à leurs peres.

Comment n'ouvroient-ils pas les yeux au grand fruit que faisoit dès-lors parmi les gentils la prédication de l'évangile, et à ce nouvel empire que Jésus-Christ établissoit par toute la terre? Qu'y avoit-il de plus beau qu'un empire où la piété régnoit, où le vrai Dieu triomphoit de l'idolâtrie, où la vie éternelle étoit annoncée aux nations infideles? et l'empire même des Césars n'étoit-il pas une vaine pompe à comparaison de celui-ci? Mais cet empire n'étoit pas assez éclatant aux yeux du monde.

Qu'il faut être désabusé des grandeurs humaines pour connoître Jésus-Christ! Les Juifs connurent les temps; les Juifs voyoient les peuples appelés au Dieu d'Abraham, selon l'oracle de Jacob, par Jésus-Christ et par ses disciples: et toutefois ils le méconnurent ce Jésus qui leur étoit déclaré par tant de marques. Et encore que durant sa vie et après sa mort il confirmât sa mission par tant de miracles, ces aveugles le rejeterent, parcequ'il n'avoit en lui que la solide grandeur destituée de tout l'appareil qui frappe les sens, et qu'il venoit plutôt pour condamner que pour couronner leur ambition aveugle.

Et toutefois forcés par les conjonctures et les circonstances du temps, malgré leur aveuglement ils sembloient quelquefois sortir de leurs préventions. Tout se disposoit tellement du temps de notre Seigneur à la manifestation du Messie, qu'ils reconnurent que saint Jean-Baptiste le pouvoit

bien être (1). Sa maniere de vie austere, extraordinaire, étonnante, les frappa; et au défaut des grandeurs du monde, ils parurent vouloir d'abord se contenter de l'éclat d'une vie si prodigieuse. La vie simple et commune de Jésus-Christ rebuta ces esprits grossiers autant que superbes, qui ne pouvoient être pris que par les sens, et qui d'ailleurs, éloignés d'une conversion sincere, ne vouloient rien admirer que ce qu'ils regardoient comme inimitable. De cette sorte saint Jean-Baptiste, qu'on jugea digne d'être le Christ, n'en fut pas cru quand il montra le Christ véritable; et Jésus-Christ, qu'il falloit imiter quand on y croyoit, parut trop humble aux Juifs pour être suivi.

Cependant l'impression qu'ils avoient conçue que le Christ devoit paroître en ce temps étoit si forte, qu'elle demeura près d'un siecle parmi eux. Ils crurent que l'accomplissement des prophéties pouvoit avoir une certaine étendue, et n'étoit pas toujours toute renfermée dans un point précis; de sorte que près de cent ans il ne se parloit parmi eux que des faux Christs qui se faisoient suivre, et des faux prophetes qui les annonçoient.

Les siecles précédents n'avoient rien vu de semblable; et les Juifs ne prodiguerent le nom de Christ, ni quand Judas le Machabée remporta sur leur tyran tant de victoires, ni quand son frere Simon les affranchit du joug des gentils, ni quand le premier Hyrcan fit tant de conquêtes. Les temps et les autres marques ne convenoient pas, et ce

(1) Luc. III, 15. Joan. I, 19, 20.

n'est que dans le siecle de Jésus-Christ qu'on a commencé à parler de tous ces Messies.

Les Samaritains, qui lisoient dans le Pentateuque la prophétie de Jacob, se firent des Christs aussi bien que les Juifs, et un peu après Jésus-Christ ils reconnurent leur Dosithée; Simon le magicien, de même pays, se vantoit aussi d'être le fils de Dieu, et Ménandre son disciple se disoit le sauveur du monde (1); dès le vivant de Jésus-Christ la Samaritaine avoit cru que le Messie alloit venir (2): tant il étoit constant dans la nation et parmi tous ceux qui lisoient l'ancien oracle de Jacob, que le Christ devoit paroître dans ces conjonctures.

Quand le terme fut tellement passé qu'il n'y eut plus rien à attendre, et que les Juifs eurent vu par expérience que tous les Messies qu'ils avoient suivis, loin de les tirer de leurs maux, n'avoient fait que les y enfoncer davantage; alors ils furent longtemps sans qu'il parût parmi eux de nouveaux Messies; et Barcochébas est le dernier qu'ils aient reconnu pour tel dans ces premiers temps du christianisme. Mais l'ancienne impression ne put être entièrement effacée. Au lieu de croire que le Christ avoit paru, comme ils avoient fait encore au temps d'Adrien; sous les Antonins ses successeurs, ils s'aviserent de dire que leur Messie étoit au monde, bien qu'il ne parût pas encore, parcequ'il attendoit le prophete Elie qui devoit venir le sacrer. Ce discours étoit commun parmi eux dans le temps de

(1) Orig. tract. 27 in Matth. tom. 14 in Joan. I cont. Cels. Iren. I, 20, 21.—(2) Joan. IV, 25.

saint Justin (1); et nous trouvons aussi dans leur Talmud la doctrine d'un de leurs maîtres des plus anciens (2), qui disoit « que le Christ étoit venu « selon qu'il étoit marqué dans les prophetes; mais « qu'il se tenoit caché quelque part à Rome parmi « les pauvres mendiants. »

Une telle rêverie ne put pas entrer dans les esprits; et les Juifs, contraints enfin d'avouer que le Messie n'étoit pas venu dans le temps qu'ils avoient raison de l'attendre selon leurs anciennes prophéties, tomberent dans un autre abyme. Peu s'en fallut qu'ils ne renonçassent à l'espérance de leur Messie qui leur manquoit dans le temps; et plusieurs suivirent un fameux rabbin (3) dont les paroles se trouvent encore conservées dans le Talmud. Celui-ci, voyant le terme passé de si loin, conclut « que les Israélites n'avoient plus de Messie « à attendre, parcequ'il leur avoit été donné en la « personne du roi Ezéchias. »

A la vérité cette opinion, loin de prévaloir parmi les Juifs, y a été détestée. Mais comme ils ne connoissent plus rien dans les temps qui leur sont marqués par leurs prophéties, et qu'ils ne savent par où sortir de ce labyrinthe, ils ont fait un article de foi de cette parole que nous lisons dans le Talmud (4), « Tous les termes qui étoient marqués pour la venue « du Messie sont passés »; et ont prononcé d'un

(1) JUSTIN. adv. Tryph. — (2) R. Juda, filius Levi. Gem. San. XI. — (3) R. Hillel. Gem. San. XI. Is. Abrau. de cap. fidei. — (4) Gem. San. c. 11. Moses Maimon. in epit. Talm. Is. Abrau. de cap. fidei.

commun accord, « Maudits soient ceux qui suppu-« teront les temps du Messie »! comme on voit dans une tempête qui a écarté le vaisseau trop loin de sa route le pilote désespéré abandonner son calcul, et aller où le mene le hasard.

Depuis ce temps, toute leur étude a été d'éluder les prophéties où le temps du Christ étoit marqué: ils ne se sont pas souciés de renverser toutes les traditions de leurs peres, pourvu qu'ils pussent ôter aux Chrétiens ces admirables prophéties; et ils en sont venus jusqu'à dire que celle de Jacob ne regardoit pas le Christ.

Mais leurs anciens livres les démentent. Cette prophétie est entendue du Messie dans le Talmud (1), et la maniere dont nous l'expliquons se trouve dans leurs paraphrases, c'est-à-dire dans les commentaires les plus authentiques et les plus respectés qui soient parmi eux (2). Nous y trouvons en propres termes que la maison et le royaume de Juda, auquel se devoit réduire un jour toute la postérité de Jacob et tout le peuple d'Israel, produiroit toujours des juges et des magistrats jusqu'à la venue du Messie, sous lequel il se formeroit un royaume composé de tous les peuples.

C'est le témoignage que rendoient encore aux Juifs, dans les premiers temps du christianisme, leurs plus célebres docteurs et les plus reçus. L'ancienne tradition, si ferme et si établie, ne pouvoit être abolie d'abord; et quoique les Juifs n'appli-

(1) Gem. Tr. Sanhed. c. 11.—(2) Paraph. Onkelos, Johanan, et Jerosol. V. Polyg. Ang.

quassent pas à Jésus-Christ la prophétie de Jacob, ils n'avoient encore osé nier qu'elle ne convînt au Messie. Ils n'en sont venus à cet excès que longtemps après, et lorsque, pressés par les chrétiens, ils ont enfin apperçu que leur propre tradition étoit contre eux.

Pour la prophétie de Daniel où la venue du Christ étoit renfermée dans le terme de 490 ans, à compter depuis la vingtieme année d'Artaxerxe à la longue main; comme ce terme menoit à la fin du quatrieme millenaire du monde, c'étoit aussi une tradition très ancienne parmi les Juifs, que le Messie paroîtroit vers la fin de ce quatrieme millenaire, et environ deux mille ans après Abraham. Un Elie, dont le nom est grand parmi les Juifs, quoique ce ne soit pas le prophete, l'avoit ainsi enseigné avant la naissance de Jésus-Christ; et la tradition s'en est conservée dans le livre du Talmud (1). Vous avez vu ce terme accompli à la venue de notre Seigneur, puisqu'il a paru en effet environ deux mille ans après Abraham, et vers l'an 4000 du monde. Cependant les Juifs ne l'ont pas connu; et, frustrés de leur attente, ils ont dit que leurs péchés avoient retardé le Messie qui devoit venir. Mais cependant nos dates sont assurées, de leur aveu propre; et c'est un trop grand aveuglement de faire dépendre des hommes un terme que Dieu a marqué si précisément dans Daniel.

C'est encore pour eux un grand embarras de voir que ce prophete fasse aller le temps du Christ avant

(1) Gem. Tr. San. c. 11.

celui de la ruine de Jérusalem; de sorte que ce dernier temps étant accompli, celui qui le précede le doit être aussi.

Josephe s'est ici trompé trop grossièrement (1). Il a bien compté les semaines qui devoient être suivies de la désolation du peuple juif; et les voyant accomplies dans le temps que Tite mit le siege devant Jérusalem, il ne douta point que le moment de la perte de cette ville ne fût arrivé: mais il ne considéra pas que cette désolation devoit être précédée de la venue du Christ et de sa mort; de sorte qu'il n'entendit que la moitié de la prophétie.

Les Juifs qui sont venus après lui ont voulu suppléer à ce défaut. Ils nous ont forgé un Agrippa descendu d'Hérode, que les Romains, disent-ils, ont fait mourir un peu devant la ruine de Jérusalem; et ils veulent que cet Agrippa, Christ par son titre de roi, soit le Christ dont il est parlé dans Daniel: nouvelle preuve de leur aveuglement. Car, outre que cet Agrippa ne peut être ni le Juste, ni le Saint des Saints, ni la fin des prophéties, tel que devoit être le Christ que Daniel marquoit en ce lieu; outre que le meurtre de cet Agrippa, dont les Juifs étoient innocents, ne pouvoit pas être la cause de leur désolation, comme devoit être la mort du Christ de Daniel; ce que disent ici les Juifs est une fable. Cet Agrippa descendu d'Hérode fut toujours du parti des Romains: il fut toujours bien traité par leurs empereurs, et régna dans un canton de la

(1) Ant. X, c. ult. De bell. jud. VII, 4.

Judée long-temps après la prise de Jérusalem, comme l'attestent Josephe et les autres contemporains (1).

Ainsi tout ce qu'inventent les Juifs pour éluder les prophéties les confond. Eux-mêmes ils ne se fient pas à des inventions si grossieres, et leur meilleure défense est dans cette loi qu'ils ont établie de ne supputer plus les jours du Messie. Par-là ils ferment les yeux volontairement à la vérité, et renoncent aux prophéties où le Saint-Esprit a lui-même compté les années : mais pendant qu'ils y renoncent, ils les accomplissent, et font voir la vérité de ce qu'elles disent de leur aveuglement et de leur chûte.

Qu'ils répondent ce qu'ils voudront aux prophéties, la désolation qu'elles prédisoient leur est arrivée dans le temps marqué ; l'évènement est plus fort que toutes leurs subtilités ; et si le Christ n'est venu dans cette fatale conjoncture, les prophetes en qui ils esperent les ont trompés.

Et pour achever de les convaincre, remarquez deux circonstances qui ont accompagné leur chûte et la venue du Sauveur du monde : l'une, que la succession des pontifes, perpétuelle et inaltérable depuis Aaron, finit alors ; l'autre, que la distinction des tribus et des familles, toujours conservée jusqu'à ce temps, y périt, de leur aveu propre.

Cette distinction étoit nécessaire jusques au temps du Messie. De Lévi devoient naître les ministres des choses sacrées : d'Aaron devoient sortir les prê-

(1) Jos. lib. 7 de bell. jud. Justus Tiber. Biblioth. Phot. cod. 33.

tres et les pontifes : de Juda devoit sortir le Messie même. Si la distinction des familles n'eût subsisté jusqu'à la ruine de Jérusalem et jusqu'à la venue de Jésus-Christ, les sacrifices judaïques auroient péri devant le temps, et David eût été frustré de la gloire d'être reconnu pour le pere du Messie. Le Messie est-il arrivé? le sacerdoce nouveau, selon l'ordre de Melchisedech, a-t-il commencé en sa personne? et la nouvelle royauté, qui n'étoit pas de ce monde, a-t-elle paru? on n'a plus besoin d'Aaron, ni de Lévi, ni de Juda, ni de David, ni de leurs familles. Aaron n'est plus nécessaire dans un temps où les sacrifices devoient cesser, selon Daniel (1). La maison de David et de Juda a accompli sa destinée lorsque le Christ de Dieu en est sorti; et comme si les Juifs renonçoient eux-mêmes à leur espérance, ils oublient précisément en ce temps la succession des familles jusqu'alors si soigneusement et si religieusement retenue.

N'omettons pas une des marques de la venue du Messie, et peut-être la principale, si nous la savons bien entendre, quoiqu'elle fasse le scandale et l'horreur des Juifs : c'est la rémission des péchés annoncée au nom d'un Sauveur souffrant, d'un Sauveur humilié et obéissant jusqu'à la mort. Daniel (2) avoit marqué parmi ses semaines la semaine mystérieuse que nous avons observée, où le Christ devoit être immolé, où l'alliance devoit être confirmée par sa mort, où les anciens sacrifices devoient perdre leur vertu. Joignons Daniel avec Isaïe ; nous trouverons

(1) Dan. IX, 27.—(2) *Ibid.* 26, 27.

tout le fond d'un si grand mystère : nous verrons « l'homme de douleurs, qui est chargé des iniqui- « tés de tout le peuple, qui donne sa vie pour le « péché, et le guérit par ses plaies (1). » Ouvrez les yeux, incrédules : n'est-il pas vrai que la rémission des péchés vous a été prêchée au nom de Jésus-Christ crucifié ? S'étoit-on jamais avisé d'un tel mystere ? Quelque autre que Jésus-Christ, ou devant lui, ou après, s'est-il glorifié de laver les péchés par son sang ? Se sera-t-il fait crucifier exprès pour acquérir un vain honneur, et accomplir en lui-même une si funeste prophétie ? Il faut se taire, et adorer dans l'évangile une doctrine qui ne pourroit pas même venir dans la pensée d'aucun homme, si elle n'étoit véritable.

L'embarras des Juifs est extrême dans cet endroit : ils trouvent dans leurs écritures trop de passages où il est parlé des humiliations de leur Messie. Que deviendront donc ceux où il est parlé de sa gloire et de ses triomphes ? Le dénouement naturel est qu'il viendra aux triomphes par les combats, et à la gloire par les souffrances. Chose incroyable ! les Juifs ont mieux aimé admettre deux Messies. Nous voyons dans leur Talmud, et dans d'autres livres d'une pareille antiquité (2), qu'ils attendent un Messie souffrant, et un Messie plein de gloire : l'un mort et ressuscité ; l'autre toujours heureux et toujours vainqueur : l'un à qui conviennent tous les passages où il est parlé de foiblesse ; l'autre à qui

(1) Is. LIII. — (2) Tr. Succa et comm. sive Parap. sup. Cant. c. 7, v. 3.

conviennent tous ceux où il est parlé de grandeur : l'un enfin fils de Joseph, car on n'a pu lui dénier un des caracteres de Jésus-Christ qui a été réputé fils de Joseph ; et l'autre fils de David : sans jamais vouloir entendre que ce Messie fils de David devoit, selon David (1), boire du torrent avant que de lever la tête, c'est-à-dire être affligé avant que d'être triomphant, comme le dit lui-même le fils de David. « O insensés et pesants de cœur qui ne pou« vez croire ce qu'ont dit les prophetes ! ne falloit-il « pas que le Christ souffrît ces choses, et qu'il en« trât dans sa gloire par ce moyen (2) ? »

Au reste, si nous entendons du Messie ce grand passage où Isaïe (3) nous représente si vivement « l'homme de douleurs frappé pour nos péchés, et « défiguré comme un lépreux », nous sommes encore soutenus dans cette explication aussi bien que dans toutes les autres par l'ancienne tradition des Juifs ; et malgré leurs préventions, le chapitre tant de fois cité de leur Talmud (4) nous enseigne que « ce lé« preux chargé des péchés du peuple sera le Mes« sie. » Les douleurs du Messie, qui lui sont causées par nos péchés, sont célebres dans le même endroit et dans les autres livres des Juifs. Il y est souvent parlé de l'entrée aussi humble que glorieuse qu'il devoit faire dans Jérusalem monté sur un âne, et cette célebre prophétie de Zacharie lui est appliquée. De quoi les Juifs ont-ils à se plaindre ? Tout leur étoit marqué en termes précis dans leurs pro-

(1) Ps. CIX.—(2) Luc. XXIV, 25, 26.—(3) Is. LIII. —(4) Gem. Tr. Sanhed. c. 11.

phetes : leur ancienne tradition avoit conservé l'explication naturelle de ces célebres prophéties ; et il n'y a rien de plus juste que ce reproche que leur fait le Sauveur du monde (1) : « Hypocrites, vous « savez juger, par les vents et par ce qui vous paroît « dans le ciel, si le temps sera serein ou pluvieux ; « et vous ne savez pas connoître, à tant de signes « qui vous sont donnés, le temps où vous êtes ! »

Concluons donc que les Juifs ont eu véritablement raison de dire que « tous les termes de la ve- « nue du Messie sont passés. » Juda n'est plus un royaume ni un peuple : d'autres peuples ont reconnu le Messie qui devoit être envoyé : Jésus-Christ a été montré aux gentils ; à ce signe, ils sont accourus au Dieu d'Abraham, et la bénédiction de ce patriarche s'est répandue par toute la terre : l'homme de douleurs a été prêché, et la rémission des péchés a été annoncée par sa mort : toutes les semaines se sont écoulées : la désolation du peuple et du sanctuaire, juste punition de la mort du Christ, a eu son dernier accomplissement : enfin le Christ a paru avec tous les caracteres que la tradition des Juifs y reconnoissoit, et leur incrédulité n'a plus d'excuse.

Aussi voyons-nous depuis ce temps des marques indubitables de leur réprobation. Après Jésus-Christ ils n'ont fait que s'enfoncer de plus en plus dans l'ignorance et dans la misere, d'où la seule extrémité de leurs maux, et la honte d'avoir été si souvent en proie à l'erreur, les fera sortir, ou plu-

(1) MATTH. XVI, 2, 3, 4. LUC. XII, 56.

tôt la bonté de Dieu, quand le temps arrêté par sa providence pour punir leur ingratitude et domter leur orgueil sera accompli.

Cependant ils demeurent la risée des peuples et l'objet de leur aversion, sans qu'une si longue captivité les fasse revenir à eux, encore qu'elle dût suffire pour les convaincre. Car enfin, comme leur dit saint Jérôme (1), « Qu'attends-tu, ô Juif incrédule? « tu as commis plusieurs crimes durant le temps des « juges; ton idolâtrie t'a rendu l'esclave de toutes « les nations voisines : mais Dieu a eu bientôt pitié « de toi, et n'a pas tardé à t'envoyer des sauveurs. « Tu as multiplié tes idolâtries sous tes rois; mais « les abominations où tu es tombé sous Achaz et « sous Manassès n'ont été punies que par 70 ans de « captivité. Cyrus est venu, et il t'a rendu ta patrie, « ton temple et tes sacrifices. A la fin tu as été ac- « cablé par Vespasien et par Tite. Cinquante ans « après, Adrien a achevé de t'exterminer; et il y a « quatre cents ans que tu demeures dans l'oppres- « sion. » C'est ce que disoit saint Jérôme. L'argument s'est fortifié depuis, et douze cents ans ont été ajoutés à la désolation du peuple juif. Disons-lui donc, au lieu de quatre cents ans, que seize siecles ont vu durer sa captivité, sans que son joug devienne plus léger. « Qu'as-tu fait, ô peuple ingrat? Es- « clave dans tous les pays et de tous les princes, tu « ne sers point les dieux étrangers! Comment Dieu « qui t'avoit élu t'a-t-il oublié? et que sont devenues « ses anciennes miséricordes? Quel crime, quel at-

(1) Hier. ep. ad Dar. tom. 3 epist.

« tentat plus grand que l'idolâtrie, te fait sentir un « châtiment que jamais tes idolâtries ne t'avoient « attiré ? Tu te tais ! tu ne peux comprendre ce qui « rend Dieu si inexorable ! Souviens-toi de cette pa- « role de tes peres (1), Son sang soit sur nous et sur « nos enfants ! et encore, Nous n'avons point de roi « que César (2). Le Messie ne sera pas ton roi : gar- « de bien ce que tu as choisi ; demeure l'esclave de « César et des rois, jusqu'à ce que la plénitude des « gentils soit entrée (3), et qu'enfin tout Israel soit « sauvé. »

XI. Réflexions particulieres sur la conversion des Gentils. Profond conseil de Dieu, qui les vouloit convertir par la croix de Jésus-Christ. Raisonnement de saint Paul sur cette maniere de les convertir.

Cette conversion des gentils étoit la seconde chose qui devoit arriver au temps du Messie, et la marque la plus assurée de sa venue. Nous avons vu comme les prophetes l'avoient clairement prédite ; et leurs promesses se sont vérifiées dans les temps de notre Seigneur. Il est certain qu'alors seulement, et ni plutôt, ni plus tard, ce que les philosophes n'ont osé tenter, ce que les prophetes ni le peuple juif, lorsqu'il a été le plus protégé et le plus fidele, n'ont pu faire, douze pêcheurs envoyés par Jésus-Christ, et témoins de sa résurrection, l'ont accom-

(1) Matth. XXVII, 25. — (2) Joan. XIX, 15. — (3) Rom. XI, 25.

pli. C'est que la conversion du monde ne devoit être l'ouvrage ni des philosophes ni même des prophetes ; il étoit réservé au Christ, et c'étoit le fruit de sa croix.

Il falloit à la vérité que ce Christ et ses apôtres sortissent des Juifs, et que la prédication de l'évangile commençât à Jérusalem. « Une montagne élevée « devoit paroître dans les derniers temps », selon Isaïe (1) : c'étoit l'église chrétienne. « Tous les gen- « tils y devoient venir, et plusieurs peuples devoient « s'y assembler. En ce jour le Seigneur devoit seul « être élevé, et les idoles devoient être tout à fait « brisées. » Mais Isaïe, qui a vu ces choses, a vu aussi en même temps que (2) « la loi qui devoit ju- « ger les gentils sortiroit de Sion, et que la parole « du Seigneur qui devoit corriger les peuples sorti- « roit de Jérusalem » ; ce qui a fait dire au Sauveur que le salut devoit venir des Juifs (3).

Et il étoit convenable que la nouvelle lumiere dont les peuples plongés dans l'idolâtrie devoient un jour être éclairés, se répandît par tout l'univers du lieu où elle avoit toujours été. C'étoit en Jésus-Christ fils de David et d'Abraham que toutes les nations devoient être bénies et sanctifiées. Nous l'avons souvent remarqué.

Mais nous n'avons pas encore observé la cause pour laquelle ce Jésus souffrant, ce Jésus crucifié et anéanti, devoit être le seul auteur de la conversion des gentils, et le seul vainqueur de l'idolâtrie.

---

(1) Is. II, 2, 3, 17, 18.—(2) *Ibid.* 3, 4.—(3) Joan. IV, 22.

Saint Paul nous a expliqué ce grand mystere, et il est bon de considérer ce bel endroit dans toute sa suite. « Le Seigneur, dit-il (1), m'a envoyé prêcher « l'évangile, non par la sagesse et par le raisonne- « ment humain, de peur de rendre inutile la croix de « Jésus-Christ, car la prédication du mystere de la « croix est folie à ceux qui périssent, et ne paroît « un effet de la puissance de Dieu qu'à ceux qui se « sauvent, c'est-à-dire à nous. En effet il est écrit (2), « je détruirai la sagesse des sages, et je rejetterai la « science des savants. Où sont maintenant les sages, « où sont les docteurs? Que sont devenus ceux qui « recherchoient les sciences de ce siecle? Dieu n'a-« t-il pas convaincu de folie la sagesse de ce monde?» Sans doute, puisqu'elle n'a pu tirer les hommes de leur ignorance. Mais voici la raison que saint Paul en donne (3): C'est que « Dieu voyant que le monde « avec la sagesse humaine ne l'avoit point reconnu « par les ouvrages de sa sagesse », c'est-à-dire par les créatures qu'il avoit si bien ordonnées, il a pris une autre voie, et « a résolu de sauver ses fideles « par la folie de la prédication », c'est-à-dire par le mystere de la croix, où la sagesse humaine ne peut rien comprendre.

Nouveau et admirable dessein de la divine providence! Dieu avoit introduit l'homme dans le monde, où, de quelque côté qu'il tournât les yeux, la sagesse du créateur reluisoit dans la grandeur, dans la richesse, et dans la disposition, d'un si bel

(1) 1 Cor. I, 17, 18, 19, 20.—(2) Is. XXIX, 14; XXXIII, 18 —(3) 1 Cor. I, 21.

ouvrage : l'homme cependant l'a méconnu. Les créatures qui se présentoient pour élever notre esprit plus haut l'ont arrêté ; l'homme aveugle et abruti les a servies ; et, non content d'adorer l'œuvre des mains de Dieu, il a adoré l'œuvre de ses propres mains. Des fables, plus ridicules que celles que l'on conte aux enfants, ont fait sa religion : il a oublié la raison ; Dieu la lui veut faire oublier d'une autre sorte. Un ouvrage dont il entendoit la sagesse ne l'a point touché ; un autre ouvrage lui est présenté, où son raisonnement se perd, et où tout lui paroît folie : c'est la croix de Jésus-Christ. Ce n'est point en raisonnant qu'on entend ce mystere ; c'est « en « captivant son intelligence sous l'obéissance de la « foi ; c'est en détruisant les raisonnements humains, « et toute hauteur qui s'éleve contre la science de « Dieu (1). »

En effet, que comprenons-nous dans ce mystere où le Seigneur de gloire est chargé d'opprobres ; où la sagesse divine est traitée de folie ; où celui qui, assuré en lui-même de sa naturelle grandeur, « n'a « pas cru s'attribuer trop quand il s'est dit égal à « Dieu, s'est anéanti lui-même jusqu'à prendre la « forme d'esclave, et à subir la mort (2) de la croix ? » Toutes nos pensées se confondent ; et, comme disoit saint Paul, il n'y a rien qui paroisse de plus insensé à ceux qui ne sont pas éclairés d'en-haut.

Tel étoit le remede que Dieu préparoit à l'idolâtrie. Il connoissoit l'esprit de l'homme, et il savoit

(1) 2 Cor. X, 4, 5.—(2) Phil. II, 7, 8.

que ce n'étoit pas par raisonnnement qu'il falloit détruire une erreur que le raisonnement n'avoit pas établie. Il y a des erreurs où nous tombons en raisonnant ; car l'homme s'embrouille souvent à force de raisonner : mais l'idolâtrie étoit venue par l'extrémité opposée ; c'étoit en éteignant tout raisonnement, et en laissant dominer les sens qui vouloient tout revêtir des qualités dont ils sont touchés. C'est par-là que la divinité étoit devenue visible et grossiere. Les hommes lui ont donné leur figure, et, ce qui étoit plus honteux encore, leurs vices et leurs passions. Le raisonnement n'avoit point de part à une erreur si brutale : c'étoit un renversement du bon sens, un délire, une frénésie. Raisonnez avec un frénétique, et contre un homme qu'une fievre ardente fait extravaguer ; vous ne faites que l'irriter, et rendre le mal irrémédiable : il faut aller à la cause, redresser le tempérament, et calmer les humeurs dont la violence cause de si étranges transports. Ainsi ce ne doit pas être le raisonnement qui guérisse le délire de l'idolâtrie. Qu'ont gagné les philosophes avec leurs discours pompeux, avec leur style sublime, avec leurs raisonnements si artificieusement arrangés ? Platon, avec son éloquence qu'on a crue divine, a-t-il renversé un seul autel où ces monstrueuses divinités étoient adorées ? Au contraire lui et ses disciples, et tous les sages du siecle, ont sacrifié au mensonge : « Ils se sont perdus « dans leurs pensées ; leur cœur insensé a été rempli « de ténebres, et sous le nom de sages qu'ils se « sont donné, ils sont devenus plus fous que les

« autres (1) », puisque, contre leurs propres lumieres, ils ont adoré des créatures.

N'est-ce donc pas avec raison que saint Paul s'est écrié dans notre passage (2), « Où sont les sages, où « sont les docteurs? qu'ont opéré ceux qui recher- « choient les sciences de ce siecle? » Ont-ils pu seulement détruire les fables de l'idolâtrie? ont-ils seulement soupçonné qu'il fallût s'opposer ouvertement à tant de blasphêmes, et souffrir, je ne dis pas le dernier supplice, mais le moindre affront pour la vérité? Loin de le faire; ils ont retenu la vérité captive (3), et ont posé pour maxime qu'en matiere de religion il falloit suivre le peuple : le peuple, qu'ils méprisoient tant, a été leur regle dans la matiere la plus importante de toutes, et où leurs lumieres sembloient le plus nécessaires. Qu'as-tu donc servi, ô philosophie? « Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie « la sagesse de ce monde (comme nous disoit saint « Paul (4))? n'a-t-il pas détruit la sagesse des sages, et « montré l'inutilité de la science des savants? »

C'est ainsi que Dieu a fait voir par expérience que la ruine de l'idolâtrie ne pouvoit pas être l'ouvrage du seul raisonnement humain. Loin de lui commettre la guérison d'une telle maladie, Dieu a achevé de le confondre par le mystere de la croix; et tout ensemble il a porté le remede jusqu'à la source du mal.

L'idolâtrie, si nous l'entendons, prenoit sa naissance de ce profond attachement que nous avons à

(1) Rom. I, 21, 22.—(2) 1 Cor. I, 20.—(3) Rom. I, 18.—(4) 1 Cor. I, 19, 20.

nous-mêmes. C'est ce qui nous avoit fait inventer des dieux semblables à nous; des dieux qui en effet n'étoient que des hommes sujets à nos passions, à nos foiblesses et à nos vices: de sorte que, sous le nom de fausses divinités, c'étoit en effet leurs propres pensées, leurs plaisirs et leurs fantaisies, que les gentils adoroient.

Jésus-Christ nous fait entrer dans d'autres voies. Sa pauvreté, ses ignominies et sa croix, le rendent un objet horrible à nos sens. Il faut sortir de soi-même, renoncer à tout, tout crucifier pour le suivre. L'homme, arraché à lui-même et à tout ce que sa corruption lui faisoit aimer, devient capable d'adorer Dieu et sa vérité éternelle, dont il veut dorénavant suivre les regles.

Là périssent et s'évanouissent toutes les idoles, et celles qu'on adoroit sur des autels, et celles que chacun servoit dans son cœur. Celles-ci avoient élevé les autres: on adoroit Vénus, parcequ'on se laissoit dominer à l'amour, et qu'on en aimoit la puissance: Bacchus, le plus enjoué de tous les dieux, avoit des autels, parcequ'on s'abandonnoit et qu'on sacrifioit, pour ainsi dire, à la joie des sens, plus douce et plus enivrante que le vin. Jésus-Christ, par le mystere de sa croix, vient imprimer dans les cœurs l'amour des souffrances au lieu de l'amour des plaisirs. Les idoles qu'on adoroit au-dehors furent dissipées, parceque celles qu'on adoroit au-dedans ne subsistoient plus: le cœur purifié, comme dit Jésus-Christ lui-même (1), est rendu capable de voir Dieu; et l'homme,

(1) MATTH. V, 8.

loin de faire Dieu semblable à soi, tâche plutôt, autant que le peut souffrir son infirmité, à devenir semblable à Dieu.

Le mystere de Jésus-Christ nous a fait voir comment la divinité pouvoit sans se ravilir être unie à notre nature, et se revêtir de nos foiblesses. Le Verbe s'est incarné : celui qui avoit la forme et la nature de Dieu, sans perdre ce qu'il étoit, a pris la forme d'esclave (1) : inaltérable en lui-même, il s'unit et il s'approprie une nature étrangere. O hommes, vous vouliez des dieux qui ne fussent, à dire vrai, que des hommes, et encore des hommes vicieux : c'étoit un trop grand aveuglement. Mais voici un nouvel objet d'adoration qu'on vous propose : c'est un Dieu et un homme tout ensemble, mais un homme qui n'a rien perdu de ce qu'il étoit en prenant ce que nous sommes. La divinité demeure immuable, et, sans pouvoir se dégrader, elle ne peut qu'élever ce qu'elle unit avec elle.

Mais encore, qu'est-ce que Dieu a pris de nous? Nos vices et nos péchés? A Dieu ne plaise! il n'a pris de l'homme que ce qu'il y a fait; et il est certain qu'il n'y avoit fait ni le péché ni le vice. Il y avoit fait la nature; il l'a prise. On peut dire qu'il avoit fait la mortalité avec l'infirmité qui l'accompagne; parcequ'encore qu'elle ne fût pas du premier dessein, elle étoit le juste supplice du péché, et en cette qualité elle étoit l'œuvre de la justice divine. Aussi Dieu n'a-t-il pas dédaigné de la prendre; et en prenant la peine du péché sans le péché même,

(1) Phil. II, 6.

il a montré qu'il étoit, non pas un coupable qu'on punissoit, mais le juste qui expioit les péchés des autres.

De cette sorte, au lieu des vices que les hommes mettoient dans leurs dieux, toutes les vertus ont paru dans ce Dieu-homme; et afin qu'elles y parussent dans les dernieres épreuves, elles y ont paru au milieu des plus horribles tourments. Ne cherchons plus d'autre Dieu visible après celui-ci : il est seul digne d'abattre toutes les idoles; et la victoire qu'il devoit remporter sur elles est attachée à sa croix.

C'est-à-dire qu'elle est attachée à une folie apparente. « Car les Juifs, (poursuit saint Paul (1)), demandent des miracles » par lesquels Dieu en remuant avec éclat toute la nature, comme il fit à la sortie d'Egypte, il les mette visiblement au-dessus de leurs ennemis; « et les Grecs (ou les gentils) cherchent « la sagesse » et des discours arrangés, comme ceux de leur Platon et de leur Socrate : « et nous, continue l'apôtre, nous prêchons Jésus-Christ crucifié, « scandale aux Juifs (et non pas miracle); folie aux « gentils (et non pas sagesse); mais qui est aux Juifs, « et aux gentils appelés à la connoissance de la vérité, la puissance et la sagesse de Dieu, parcequ'en « Dieu ce qui est fou est plus sage que toute la sagesse « humaine, et ce qui est foible est plus fort que « toute la force humaine. »

Voilà le dernier coup qu'il falloit donner à notre superbe ignorance. La sagesse où on nous mene est si sublime, qu'elle paroît folie à notre sagesse; et

(1) 1 Cor. I, 22, 23, 24, 25.

les regles en sont si hautes, que tout nous y paroît un égarement.

Mais si cette divine sagesse nous est impénétrable en elle-même, elle se déclare par ses effets. Une vertu sort de la croix, et toutes les idoles sont ébranlées. Nous les voyons tomber par terre, quoique soutenues par toute la puissance romaine. Ce ne sont point les sages, ce ne sont point les nobles, ce ne sont point les puissants, qui ont fait un si grand miracle : l'œuvre de Dieu a été suivie; et ce qu'il avoit commencé par les humiliations de Jésus-Christ, il l'a consommé par les humiliations de ses disciples. « Considérez, mes freres (c'est ainsi que saint Paul « acheve son admirable discours), considérez ceux « que Dieu a appelés parmi vous, et dont il a com- « posé cette église victorieuse du monde. Il y a peu « de ces sages que le monde admire, il y a peu de « puissants et peu de nobles : mais Dieu a choisi ce « qui est fou selon le monde, pour confondre les sa- « ges; il a choisi ce qui étoit foible, pour confondre « les puissants; il a choisi ce qu'il y avoit de plus « méprisable et de plus vil, et enfin ce qui n'étoit « pas, pour détruire ce qui étoit, afin que nul hom- « me ne se glorifie devant lui (1). »

Les apôtres et leurs disciples, le rebut du monde, et le néant même, à les regarder par les yeux humains, ont prévalu à tous les empereurs et à tout l'empire. Les hommes avoient oublié la création; et Dieu l'a renouvellée en tirant de ce néant son église, qu'il a rendue toute puissante contre l'erreur : il a

(1) 1 Cor. I, 26, 27, 28, 29.

confondu avec les idoles toute la grandeur humaine qui s'intéressoit à les défendre ; et il a fait un si grand ouvrage, comme il avoit fait l'univers, par la seule force de sa parole.

XII. Diverses formes de l'idolâtrie. Les sens, l'intérêt, l'ignorance, un faux respect de l'antiquité, la politique, la philosophie, et les hérésies, viennent à son secours. L'église triomphe de tout.

L'IDOLÂTRIE nous paroît la foiblesse même, et nous avons peine à comprendre qu'il ait fallu tant de force pour la détruire. Mais au contraire son extravagance fait voir la difficulté qu'il y avoit à la vaincre ; et un si grand renversement du bon sens montre assez combien le principe étoit gâté. Le monde avoit vieilli dans l'idolâtrie ; et enchanté par ses idoles il étoit devenu sourd à la voix de la nature qui crioit contre elles. Quelle puissance falloit-il pour rappeler dans la mémoire des hommes le vrai Dieu si profondément oublié, et retirer le genre humain d'un si prodigieux assoupissement !

Tous les sens, toutes les passions, tous les intérêts, combattoient pour l'idolâtrie. Elle étoit faite pour le plaisir : les divertissements, les spectacles, et enfin la licence même, y faisoient une partie du culte divin. Les fêtes n'étoient que des jeux ; et il n'y avoit nul endroit de la vie humaine d'où la pudeur fût bannie avec plus de soin qu'elle l'étoit des mysteres de la religion. Comment accoutumer des esprits si corrompus à la régularité de la religion

véritable, chaste, sévere, ennemie des sens, et uniquement attachée aux biens invisibles? Saint Paul (1) parloit à Félix, gouverneur de Judée, « de la justice, « de la chasteté, et du jugement à venir. Cet homme « effrayé lui dit, Retirez-vous quant à présent; je « vous manderai quand il faudra. » C'étoit un discours à remettre au loin à un homme qui vouloit jouir, sans scrupule et à quelque prix que ce fût, des biens de la terre.

Voulez-vous voir remuer l'intérêt, ce puissant ressort qui donne le mouvement aux choses humaines? Dans ce grand décri de l'idolâtrie que commençoient à causer dans toute l'Asie les prédications de saint Paul, les ouvriers qui gagnoient leur vie en faisant de petits temples d'argent de la Diane d'Ephese s'assemblerent, et le plus accrédité d'entre eux leur représenta que leur gain alloit cesser : « Et « non seulement, dit-il, nous courons fortune de « tout perdre; mais le temple de la grande Diane va « tomber dans le mépris, et la majesté de celle qui « est adorée dans toute l'Asie, et même dans tout « l'univers, s'anéantira peu à peu (2). »

Que l'intérêt est puissant! et qu'il est hardi quand il peut se couvrir du prétexte de la religion! Il n'en fallut pas davantage pour émouvoir ces ouvriers. Ils sortirent tous ensemble criant comme des furieux, La grande Diane des Ephésiens! et traînant les compagnons de saint Paul au théâtre, où toute la ville s'étoit assemblée. Alors les cris redoublerent, et durant deux heures la place publique retentissoit

(1) Act. XXIV, 25.—(2) *Ibid.* XIX, 24.

de ces mots, La grande Diane des Ephésiens! Saint Paul et ses compagnons furent à peine arrachés des mains du peuple par les magistrats, qui craignirent qu'il n'arrivât de plus grands désordres dans ce tumulte.

Joignez à l'intérêt des particuliers l'intérêt des prêtres qui alloient tomber avec leurs dieux; joignez à tout cela l'intérêt des villes que la fausse religion rendoit illustres, comme la ville d'Ephese, qui devoit à son temple ses privileges et l'abord des étrangers dont elle étoit enrichie. Quelle tempête devoit s'élever contre l'église naissante! et faut-il s'étonner de voir les apôtres si souvent battus, lapidés, et laissés pour morts au milieu de la populace! Mais un plus grand intérêt va remuer une plus grande machine, l'intérêt de l'état va faire agir le sénat, le peuple romain et les empereurs.

Il y avoit déja long-temps que les ordonnances du sénat défendoient les religions étrangeres (1). Les empereurs étoient entrés dans la même politique; et dans cette belle délibération où il s'agissoit de réformer les abus du gouvernement, un des principaux réglements que Mécénas proposa à Auguste (2) fut d'empêcher les nouveautés dans la religion, qui ne manquoient pas de causer de dangereux mouvements dans les états. La maxime étoit véritable: car qu'y a-t-il qui émeuve plus violemment les esprits, et les porte à des excès plus étranges? Mais Dieu vouloit faire voir que l'établissement de la religion

(1) Liv. lib. 39, etc.—(2) Orat. Mæcen. apud Dion. LII. Tertul. apol. 5. Eus. hist. eccl. II, 2.

véritable n'excitoit pas de tels troubles; et c'est une des merveilles qui montrent qu'il agissoit dans cet ouvrage : car qui ne s'étonneroit de voir que durant trois cents ans entiers que l'église a eu à souffrir tout ce que la rage des persécuteurs pouvoit inventer de plus cruel, parmi tant de séditions et tant de guerres civiles, parmi tant de conjurations contre la personne des empereurs, il ne se soit jamais trouvé un seul chrétien ni bon ni mauvais? Les chrétiens défient leurs plus grands ennemis d'en nommer un seul (1); il n'y en eut jamais aucun : tant la doctrine chrétienne inspiroit de vénération pour la puissance publique; et tant fut profonde l'impression que fit dans tous les esprits cette parole du Fils de Dieu (2), « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui « est à Dieu. »

Cette belle distinction porta dans les esprits une lumiere si claire, que jamais les chrétiens ne cesserent de respecter l'image de Dieu dans les princes persécuteurs de la vérité. Ce caractere de soumission reluit tellement dans toutes leurs apologies, qu'elles inspirent encore aujourd'hui à ceux qui les lisent l'amour de l'ordre public, et fait voir qu'ils n'attendoient que de Dieu l'établissement du christianisme. Des hommes si déterminés à la mort, qui remplissoient tout l'empire et toutes les armées, ne se sont pas échappés une seule fois durant tant de siecles de souffrance; ils se défendoient à eux-mêmes, non seulement les actions séditieuses, mais encore les

(1) TERTUL. apol. 35, 36, etc.—(2) MATTH. XXII, 21.

murmures (1). Le doigt de Dieu étoit dans cette œuvre, et nulle autre main que la sienne n'eût pu retenir des esprits poussés à bout par tant d'injustices.

A la vérité il leur étoit dur d'être traités d'ennemis publics, et d'ennemis des empereurs, eux qui ne respiroient que l'obéissance, et dont les vœux les plus ardents avoient pour objet le salut des princes et le bonheur de l'état. Mais la politique romaine se croyoit attaquée dans ses fondements, quand on méprisoit ses dieux. Rome se vantoit d'être une ville sainte par sa fondation, consacrée dès son origine par des auspices divins, et dédiée par son auteur au dieu de la guerre. Peu s'en faut qu'elle ne crût Jupiter plus présent dans le capitole que dans le ciel. Elle croyoit devoir ses victoires à sa religion. C'est par-là qu'elle avoit domté et les nations et leurs dieux; car on raisonnoit ainsi en ce temps : de sorte que les dieux romains devoient être les maîtres des autres dieux, comme les Romains étoient les maîtres des autres hommes (2). Rome, en subjuguant la Judée, avoit compté le Dieu des Juifs parmi les dieux qu'elle avoit vaincus (3) : le vouloir faire régner, c'étoit renverser les fondements de l'empire; c'étoit haïr les victoires et la puissance du peuple romain. Ainsi les chrétiens ennemis des dieux étoient regardés en même temps comme ennemis de la république. Les empereurs prenoient plus de soin de les exterminer, que d'exterminer les Parthes, les Marcomans et les

(1) Tertul. apol. 37.—(2) Cic. orat. pro Flacco.—(3) Orat. Symm. ad imp. Val. Theod. et Arc. ap. Amb. tom. 5, lib. 5, ep. 30. Zozym. hist. lib. 2, 4, etc.

Daces : le christianisme abattu paroissoit dans leurs inscriptions avec autant de pompe que les Sarmates défaits. Mais ils se vantoient à tort d'avoir détruit une religion qui s'accroissoit sous le fer et dans le feu.

Les calomnies se joignoient en vain à la cruauté : des hommes qui pratiquoient des vertus au-dessus de l'homme étoient accusés de vices qui font horreur à la nature. On accusoit d'inceste ceux dont la chasteté faisoit les délices : on accusoit de manger leurs propres enfants ceux qui étoient bienfaisants envers leurs persécuteurs. Mais malgré la haine publique la force de la vérité tiroit de la bouche de leurs ennemis des témoignages favorables. Chacun sait ce qu'écrivit Pline le jeune (1) à Trajan sur les bonnes mœurs des chrétiens. Ils furent justifiés, mais ils ne furent pas exemptés du dernier supplice ; car il leur falloit encore ce dernier trait pour achever en eux l'image de Jésus-Christ crucifié, et ils devoient comme lui aller à la croix avec une déclaration publique de leur innocence.

L'idolâtrie ne mettoit pas toute sa force dans la violence. Encore que son fond fût une ignorance brutale et une entiere dépravation du sens humain, elle vouloit se parer de quelques raisons. Combien de fois a-t-elle tâché de se déguiser, et en combien de manieres s'est-elle transformée pour couvrir sa honte ! Elle faisoit quelquefois la respectueuse envers la divinité : tout ce qui est divin, disoit-elle, est inconnu ; il n'y a que la divinité qui se con-

(1) Plin. lib. 10, ep. 97.

noisse elle-même : ce n'est pas à nous à discourir de choses si hautes ; c'est pourquoi il en faut croire les anciens, et chacun doit suivre la religion qu'il trouve établie dans son pays. Par ces maximes, les erreurs grossieres autant qu'impies qui remplissoient toute la terre étoient sans remede, et la voix de la nature qui annonçoit le vrai Dieu étoit étouffée.

On avoit sujet de penser que la foiblesse de notre raison égarée a besoin d'une autorité qui la ramene au principe, et que c'est de l'antiquité qu'il faut apprendre la religion véritable. Aussi en avez-vous vu la suite immuable dès l'origine du monde. Mais de quelle antiquité se pouvoit vanter le paganisme, qui ne pouvoit lire ses propres histoires sans y trouver l'origine non seulement de sa religion, mais encore de ses dieux? Varron et Cicéron (1), sans compter les autres auteurs, l'ont bien fait voir. Ou bien aurions-nous recours à ces milliers infinis d'années que les Egyptiens remplissoient de fables confuses et impertinentes pour établir l'antiquité dont ils se vantoient? Mais toujours y voyoit-on naître et mourir les divinités de l'Egypte ; et ce peuple ne pouvoit se faire ancien, sans marquer le commencement de ses dieux.

Voici une autre forme de l'idolâtrie. Elle vouloit qu'on servît tout ce qui passoit pour divin. La politique romaine, qui défendoit si sévèrement les religions étrangeres, permettoit qu'on adorât les dieux des barbares, pourvu qu'elle les eût adoptés. Ainsi elle vouloit paroître équitable envers tous les

(1) De nat. Deor. lib. 1 et 3.

dieux, aussi bien qu'envers tous les hommes. Elle encensoit quelquefois le Dieu des Juifs avec tous les autres. Nous trouvons une lettre de Julien l'apostat (1), par laquelle il promet aux Juifs de rétablir la sainte cité, et de sacrifier avec eux au Dieu créateur de l'univers. C'étoit une erreur commune. Nous avons vu que les païens vouloient bien adorer le vrai Dieu, mais non pas le vrai Dieu tout seul; et il ne tint pas aux empereurs que Jésus-Christ même, dont ils persécutoient les disciples, n'eût des autels parmi les Romains.

Quoi donc! les Romains ont-ils pu penser à honorer comme Dieu celui que leurs magistrats avoient condamné au dernier supplice, et que plusieurs de leurs auteurs ont chargé d'opprobres? Il ne faut pas s'en étonner, et la chose est incontestable.

Distinguons premièrement ce que fait dire en général une haine aveugle, d'avec les faits positifs dont on allegue la preuve. Il est certain que les Romains, quoiqu'ils aient condamné Jésus-Christ, ne lui ont jamais reproché aucun crime particulier. Aussi Pilate le condamna-t-il avec répugnance, violenté par les cris et par les menaces des Juifs. Mais, ce qui est bien plus merveilleux, les Juifs eux-mêmes, à la poursuite desquels il a été crucifié, n'ont conservé dans leurs anciens livres la mémoire d'aucune action qui notât sa vie, loin d'en avoir remarqué aucune qui lui ait fait mériter le dernier supplice: par où se confirme manifestement ce que nous lisons dans l'évangile, que tout le crime de

(1) Jul. ep. ad comm. Judæor.

notre Seigneur a été de s'être dit le Christ fils de Dieu.

En effet, Tacite (1) nous rapporte bien le supplice de Jésus-Christ sous Ponce Pilate, et durant l'empire de Tibere ; mais il ne rapporte aucun crime qui lui ait fait mériter la mort, que celui d'être l'auteur d'une secte convaincue de haïr le genre humain, ou de lui être odieuse. Tel est le crime de Jésus-Christ et des chrétiens ; et leurs plus grands ennemis n'ont jamais pu les accuser qu'en termes vagues, sans jamais alléguer un fait positif qu'on leur ait pu imputer.

Il est vrai que dans la derniere persécution, et trois cents ans après Jésus-Christ, les païens, qui ne savoient plus que reprocher ni à lui ni à ses disciples, publierent de faux actes de Pilate, où ils prétendoient qu'on verroit les crimes pour lesquels il avoit été crucifié. Mais comme on n'entend point parler de ces actes dans tous les siecles précédents, et que ni sous Néron, ni sous Domitien, qui régnoient dans l'origine du christianisme, quelque ennemis qu'ils en fussent, on n'en trouve rien du tout, il paroît qu'ils ont été faits à plaisir ; et il y a parmi les Romains si peu de preuves constantes contre Jésus-Christ, que ses ennemis ont été réduits à en inventer.

Voilà donc un premier fait, l'innocence de Jésus-Christ sans reproche. Ajoutons-en un second, la sainteté de sa vie et de sa doctrine, reconnue. Un des plus grands empereurs romains, c'est Alexandre

(1) Tac. ann. XV, 44.

Sévere (1), admiroit notre Seigneur, et faisoit écrire dans les ouvrages publics aussi bien que dans son palais quelques sentences de son évangile. Le même empereur louoit et proposoit pour exemple les saintes précautions avec lesquelles les chrétiens ordonnoient les ministres des choses sacrées. Ce n'est pas tout : on voyoit dans son palais une espece de chapelle où il sacrifioit dès le matin : il y avoit consacré les images des ames saintes, parmi lesquelles il rangeoit avec Orphée Jésus-Christ et Abraham. Il avoit une autre chapelle, ou comme on voudra traduire le mot latin LARARIUM, de moindre dignité que la premiere, où l'on voyoit l'image d'Achille et de quelques autres grands hommes : mais Jésus-Christ étoit placé dans le premier rang. C'est un païen qui l'écrit, et il cite pour témoin un auteur du temps d'Alexandre (2). Voilà donc deux témoins de ce même fait; et voici un autre fait qui n'est pas moins surprenant.

Quoique Porphyre, en abjurant le christianisme, s'en fût déclaré l'ennemi, il ne laisse pas, dans le livre intitulé la Philosophie par les oracles, d'avouer qu'il y en a eu de très favorables à la sainteté de Jésus-Christ (3).

A Dieu ne plaise que nous apprenions par les oracles trompeurs la gloire du Fils de Dieu, qui les a fait taire en naissant ! ces oracles cités par Porphyre sont de pures inventions. Mais il est bon de

(1) LAMPRID. in Alex. Sev. c. 45, 51. — (2) *Ibid.* c. 29, 31. — (3) PORPH. lib. de philos. per orac. Eus. dem. ev. III, 8. Aug. de civ. Dei, XIX, c. 23.

savoir ce que les païens faisoient dire à leurs dieux sur notre Seigneur. Porphyre donc nous assure qu'il y a eu des oracles où « Jésus-Christ est appelé « un homme pieux et digne de l'immortalité, et les « chrétiens, au contraire, des hommes impurs et « séduits. » Il récite ensuite l'oracle de la déesse Hécate, où elle parle de Jésus-Christ comme « d'un « homme illustre par sa piété, dont le corps a cédé « aux tourments, mais dont l'ame est dans le ciel « avec les ames bienheureuses. Cette ame (disoit la « déesse de Porphyre), par une espece de fatalité, « a inspiré l'erreur aux ames à qui le destin n'a « pas assuré les dons des dieux et la connoissance « du grand Jupiter; c'est pourquoi ils sont ennemis « des dieux. Mais gardez-vous bien de le blâmer « (poursuit-elle en parlant de Jésus-Christ), et plai- « gnez seulement l'erreur de ceux dont je vous ai « raconté la malheureuse destinée. » Paroles pompeuses et entièrement vides de sens, mais qui montrent que la gloire de notre Seigneur a forcé ses ennemis à lui donner des louanges.

Outre l'innocence et la sainteté de Jésus-Christ, il y a encore un troisieme point qui n'est pas moins important; c'est ses miracles. Il est certain que les Juifs ne les ont jamais niés; et nous trouvons dans leur Talmud (1) quelques uns de ceux que ses disciples ont faits en son nom. Seulement, pour les obscurcir, ils ont dit (2) qu'il les avoit faits par les enchantements qu'il avoit appris en Egypte, ou

(1) Tr. de idololat. et comm. in eccl. — (2) Tr. de sabb. c. 12. lib. generat. Jesu, seu hist. Jesu.

même par le nom de Dieu ; ce nom inconnu et ineffable, dont la vertu peut tout selon les Juifs, et que Jésus-Christ avoit découvert, on ne sait comment, dans le sanctuaire; ou enfin parcequ'il étoit un de ces prophetes marqués par Moïse (1), dont les miracles trompeurs devoient porter le peuple à l'idolâtrie. Jésus-Christ vainqueur des idoles, dont l'évangile a fait reconnoître un seul Dieu par toute la terre, n'a pas besoin d'être justifié de ce reproche : les vrais prophetes n'ont pas moins prêché sa divinité qu'il a fait lui-même ; et ce qui doit résulter du témoignage des Juifs, c'est que Jésus-Christ a fait des miracles pour justifier sa mission.

Au reste, quand ils lui reprochent qu'il les a faits par magie, ils devroient songer que Moïse a été accusé du même crime. C'étoit l'ancienne opinion des Egyptiens, qui, étonnés des merveilles que Dieu avoit opérées en leur pays par ce grand homme, l'avoient mis au nombre des principaux magiciens. On peut voir encore cette opinion dans Pline et dans Apulée (2), où Moïse se trouve nommé avec Jannès et Mambré, ces célebres enchanteurs d'Egypte dont parle saint Paul (3), et que Moïse avoit confondus par ses miracles. Mais la réponse des Juifs étoit aisée. Les illusions des magiciens n'ont jamais un effet durable, ni ne tendent à établir, comme a fait Moïse, le culte du Dieu véritable et la sainteté de vie : joint que Dieu sait bien se rendre le maître, et faire des œuvres que la puissance en-

(1) Deut. XIII, 1, 2.—(2) Plin. XXX, 1. Apul. apol. —(3) 2 Tim. III, 8.

nemie ne puisse imiter. Les mêmes raisons mettent Jésus-Christ au-dessus d'une si vaine accusation, qui dès-là, comme nous l'avons remarqué, ne sert plus qu'à justifier que ses miracles sont incontestables.

Ils le sont en effet si fort, que les gentils n'ont pu en disconvenir, non plus que les Juifs. Celse (1), le grand ennemi des chrétiens, et qui les attaque dès les premiers temps avec toute l'habileté imaginable, recherchant avec un soin infini tout ce qui pouvoit leur nuire, n'a pas nié tous les miracles de notre Seigneur: il s'en défend, en disant avec les Juifs que Jésus-Christ avoit appris les sècrets des Egyptiens, c'est-à-dire la magie, et qu'il voulut s'attribuer la divinité par les merveilles qu'il fit en vertu de cet art damnable. C'est pour la même raison que les chrétiens passoient pour magiciens; et nous avons un passage de Julien l'apostat (2) qui méprise les miracles de notre Seigneur, mais qui ne les révoque pas en doute. Volusien, dans son épître à saint Augustin (3), en fait de même; et ce discours étoit commun parmi les païens.

Il ne faut donc plus s'étonner si, accoutumés à faire des dieux de tous les hommes où il éclatoit quelque chose d'extraordinaire, ils voulurent ranger Jésus-Christ parmi leurs divinités. Tibere, sur les relations qui lui venoient de Judée, proposa au sénat d'accorder à Jésus-Christ les honneurs divins. Ce n'est point un fait qu'on avance en l'air;

(1) Orig. cont Cels. I, II; et in Act. mart. passim.—(2) Jul. ap. Cyr. lib. 6.—(3) Ap. Aug. tom. 2, ep. 3, 4.

et Tertullien le rapporte comme public et notoire dans son apologétique (1) qu'il présente au sénat au nom de l'église, qui n'eût pas voulu affoiblir une aussi bonne cause que la sienne par des choses où on auroit pu si aisément la confondre. Que si on veut le témoignage d'un auteur païen, Lampridius (2) nous dira « qu'Adrien avoit élevé à Jésus-Christ des « temples qu'on voyoit encore du temps qu'il écri- « voit »; et qu'Alexandre Sévere, après l'avoir révéré en particulier, lui vouloit publiquement dresser des autels, et le mettre au nombre des dieux.

Il y a certainement beaucoup d'injustice à ne vouloir croire touchant Jésus-Christ que ce qu'en écrivent ceux qui ne se sont pas rangés parmi ses disciples: car c'est chercher la foi dans les incrédules, ou le soin et l'exactitude dans ceux qui, occupés de toute autre chose, tenoient la religion pour indifférente. Mais il est vrai néanmoins que la gloire de Jésus-Christ a eu un si grand éclat, que le monde ne s'est pu défendre de lui rendre quelque témoignage; et je ne puis vous en rapporter de plus authentique que celui de tant d'empereurs.

Je reconnois toutefois qu'ils avoient encore un autre dessein. Il se mêloit de la politique dans les honneurs qu'ils rendoient à Jésus-Christ: ils prétendoient qu'à la fin les religions s'uniroient, et que les dieux de toutes les sectes deviendroient communs. Les chrétiens ne connoissoient point ce culte mêlé, et ne mépriserent pas moins les condes-

(1) Tertull. apolog. 5. Eus. hist. eccl. II, 2.— (2) Lamp. in Alex. c. 4.

cendances que les rigueurs de la politique romaine. Mais Dieu voulut qu'un autre principe fît rejeter par les païens les temples que les empereurs destinoient à Jésus-Christ. Les prêtres des idoles, au rapport de l'auteur païen déja cité tant de fois (1), déclarerent à l'empereur Adrien que « s'il consacroit « ces temples bâtis à l'usage des chrétiens, tous les « autres temples seroient abandonnés, et que tout « le monde embrasseroit la religion chrétienne. » L'idolâtrie même sentoit dans notre religion une force victorieuse contre laquelle les faux dieux ne pouvoient tenir, et justifioit elle-même la vérité de cette sentence de l'apôtre (2), « Quelle convention « peut-il y avoir entre Jésus-Christ et Bélial? et « comment peut-on accorder le temple de Dieu avec « les idoles? »

Ainsi, par la vertu de la croix, la religion païenne, confondue par elle-même, tomboit en ruine; et l'unité de Dieu s'établissoit tellement, qu'à la fin l'idolâtrie n'en parut pas éloignée. Elle disoit (3) que la nature divine si grande et si étendue ne pouvoit être exprimée ni par un seul nom ni sous une seule forme; mais que Jupiter, et Mars, et Junon, et les autres dieux, n'étoient au fond que le même dieu, dont les vertus infinies étoient expliquées et représentées par tant de mots différents. Quand ensuite il falloit venir aux histoires impures des dieux, à leurs infâmes généalogies, à leurs impudiques

(1) Lamp. in Alex. c. 4.—(2) 2 Cor. VI, 15, 16.—(3) Macrob. I, sat. 17, et seq. Apul. de deo Soc. Aug. de civ. IV, 10, 11.

amours, à leurs fêtes et à leurs mysteres, qui n'avoient point d'autre fondement que ces fables prodigieuses, toute la religion se tournoit en allégories : c'étoit le monde ou le soleil qui se trouvoit être ce dieu unique ; c'étoit les étoiles ; c'étoit l'air, et le feu, et l'eau, et la terre, et leurs divers assemblages, qui étoient cachés sous les noms des dieux et dans leurs amours. Foible et misérable refuge! car, outre que les fables étoient scandaleuses, et toutes les allégories froides et forcées, que trouvoit-on à la fin, sinon que ce dieu unique étoit l'univers avec toutes ses parties? de sorte que le fond de la religion étoit la nature, et toujours la créature adorée à la place du créateur.

Ces foibles excuses de l'idolâtrie (1), quoique tirées de la philosophie des stoïciens, ne contentoient guere les philosophes. Celse et Porphyre chercherent de nouveaux secours dans la doctrine de Platon et de Pythagore (2) ; et voici comment ils concilioient l'unité de Dieu avec la multiplicité des dieux vulgaires. Il n'y avoit, disoient-ils (3), qu'un Dieu souverain ; mais il étoit si grand, qu'il ne se mêloit pas des petites choses : content d'avoir fait le ciel et les astres, il n'avoit daigné mettre la main à ce bas monde, qu'il avoit laissé former à ses subalternes ; et l'homme, quoique né pour le connoître, parcequ'il étoit mortel n'étoit pas une œu-

(1) Orig. cont. Cels. lib. 5, 6, etc.—(2) Plat. conv. Tim. etc. Porphyr. lib. II de abstin.—(3) Apul. de deo Socr. Aug. de civ. VIII, 14, et seq. 18, 21, 22 ; IX, 3, 6, etc.

vre digne de ses mains. Aussi étoit-il inaccessible à notre nature ; il étoit logé trop haut pour nous. les esprits célestes qui nous avoient faits nous servoient de médiateurs auprès de lui, et c'est pourquoi il les falloit adorer.

Il ne sagit pas de réfuter ces rêveries des platoniciens, qui aussi bien tombent d'elles-mêmes : le mystere de Jésus-Christ les détruisoit par le fondement. Ce mystere apprenoit aux hommes (1) que Dieu, qui les avoit faits à son image, n'avoit garde de les mépriser ; que s'ils avoient besoin de médiateur, ce n'étoit pas à cause de leur nature, que Dieu avoit faite comme il avoit fait toutes les autres, mais à cause de leur péché, dont ils étoient les seuls auteurs ; au reste, que leur nature les éloignoit si peu de Dieu, que Dieu ne dédaignoit pas de s'unir à eux en se faisant homme, et leur donnoit pour médiateur, non point ces esprits célestes que les philosophes appeloient démons, et que l'écriture appeloit anges, mais un homme qui, joignant la force d'un Dieu à notre nature infirme, nous fit un remede de notre foiblesse.

Que si l'orgueil des platoniciens ne pouvoit pas se rabaisser jusqu'aux humiliations du Verbe fait chair, ne devoient-ils pas du moins comprendre que l'homme, pour être un peu au-dessous des anges, ne laissoit pas d'être comme eux capable de posséder Dieu ; de sorte qu'il étoit plutôt leur frere que leur sujet, et ne devoit pas les adorer, mais adorer avec eux en esprit de société celui qui les

(1). Aug. ep. 3 ad Volusian, etc.

avoit faits les uns et les autres à sa ressemblance? C'étoit donc non seulement trop de bassesse, mais encore trop d'ingratitude au genre humain, de sacrifier à d'autre qu'à Dieu; et rien n'étoit plus aveugle que le paganisme, qui, au lieu de lui réserver ce culte suprême, le rendoit à tant de démons.

C'est ici que l'idolâtrie, qui sembloit être aux abois, découvrit tout-à-fait son foible. Sur la fin des persécutions, Porphyre, pressé par les chrétiens, fut contraint de dire que le sacrifice n'étoit pas le culte suprême. Et voyez jusqu'où il poussa l'extravagance : Ce Dieu très haut, disoit-il (1), ne recevoit point de sacrifice : tout ce qui est matériel est impur pour lui, et ne peut lui être offert. La parole même ne doit pas être employée à son culte, parceque la voix est une chose corporelle : il faut l'adorer en silence et par de simples pensées; tout autre culte est indigne d'une majesté si haute.

Ainsi Dieu étoit trop grand pour être loué : c'étoit un crime d'exprimer comme nous pouvons ce que nous pensons de sa grandeur : le sacrifice, quoiqu'il ne soit qu'une maniere de déclarer notre dépendance profonde, et une reconnoissance de sa souveraineté, n'étoit pas pour lui. Porphyre le disoit ainsi expressément : et cela qu'étoit-ce autre chose qu'abolir la religion et laisser tout-à-fait sans culte celui qu'on reconnoissoit pour le Dieu des dieux?

Mais qu'étoit-ce donc que ces sacrifices que les gentils offroient dans tous les temples? Porphyre

(1) Porphyr. lib. 2 de abstin. Aug. de civ. X.

en avoit trouvé le secret. Il y avoit, disoit-il (1), des esprits impurs, trompeurs, malfaisants, qui, par un orgueil insensé, vouloient passer pour des dieux et se faire servir par les hommes. Il falloit les appaiser, de peur qu'ils ne nous nuisissent. Les uns plus gais et plus enjoués se laissoient gagner par des spectacles et des jeux : l'humeur plus sombre des autres vouloit l'odeur de la graisse, et se repaissoit de sacrifices sanglants.

Que sert de réfuter ces absurdités ? Tant y a que les chrétiens gagnoient leur cause ; il demeuroit pour constant que tous les dieux auxquels on sacrifioit parmi les gentils étoient des esprits malins dont l'orgueil s'attribuoit la divinité : de sorte que l'idolâtrie, à la regarder en elle-même, paroissoit seulement l'effet d'une ignorance brutale ; mais à remonter à la source, c'étoit une œuvre menée de loin, poussée aux derniers excès par des esprits malicieux. C'est ce que les chrétiens avoient toujours prétendu ; c'est ce qu'enseignoit l'évangile ; c'est ce que chantoit le psalmiste (2) : « Tous les « dieux des gentils sont des démons ; mais le Sei« gneur a fait les cieux. »

Et toutefois, monseigneur, étrange aveuglement du genre humain ! l'idolâtrie, réduite à l'extrémité et confondue par elle-même, ne laissoit pas de se soutenir. Il ne falloit que la revêtir de quelque apparence, et l'expliquer en paroles dont le son fût agréable à l'oreille, pour la faire entrer dans les

(1) Porph. II de abst. Lab. apud. Aug. VIII de civ. 13.
(2) Ps. XCV, 5.

esprits. Porphyre étoit admiré. Jamblique son sectateur passoit pour un homme divin, parcequ'il savoit envelopper les sentiments de son maître de termes qui paroissoient mystérieux, quoiqu'en effet ils ne signifiassent rien. Julien l'apostat, tout fin qu'il étoit, fut pris par ces apparences : les païens mêmes le racontent (1). Des enchantements vrais ou faux que ces philosophes vantoient, leur austérité mal entendue, leur abstinence ridicule qui alloit jusqu'à faire un crime de manger les animaux, leurs purifications superstitieuses, enfin leur contemplation qui s'évaporoit en vaines pensées, et leurs paroles aussi peu solides qu'elles sembloient magnifiques, imposoient au monde. Mais je ne dis pas le fond : la sainteté des mœurs chrétiennes, le mépris des plaisirs qu'elle commandoit, et plus que tout cela l'humilité qui faisoit le fond du christianisme, offensoit les hommes ; et, si nous savons le comprendre, l'orgueil, la sensualité et le libertinage, étoient les seules défenses de l'idolâtrie.

L'église la déracinoit tous les jours par sa doctrine, et plus encore par sa patience. Mais ces esprits malfaisants qui n'avoient jamais cessé de tromper les hommes, et qui les avoient plongés dans l'idolâtrie, n'oublierent pas leur malice. Ils susciterent dans l'église ces hérésies que vous avez vues. Des hommes curieux, et par-là vains et remuants, voulurent se faire un nom parmi les fideles, et ne purent se contenter de cette sagesse sobre et tempérée

(1) Eunap. Maxim. Oribas. Chrysanth. Ep. Jul. ad Jamb. Amm. Marcel. lib. 22, 23, 25.

que l'apôtre avoit tant recommandée aux chrétiens (1). Ils entroient trop avant dans les mysteres, qu'ils prétendoient mesurer à nos foibles conceptions : nouveaux philosophes qui mêloient les raisonnements humains avec la foi, et entreprenoient de diminuer les difficultés du christianisme, ne pouvant digérer toute la folie que le monde trouvoit dans l'évangile. Ainsi successivement, et avec une espece de méthode, tous les articles de notre foi furent attaqués : la création ; la loi de Moïse, fondement nécessaire de la nôtre ; la divinité de Jésus-Christ, son incarnation, sa grace, ses sacrements ; tout enfin donna matiere à des divisions scandaleuses. Celse et les autres nous les reprochoient (2). L'idolâtrie sembloit triompher : elle regardoit le christianisme comme une nouvelle secte de philosophie qui avoit le sort de toutes les autres, et, comme elles, se partageoit en plusieurs autres sectes. L'église ne leur paroissoit qu'un ouvrage humain prêt à tomber de lui-même. On concluoit qu'il ne falloit pas en matiere de religion raffiner plus que nos ancêtres, ni entreprendre de changer le monde.

Dans cette confusion de sectes qui se vantoient d'être chrétiennes, Dieu ne manqua pas à son église. Il sut lui conserver un caractere d'autorité (3) que les hérésies ne pouvoient prendre. Elle étoit catholique et universelle ; elle embrassoit tous les temps ; elle s'étendoit de tous côtés. Elle étoit apostolique ;

(1) Rom. XII, 3. — (2) Orig. lib. 5 cont. Cels. — (3) Iren. III, 1, 2, 3, 4. Tert. de carn. Chr. 2 ; de præscript. 20, 21, 32, 36.

la suite, la succession, la chaire de l'unité, l'autorité primitive, lui appartenoient. Tous ceux qui la quittoient l'avoient premièrement reconnue, et ne pouvoient effacer le caractere de leur nouveauté, ni celui de leur rebellion. Les païens eux-mêmes la regardoient comme celle qui étoit la tige, le tout d'où les parcelles s'étoient détachées, le tronc toujours vif que les branches retranchées laissoient en son entier.

Celse, qui reprochoit aux chrétiens leurs divisions parmi tant d'églises schismatiques qu'il voyoit s'élever, remarquoit une église distinguée de toutes les autres et toujours plus forte, qu'il appeloit aussi pour cette raison « la grande église. Il y en a, disoit-« il (1), parmi les chrétiens qui ne reconnoissent « pas le créateur, ni les traditions des Juifs (il vou-« loit parler des marcionites) : mais poursuivoit-il, « la grande église les reçoit. »

Dans le trouble qu'excita Paul de Samosate (2), l'empereur Aurélien n'eut pas de peine à connoître la vraie église chrétienne à laquelle appartenoit la maison de l'église, soit que ce fût le lieu d'oraison, ou la maison de l'évêque. Il l'adjugea à ceux « qui « étoient en communion avec les évêques d'Ita-« lie et celui de Rome », parcequ'il voyoit de tout temps le gros des chrétiens dans cette communion.

Lorsque l'empereur Constance brouilloit tout dans l'église, la confusion qu'il y mettoit en protégeant les ariens ne put empêcher qu'Ammian Mar-

(1) Orig. lib. 5.—(2) Eus. hist. eccl. lib. 7, c. 30.

cellin (1), tout païen qu'il étoit, ne reconnût que cet empereur s'égaroit de la droite voie « de la reli-« gion chrétienne, simple et précise par elle-même » dans ses dogmes et dans sa conduite. C'est que l'église véritable avoit une majesté et une droiture que les hérésies ne pouvoient ni imiter ni obscurcir; au contraire, sans y penser, elles rendoient témoignage à l'église catholique. Constance, qui persécutoit saint Athanase défenseur de l'ancienne foi, « souhaitoit avec ardeur, dit Ammian Marcel-« lin (2), de le faire condamner par l'autorité qu'a-« voit l'évêque de Rome au-dessus des autres ». En recherchant de s'appuyer de cette autorité, il faisoit sentir aux païens mêmes ce qui manquoit à sa secte, et honoroit l'église dont les ariens s'étoient séparés : ainsi les gentils mêmes connoissoient l'église catholique. Si quelqu'un leur demandoit où elle tenoit ses assemblées, et quels étoient ses évêques, jamais ils ne s'y trompoient.

Pour les hérésies, quoi qu'elles fissent, elles ne pouvoient se défaire du nom de leurs auteurs. Les sabelliens, les paulianistes, les ariens, les pélagiens et les autres, s'offensoient en vain du titre de parti qu'on leur donnoit; le monde, malgré qu'ils en eussent, vouloit parler naturellement, et désignoit chaque secte par celui dont elle tiroit sa naissance.

Pour ce qui est de la grande église, de l'église catholique et apostolique, il n'a jamais été possible de lui nommer un autre auteur que Jésus-Christ

(1) Amm. Marcel. lib. 21.—(2) *Ibid.* lib. 15.

même, ni de lui marquer les premiers de ses pasteurs sans remonter jusqu'aux apôtres, ni de lui donner un autre nom que celui qu'elle prenoit. Ainsi, quoi que fissent les hérétiques, ils ne la pouvoient cacher aux païens. Elle leur ouvroit son sein par toute la terre : ils y accouroient en foule. Quelques uns d'eux se perdoient peut-être dans les sentiers détournés : mais l'église catholique étoit la grande voie où entroient toujours la plupart de ceux qui cherchoient Jésus-Christ ; et l'expérience a fait voir que c'étoit à elle qu'il étoit donné de rassembler les gentils.

C'étoit elle aussi que les empereurs infideles attaquoient de toute leur force. Origene (1) nous apprend que peu d'hérétiques ont eu à souffrir pour la foi. Saint Justin (2), plus ancien que lui, a remarqué que la persécution épargnoit les marcionites et les autres hérétiques. Les païens ne persécutoient que l'église qu'ils voyoient s'étendre par toute la terre, et ne connoissoient qu'elle seule pour l'église de Jésus-Christ. Qu'importe qu'on lui arrachât quelques branches? sa bonne seve ne se perdoit pas pour cela; elle poussoit par d'autres endroits, et le retranchement du bois superflu ne faisoit que rendre ses fruits meilleurs. En effet, si on considere l'histoire de l'église, on verra que toutes les fois qu'une hérésie l'a diminuée, elle a réparé ses pertes, et en s'étendant au-dehors, et en augmentant au-dedans la lumiere et la piété, pendant qu'on a vu sécher en des coins écartés les branches cou-

(1) Orig. cont. Cels. VII.—(2) Just. apol. 2.

pées. Les œuvres des hommes ont péri malgré l'enfer qui les soutenoit : l'œuvre de Dieu a subsisté : l'église a triomphé de l'idolâtrie et de toutes les erreurs.

XIII. Réflexion générale sur la suite de la religion et sur le rapport qu'il y a entre les livres de l'écriture.

Cette église, toujours attaquée et jamais vaincue, est un miracle perpétuel, et un témoignage éclatant de l'immutabilité des conseils de Dieu. Au milieu de l'agitation des choses humaines, elle se soutient toujours avec une force invincible ; en sorte que, par une suite non interrompue depuis près de dix-sept cents ans, nous la voyons remonter jusqu'à Jésus-Christ, dans lequel elle a recueilli la succession de l'ancien peuple, et se trouve réunie aux prophetes et aux patriarches.

Ainsi tant de miracles étonnants que les anciens Hébreux ont vu de leurs yeux servent encore aujourd'hui à confirmer notre foi. Ce grand Dieu qui les a faits pour rendre témoignage à son unité et à sa toute-puissance, que pouvoit-il faire de plus authentique pour en conserver la mémoire, que de laisser entre les mains de tout un grand peuple les actes qui les attestent, rédigés par l'ordre des temps ? C'est ce que nous avons encore dans les livres de l'ancien testament, c'est-à-dire dans les livres les plus anciens qui soient au monde ; dans les livres qui sont les seuls de l'antiquité où la connoissance du vrai Dieu soit enseignée, et son service ordonné ;

dans les livres que le peuple juif a toujours si religieusement gardés. Il est certain que ce peuple est le seul qui ait connu dès son origine le Dieu créateur du ciel et de la terre ; le seul par conséquent qui devoit être le dépositaire des secrets divins. Il les a aussi conservés avec une religion qui n'a point d'exemple.

Les livres que les Egyptiens et les autres peuples appeloient divins sont perdus il y a long-temps, et à peine nous en reste-t-il quelque mémoire confuse dans les histoires anciennes. Les livres sacrés des Romains, où Numa auteur de leur religion en avoit écrit les mysteres, ont péri par les mains des Romains mêmes(1), et le sénat les fit brûler comme tendants à renverser la religion. Ces mêmes Romains ont à la fin laissé périr les livres sibyllins si longtemps révérés parmi eux comme prophétiques, et où ils vouloient qu'on crût qu'ils trouvoient les décrets des dieux immortels sur leur empire, sans pourtant en avoir jamais montré au public, je ne dis pas un seul volume, mais un seul oracle.

Les Juifs ont été les seuls dont les écritures sacrées ont été d'autant plus en vénération qu'elles ont été plus connues. De tous les peuples anciens ils sont le seul qui ait conservé les monuments primitifs de sa religion, quoiqu'ils fussent pleins des témoignages de leur infidélité et de celle de leurs ancêtres. Et aujourd'hui encore ce même peuple reste sur la terre pour porter à toutes les nations

(1) Tit. Liv. lib. 40, c. 29. Varr. lib. de cult. Deor. ap. Aug. de civ. VII, 34.

où il a été dispersé, avec la suite de la religion, les miracles et les prédictions qui la rendent inébranlable.

Quand Jésus-Christ est venu, et qu'envoyé par son pere pour accomplir les promesses de la loi, il a confirmé sa mission et celle de ses disciples par des miracles nouveaux, ils ont été écrits avec la même exactitude. Les actes en ont été publiés à toute la terre ; les circonstances des temps, des personnes et des lieux, ont rendu l'examen facile à quiconque a été soigneux de son salut. Le monde s'est informé, le monde a cru ; et si peu qu'on ait considéré les anciens monuments de l'église, on avouera que jamais affaire n'a été jugée avec plus de réflexion et de connoissance.

Mais dans le rapport qu'ont ensemble les livres des deux testaments, il y a une différence à considérer ; c'est que les livres de l'ancien peuple ont été composés en divers temps. Autres sont les temps de Moïse, autres ceux de Josué et des juges, autres ceux des rois ; autres ceux où le peuple a été tiré d'Egypte et où il a reçu la loi, autres ceux où il a conquis la terre promise, autres ceux où il a été rétabli par des miracles visibles. Pour convaincre l'incrédulité d'un peuple attaché aux sens, Dieu a pris une longue étendue de siecles, durant lesquels il a distribué ses miracles et ses prophetes, afin de renouveller souvent les témoignages sensibles par lesquels il attestoit ses vérités saintes. Dans le nouveau testament il a suivi une autre conduite. Il ne veut plus rien révéler de nouveau à son église après Jésus-Christ : en lui est la perfection et la plénitude;

et tous les livres divins qui ont été composés dans la nouvelle alliance, l'ont été au temps des apôtres.

C'est-à-dire que le témoignage de Jésus-Christ et de ceux que Jésus-Christ même a daigné choisir pour témoins de sa résurrection a suffi à l'église chrétienne. Tout ce qui est venu depuis l'a édifiée ; mais elle n'a regardé comme purement inspiré de Dieu que ce que les apôtres ont écrit, ou ce qu'ils ont confirmé par leur autorité.

Mais, dans cette différence qui se trouve entre les livres des deux testaments, Dieu a toujours gardé cet ordre admirable, de faire écrire les choses dans le temps qu'elles étoient arrivées, ou que la mémoire en étoit récente. Ainsi ceux qui les savoient les ont écrites ; ceux qui les savoient ont reçu les livres qui en rendoient témoignage : les uns et les autres les ont laissés à leurs descendants comme un héritage précieux ; et la pieuse postérité les a conservés.

C'est ainsi que s'est formé le corps des écritures saintes tant de l'ancien que du nouveau testament : écritures qu'on a regardées dès leur origine comme véritables en tout, comme données de Dieu même, et qu'on a aussi conservées avec tant de religion, qu'on n'a pas cru pouvoir sans impiété y altérer une seule lettre.

C'est ainsi qu'elles sont venues jusqu'à nous, toujours saintes, toujours sacrées, toujours inviolables ; conservées les unes par la tradition constante du peuple juif, et les autres par la tradition du peuple chrétien, d'autant plus certaine qu'elle a été confirmée par le sang et par le martyre tant de

ceux qui ont écrit ces livres divins, que de ceux qui les ont reçus.

Saint Augustin (1) et les autres peres demandent sur la foi de qui nous attribuons les livres profanes à des temps et à des auteurs certains. Chacun répond aussitôt que les livres sont distingués par les différents rapports qu'ils ont aux lois, aux coutumes, aux histoires, d'un certain temps, par le style même qui porte imprimé le caractere des âges et des auteurs particuliers; plus que tout cela par la foi publique et par une tradition constante (2). Toutes ces choses concourent à établir les livres divins, à en distinguer les temps, à en marquer les auteurs; et plus il y a eu de religion à les conserver dans leur entier, plus la tradition qui nous les conserve est incontestable.

Aussi a-t-elle toujours été reconnue non seulement par les orthodoxes, mais encore par les hérétiques, et même par les infideles. Moïse a toujours passé dans tout l'orient, et ensuite dans tout l'univers, pour le législateur des Juifs et pour l'auteur des livres qu'ils lui attribuent. Les Samaritains, qui les ont reçus des dix tribus séparées, les ont conservés aussi religieusement que les Juifs. Vous avez vu leur tradition et leur histoire (3).

---

(1) Aug. cont. Faust. XI, 2; XXXII, 21; XXXIII, 6. —(2) Iren. I, 2, 17. Tertull. adv. Marc. IV, 1, 4, 5. Aug. de utilit. cred. 3, 17; cont. Faustum manichæum, XXII, 79; XXVIII, 4; XXXII, XXXIII. Cont. adv. leg. et proph. I, 20, etc.—(3) Voyez tome 1, pag. 25, 34, 49, 59, 63, 80, 86.

Deux peuples si opposés ne les ont pas pris l'un de l'autre, mais tous les deux les ont reçus de leur origine commune dès les temps de Salomon et de David. Les anciens caracteres hébreux que les Samaritains retiennent encore montrent assez qu'ils n'ont pas suivi Esdras qui les a changés. Ainsi le Pentateuque des Samaritains et celui des Juifs sont deux originaux complets, indépendants l'un de l'autre. La parfaite conformité qu'on y voit dans la substance du texte justifie la bonne foi des deux peuples : ce sont des témoins fideles qui conviennent sans s'être entendus, ou, pour mieux dire, qui conviennent malgré leurs inimitiés, et que la seule tradition immémoriale de part et d'autre a unis dans la même pensée.

Ceux donc qui ont voulu dire, quoique sans aucune raison, que ces livres étant perdus, ou n'ayant jamais été, ont été ou rétablis, ou composés de nouveau, ou altérés par Esdras ; outre qu'ils sont démentis par Esdras même, comme on l'a pu remarquer dans la suite de son histoire, le sont aussi par le Pentateuque qu'on trouve encore aujourd'hui entre les mains des Samaritains tel que l'avoient lu dans les premiers siecles Eusebe de Césarée, saint Jérôme, et les autres auteurs ecclésiastiques ; tel que ces peuples l'avoient conservé dès leur origine : et une secte si foible semble ne durer si long-temps que pour rendre ce témoignage à l'antiquité de Moïse.

Les auteurs qui ont écrit les quatre évangiles ne reçoivent pas un témoignage moins assuré du consentement unanime des fideles, des païens et des hérétiques. Ce grand nombre de peuples divers qui

ont reçu et traduit ces livres divins aussitôt qu'ils ont été faits, conviennent tous de leur date et de leurs auteurs. Les païens n'ont pas contredit cette tradition : ni Celse, qui a attaqué ces livres sacrés presque dans l'origine du christianisme ; ni Julien l'apostat, quoiqu'il n'ait rien ignoré ni rien omis de ce qui pouvoit les décrier ; ni aucun autre païen ne les a jamais soupçonnés d'être supposés : au contraire, tous leur ont donné les mêmes auteurs que les chrétiens. Les hérétiques, quoiqu'accablés par l'autorité de ces livres, n'osoient dire qu'ils ne fussent pas des disciples de notre Seigneur. Il y a eu pourtant de ces hérétiques qui ont vu les commencements de l'église, et aux yeux desquels ont été écrits les livres de l'évangile. Ainsi la fraude, s'il y en eût pu avoir, eût été éclairée de trop près pour réussir.

Il est vrai qu'après les apôtres, et lorsque l'église étoit déja étendue par toute la terre, Marcion et Manès constamment les plus téméraires et les plus ignorants de tous les hérétiques, malgré la tradition venue des apôtres, continuée par leurs disciples et par les évêques à qui ils avoient laissé leur chaire et la conduite des peuples, et reçue unanimement par toute l'église chrétienne, oserent dire que trois évangiles étoient supposés, et que celui de saint Luc, qu'ils préféroient aux autres, on ne sait pourquoi, puisqu'il n'étoit pas venu par une autre voie, avoit été falsifié. Mais quelles preuves en donnoient-ils? de pures visions, nuls faits positifs. Ils disoient pour toute raison, que ce qui étoit contraire à leurs sentiments devoit nécessairement avoir été inventé par

d'autres que par les apôtres, et alléguoient pour toute preuve les opinions mêmes qu'on leur contestoit; opinions d'ailleurs si extravagantes, et si manifestement insensées, qu'on ne sait encore comment elles ont pu entrer dans l'esprit humain. Mais certes, pour accuser la bonne foi de l'église, il falloit avoir en main des originaux différents des siens, ou quelque preuve constante. Interpellés (1) d'en produire eux et leurs disciples, ils sont demeurés muets, et ont laissé par leur silence une preuve indubitable qu'au second siecle du christianisme où ils écrivoient, il n'y avoit pas seulement un indice de fausseté, ni la moindre conjecture qu'on pût opposer à la tradition de l'église.

Que dirai-je du consentement des livres de l'écriture, et du témoignage admirable que tous les temps du peuple de Dieu se donnent les uns aux autres? Les temps du second temple supposent ceux du premier, et nous ramenent à Salomon. La paix n'est venue que par les combats; et les conquêtes du peuple de Dieu nous font remonter jusqu'aux juges, jusqu'à Josué, et jusqu'à la sortie d'Egypte. En regardant tout un peuple sortir d'un royaume où il étoit étranger, on se souvient comment il y étoit entré. Les douze patriarches paroissent aussitôt; et un peuple qui ne s'est jamais regardé que comme une seule famille nous conduit naturellement à Abraham qui en est la tige. Ce peuple est-il plus sage et moins porté à l'idolâtrie après le retour de Babylone? C'étoit l'effet naturel d'un grand châti-

(1) Iren. Tertull. Aug. loc. cit.

ment que ses fautes passées lui avoient attiré. Si ce peuple se glorifie d'avoir vu durant plusieurs siecles des miracles que les autres peuples n'ont jamais vus, il peut aussi se glorifier d'avoir eu la connoissance de Dieu qu'aucun autre peuple n'avoit. Que veut-on que signifie la circoncision, et la fête des tabernacles, et la pâque, et les autres fêtes célébrées dans la nation de temps immémorial, sinon les choses qu'on trouve marquées dans le livre de Moïse ? Qu'un peuple distingué des autres par une religion et par des mœurs si particulieres, qui conserve dès son origine, sur le fondement de la création, et sur la foi de la providence, une doctrine si suivie et si élevée, une mémoire si vive d'une longue suite de faits si nécessairement enchaînés, des cérémonies si réglées, et des coutumes si universelles, ait été sans une histoire qui lui marquât son origine et sans une loi qui lui prescrivît ses coutumes pendant mille ans qu'il est demeuré en état ; et qu'Esdras ait commencé à lui vouloir donner tout à coup sous le nom de Moïse, avec l'histoire de ses antiquités, la loi qui formoit ses mœurs, quand ce peuple devenu captif a vu son ancienne monarchie renversée de fond en comble : quelle fable plus incroyable pourroit-on jamais inventer ? et peut-on y donner créance, sans joindre l'ignorance au blasphême ?

Pour perdre une telle loi quand on l'a une fois reçue, il faut qu'un peuple soit exterminé, ou que par divers changements il en soit venu à n'avoir plus qu'une idée confuse de son origine, de sa religion, et de ses coutumes. Si ce malheur est arrivé au peuple juif, et que la loi, si connue sous Sédécias, se

soit perdue soixante ans après malgré les soins d'un Ezéchiel, d'un Jérémie, d'un Baruch, d'un Daniel, sans compter les autres, et dans le temps que cette loi avoit ses martyrs, comme le montrent les persécutions de Daniel et des trois enfants ; si, dis-je, cette sainte loi s'est perdue en si peu de temps, et demeure si profondément oubliée qu'il soit permis à Esdras de la rétablir à sa fantaisie : ce n'étoit pas le seul livre qu'il lui falloit fabriquer. Il lui falloit composer en même temps tous les prophetes anciens et nouveaux, c'est-à-dire ceux qui avoient écrit et devant et durant la captivité, ceux que le peuple avoit vus écrire, aussi bien que ceux dont il conservoit la mémoire ; et non seulement les prophetes, mais encore les livres de Salomon, et les psaumes de David, et tous les livres d'histoire, puisqu'à peine se trouvera-t-il dans toute cette histoire un seul fait considérable, et dans tous ces autres livres un seul chapitre, qui, détaché de Moïse, tel que nous l'avons, puisse subsister un seul moment. Tout y parle de Moïse, tout y est fondé sur Moïse : et la chose devoit être ainsi, puisque Moïse, et sa loi, et l'histoire qu'il a écrite, étoit en effet dans le peuple juif tout le fondement de la conduite publique et particuliere. C'étoit en vérité à Esdras une merveilleuse entreprise, et bien nouvelle dans le monde, de faire parler en même temps avec Moïse tant d'hommes de caractere et de style différent, et chacun d'une maniere uniforme et toujours semblable à elle-même ; et faire accroire tout à coup à tout un peuple que ce sont là les livres anciens qu'il a toujours révérés, et les nouveaux qu'il a vu faire,

comme s'il n'avoit jamais ouï parler de rien, et que la connoissance du temps présent aussi bien que celle du temps passé fût tout à coup abolie. Tels sont les prodiges qu'il faut croire, quand on ne veut pas croire les miracles du Tout-puissant, ni recevoir le témoignage par lequel il est constant qu'on a dit à tout un grand peuple qu'il les avoit vus de ses yeux.

Mais si ce peuple est revenu de Babylone dans la terre de ses peres si nouveau et si ignorant qu'à peine se souvînt-il qu'il eût été, en sorte qu'il ait reçu sans examiner tout ce qu'Esdras aura voulu lui donner; comment donc voyons-nous dans le livre qu'Esdras a écrit et dans celui de Néhémias son contemporain tout ce qu'on y dit des livres divins? avec quel front Esdras et Néhémias osent-ils parler de la loi de Moïse en tant d'endroits (1), et publiquement, comme d'une chose connue de tout le monde et que tout le monde avoit entre ses mains? comment voit-on tout le peuple agir naturellement en conséquence de cette loi, comme l'ayant eue toujours présente? Mais comment dit-on dans le même temps (2), et dans le retour du peuple, que tout ce peuple admira l'accomplissement de l'oracle de Jérémie touchant les 70 ans de captivité? Ce Jérémie qu'Esdras venoit de forger avec tous les autres prophetes, comment a-t-il tout d'un coup trouvé créance? Par quel artifice nouveau a-t-on pu persuader à tout un peuple, et aux vieillards qui avoient vu ce prophete, qu'ils avoient toujours attendu la délivrance mira-

(1) 1 Esd. III, VII, IX, X. 2 Esd. V, VIII, IX, XII, XIII.—(2) 2 Par. XXXVI, 22. 1 Esd. I, 1.

culeuse qu'il leur avoit annoncée dans ses écrits ? Mais tout cela sera encore supposé : Esdras et Néhémias n'auront point écrit l'histoire de leur temps, quelque autre l'aura faite sous leur nom ; et ceux qui ont fabriqué tous les autres livres de l'ancien testament auront été si favorisés de la postérité, que d'autres faussaires leur en auront supposé à eux-mêmes, pour donner créance à leur imposture.

On aura honte sans doute de tant d'extravagances; et au lieu de dire qu'Esdras ait fait tout d'un coup paroître tant de livres si distingués les uns des autres par les caracteres du style et du temps, on dira qu'il y aura pu insérer les miracles et les prédictions qui les font passer pour divins : erreur plus grossiere encore que la précédente, puisque ces miracles et ces prédictions sont tellement répandus dans tous ces livres, sont tellement inculqués et répétés si souvent avec tant de tours divers et une si grande variété de fortes figures, en un mot en font tellement tout le corps, qu'il faut n'avoir jamais seulement ouvert ces saints livres, pour ne voir pas qu'il est encore plus aisé de les refondre, pour ainsi dire, tout-à-fait, que d'y insérer les choses que les incrédules sont si fâchés d'y trouver. Et quand même on leur auroit accordé tout ce qu'ils demandent, le miraculeux et le divin est tellement le fonds de ces livres, qu'il s'y retrouveroit encore malgré qu'on en eût.

Qu'Esdras, si on veut, y ait ajouté après coup les prédictions des choses déja arrivées de son temps : celles qui se sont accomplies depuis, que vous avez vues en si grand nombre, qui les aura ajoutées ?

Dieu aura peut-être donné à Esdras le don de prophétie, afin que l'imposture d'Esdras fût plus vraisemblable : et on aimera mieux qu'un faussaire soit prophete, qu'Isaïe, ou que Jérémie, ou que Daniel : ou bien chaque siecle aura porté un faussaire heureux, que tout le peuple en aura cru ; et de nouveaux imposteurs, par un zele admirable de religion, auront sans cesse ajouté aux livres divins, après même que le canon aura été clos, qu'ils se seront répandus avec les Juifs par toute la terre, et qu'on les aura traduits en tant de langues étrangeres. N'eût-ce pas été, à force de vouloir rétablir la religion, la détruire par les fondements ? Tout un peuple laisse-t-il donc changer si facilement ce qu'il croit être divin, soit qu'il le croie par raison ou par erreur ? Quelqu'un peut-il espérer de persuader aux chrétiens, ou même aux Turcs, d'ajouter un seul chapitre ou à l'évangile ou à l'alcoran? Mais peut-être que les Juifs étoient plus dociles que les autres peuples, ou qu'ils étoient moins religieux à conserver leurs saints livres. Quels monstres d'opinions se faut-il mettre dans l'esprit, quand on veut secouer le joug de l'autorité divine, et ne régler ses sentiments, non plus que ses mœurs, que par sa raison égarée !

Qu'on ne dise pas que la discussion de ces faits est embarrassante ; car, quand elle le seroit, il faudroit ou s'en rapporter à l'autorité de l'église et à la tradition de tant de siecles, ou pousser l'examen jusqu'au bout, et ne pas croire qu'on en fût quitte pour dire qu'il demande plus de temps qu'on n'en veut donner à son salut. Mais au fond, sans

remuer avec un travail infini les livres des deux testaments, il ne faut que lire le livre des psaumes où sont recueillis tant d'anciens cantiques du peuple de Dieu, pour y voir, dans la plus divine poésie qui fut jamais, des monuments immortels de l'histoire de Moïse, de celle des juges, de celle des rois, imprimés par le chant et par la mesure dans la mémoire des hommes. Et pour le nouveau testament, les seules épîtres de saint Paul, si vives, si originales, si fort du temps des affaires et des mouvements qui étoient alors, et enfin d'un caractere si marqué; ces épîtres, dis-je, reçues par les églises auxquelles elles étoient adressées, et de là communiquées aux autres églises, suffiroient pour convaincre les esprits bien faits que tout est sincere et original dans les écritures que les apôtres nous ont laissées.

Aussi se soutiennent-elles les unes les autres avec une force invincible. Les actes des apôtres ne font que continuer l'évangile; leurs épîtres le supposent nécessairement. Mais afin que tout soit d'accord, et les actes (1) et les épîtres et les évangiles réclament par-tout les anciens livres des Juifs: saint Paul (2) et les autres apôtres ne cessent d'alléguer ce que Moïse a dit, ce qu'il a écrit, ce que les prophetes ont dit et écrit après Moïse. Jésus-Christ (3) appelle en témoignage « la loi de Moïse, les prophetes et les « psaumes », comme des témoins qui déposent tous de la même vérité. S'il veut expliquer ses mysteres (4), « il commence par Moïse et par les pro-

(1) Act. III, 22; VII, 32, etc.—(2) Rom. X, 5, 19.—(3) Luc. XXIV, 44.—(4) *Ibid.* 27.

« phetes »; et quand il dit (1) aux Juifs que « Moïse « a écrit de lui », il pose pour fondement ce qu'il y avoit de plus constant parmi eux, et les ramene à la source même de leurs traditions.

Voyons néanmoins ce qu'on oppose à une autorité si reconnue et au consentement de tant de siecles : car, puisque de nos jours on a bien osé publier en toute sorte de langues des livres contre l'écriture, il ne faut point dissimuler ce qu'on dit pour décrier ses antiquités. Que dit-on donc pour autoriser la supposition du Pentateuque? et que peut-on objecter à une tradition de trois mille ans soutenue par sa propre force et par la suite des choses? Rien de suivi, rien de positif, rien d'important; des chicanes sur des nombres, sur des lieux, ou sur des noms; et de telles observations, qui dans toute autre matiere ne passeroient tout au plus que pour de vaines curiosités incapables de donner atteinte au fond des choses, nous sont ici allégnées comme faisant la décision de l'affaire la plus sérieuse qui fut jamais!

Il y a, dit-on, des difficultés dans l'histoire de l'écriture. Il y en a sans doute, qui n'y seroient pas si le livre étoit moins ancien, ou s'il avoit été supposé, comme on l'ose dire, par un homme habile et industrieux, ou si l'on eût été moins religieux à le donner tel qu'on le trouvoit, et qu'on eût pris la liberté d'y corriger ce qui faisoit de la peine. Il y a les difficultés que fait un long temps, lorsque les lieux ont changé de nom ou d'état, lorsque les

(1) Joan. V, 46, 47.

dates sont oubliées, lorsque les généalogies ne sont plus connues, qu'il n'y a plus de remede aux fautes qu'une copie tant soit peu négligée introduit si aisément en de telles choses, ou que des faits échappés à la mémoire des hommes laissent de l'obscurité dans quelque partie de l'histoire. Mais enfin cette obscurité est-elle dans la suite même, ou dans le fond de l'affaire? Nullement: tout y est suivi; et ce qui reste d'obscur ne sert qu'à faire voir dans les livres saints une antiquité plus vénérable.

Mais il y a des altérations dans le texte: les anciennes versions ne s'accordent pas; l'hébreu, en divers endroits, est différent de lui-même; et le texte des Samaritains, outre le mot qu'on les accuse d'y avoir changé exprès (1) en faveur de leur temple de Garizim, differe encore en d'autres endroits de celui des Juifs. Et de là que conclura-t-on? que les Juifs ou Esdras auront supposé le Pentateuque au retour de la captivité? C'est justement tout le contraire qu'il faudroit conclure. Les différences du samaritain ne servent qu'à confirmer ce que nous avons déja établi, que leur texte est indépendant de celui des Juifs. Loin qu'on puisse s'imaginer que ces schismatiques aient pris quelque chose des Juifs et d'Esdras, nous avons vu (2), au contraire, que c'est en haine des Juifs et d'Esdras, et en haine du premier et du second temple, qu'ils ont inventé leur chimere de Garizim. Qui ne voit donc qu'ils auroient plutôt accusé les impostures des Juifs que

(1) Deut. XXVII, 4. — (2) Voyez tom. I, pag. 49, 57, 63.

de les suivre? Ces rebelles, qui ont méprisé Esdras et tous les prophetes des Juifs, avec leur temple et Salomon qui l'avoit bâti, aussi bien que David qui en avoit désigné le lieu, qu'ont-ils respecté dans leur Pentateuque, sinon une antiquité supérieure non seulement à celle d'Esdras et des prophetes, mais encore à celle de Salomon et de David, en un mot, l'antiquité de Moïse, dont les deux peuples conviennent? Combien donc est incontestable l'autorité de Moïse et du Pentateuque, que toutes les objections ne font qu'affermir!

Mais enfin d'où viennent ces variétés des textes et des versions? D'où viennent-elles en effet, sinon de l'antiquité du livre même, qui a passé par les mains de tant de copistes depuis tant de siecles que la langue dans laquelle il est écrit a cessé d'être commune?

Mais laissons les vaines disputes, et tranchons en un mot la difficulté par le fond. Qu'on me dise s'il n'est pas constant que de toutes les versions, et de tout le texte, quel qu'il soit, il en reviendra toujours les mêmes lois, les mêmes miracles, les mêmes prédictions, la même suite d'histoire, le même corps de doctrine, et enfin la même substance. En quoi nuisent après cela les diversités des textes? Que nous falloit-il davantage que ce fond inaltérable des livres sacrés, et que pouvions-nous demander de plus à la divine providence? Et pour ce qui est des versions, est-ce une marque de supposition ou de nouveauté, que la langue de l'écriture soit si ancienne qu'on en ait perdu les délicatesses, et qu'on se trouve empêché à en rendre toute l'élé-

gance ou toute la force dans la derniere rigueur? N'est-ce pas plutôt une preuve de la plus grande antiquité? Et si on veut s'attacher aux petites choses, qu'on me dise si de tant d'endroits où il y a de l'embarras, on en a rétabli un seul par raisonnement ou par conjecture. On a suivi la foi des exemplaires; et comme la tradition n'a jamais permis que la saine doctrine pût être altérée, on a cru que les autres fautes, s'il en restoit, ne serviroient qu'à prouver qu'on n'a rien ici innové par son propre esprit.

Mais enfin, et voici le fort de l'objection, n'y a-t-il pas des choses ajoutées dans le texte de Moïse, et d'où vient qu'on trouve sa mort à la fin du livre qu'on lui attribue? Quelle merveille que ceux qui ont continué son histoire aient ajouté sa fin bienheureuse au reste de ses actions, afin de faire du tout un même corps?

Pour les autres additions, voyons ce que c'est. Est-ce quelque loi nouvelle, ou quelque nouvelle cérémonie, quelque dogme, quelque miracle, quelque prédiction? On n'y songe seulement pas: il n'y en a pas le moindre soupçon, ni le moindre indice; c'eût été ajouter à l'œuvre de Dieu: la loi l'avoit défendu (1), et le scandale qu'on eût causé eût été horrible.

Quoi donc! on aura continué peut-être une généalogie commencée; on aura peut-être expliqué un nom de ville changé par le temps; à l'occasion de la manne dont le peuple a été nourri durant quarante ans, on aura marqué le temps où cessa cette

(1) Deut. IV, 2; XII, 12. Voyez tome I, p. 197.

nourriture céleste (1), et ce fait écrit depuis dans un autre livre sera demeuré par remarque dans celui de Moïse (2) comme un fait constant et public, dont tout le peuple étoit témoin ; quatre ou cinq remarques de cette nature faites par Josué, ou par Samuel, ou par quelqu'autre prophete d'une pareille antiquité, parcequ'elles ne regardoient que des faits notoires et où constamment il n'y avoit point de difficulté, auront naturellement passé dans le texte, et la même tradition nous les aura apportées avec tout le reste : aussitôt tout sera perdu ! Esdras sera accusé, quoique le samaritain, où ces remarques se trouvent, nous montre qu'elles ont une antiquité non seulement au-dessus d'Esdras, mais au-dessus du schisme des dix tribus ! N'importe ; il faut que tout retombe sur Esdras. Si ces remarques venoient de plus haut, le Pentateuque seroit encore plus ancien qu'il ne faut ; et on ne pourroit assez révérer l'antiquité d'un livre dont les notes mêmes auroient un si grand âge. Esdras aura donc tout fait ; Esdras aura oublié qu'il vouloit faire parler Moïse, et lui aura fait écrire si grossièrement comme déja arrivé ce qui s'est passé après lui. Tout un ouvrage sera convaincu de supposition par ce seul endroit ; l'autorité de tant de siecles et la foi publique ne lui serviront plus de rien : comme si, au contraire, on ne voyoit pas que ces remarques dont on se prévaut sont une nouvelle preuve de sincérité et de bonne foi, non seulement dans ceux qui les ont faites, mais encore dans ceux qui les ont transcrites. A-t-on

(1) Jos. V, 12.—(2) Exod. XVI, 35.

jamais jugé de l'autorité, je ne dis pas d'un livre divin, mais de quelque livre que ce soit, par des raisons si légeres? Mais c'est que l'écriture est un livre ennemi du genre humain; il veut obliger les hommes à soumettre leur esprit à Dieu, et à réprimer leurs passions déréglées: il faut qu'il périsse; et, à quelque prix que ce soit, il doit être sacrifié au libertinage.

Au reste, ne croyez pas que l'impiété s'engage sans nécessité dans toutes les absurdités que vous avez vues. Si, contre le témoignage du genre humain, et contre toutes les regles du bon sens, elle s'attache à ôter au Pentateuque et aux prophéties leurs auteurs toujours reconnus, et à leur contester leurs dates, c'est que les dates font tout en cette matiere, pour deux raisons: premièrement, parceque des livres pleins de tant de faits miraculeux qu'on y voit revêtus de leurs circonstances les plus particulieres, et avancés non seulement comme publics, mais encore comme présents, s'ils eussent pu être démentis, auroient porté avec eux leur condamnation, et, au lieu qu'ils se soutiennent de leur propre poids, ils seroient tombés par eux-mêmes il y a long-temps: secondement, parceque leurs dates étant une fois fixées, on ne peut plus effacer la marque infaillible d'inspiration divine qu'ils portent empreinte dans le grand nombre et la longue suite des prédictions mémorables dont on les trouve remplis.

C'est pour éviter ces miracles et ces prédictions, que les impies sont tombés dans toutes les absurdités qui vous ont surpris. Mais qu'ils ne pensent

pas échapper à Dieu: il a réservé à son écriture une marque de divinité qui ne souffre aucune atteinte ; c'est le rapport des deux testaments. On ne dispute pas du moins que tout l'ancien testament ne soit écrit devant le nouveau. Il n'y a point ici de nouvel Esdras qui ait pu persuader aux Juifs d'inventer ou de falsifier leur écriture en faveur des chrétiens qu'ils persécutoient. Il n'en faut pas davantage. Par le rapport des deux testaments, on prouve que l'un et l'autre est divin : ils ont tous deux le même dessein et la même suite ; l'un prépare la voie à la perfection que l'autre montre à découvert ; l'un pose le fondement, et l'autre acheve l'édifice ; en un mot, l'un prédit ce que l'autre fait voir accompli.

Ainsi tous les temps sont unis ensemble, et un dessein éternel de la divine providence nous est révélé. La tradition du peuple juif et celle du peuple chrétien ne font ensemble qu'une même suite de religion, et les écritures des deux testaments ne font aussi qu'un même corps et un même livre.

Et à cause que la discussion des prédictions particulieres, quoiqu'en soi pleine de lumiere, dépend de beaucoup de faits que tout le monde ne peut pas suivre également, Dieu en a choisi quelques uns qu'il a rendus sensibles aux plus ignorants. Ces faits illustres, ces faits éclatants dont tout l'univers est témoin, sont, monseigneur, les faits que j'ai tâché jusqu'ici de vous faire suivre ; c'est-à-dire la désolation du peuple juif et la conversion des gentils arrivées ensemble, et toutes deux précisément

dans le même temps que l'évangile a été prêché, et que Jésus-Christ a paru.

Ces trois choses unies dans l'ordre des temps l'étoient encore beaucoup davantage dans l'ordre des conseils de Dieu. Vous les avez vues marcher ensemble dans les anciennes prophéties : mais Jésus-Christ, fidele interprete des prophéties et des volontés de son pere, nous a encore mieux expliqué cette liaison dans son évangile ; il le fait dans la parabole de la vigne, si familiere aux prophetes. Le pere de famille avoit planté cette vigne (1), c'est-à-dire la religion véritable fondée sur son alliance, et l'avoit donnée à cultiver à des ouvriers, c'est-à-dire aux Juifs. Pour en recueillir les fruits, il envoie à diverses fois ses serviteurs, qui sont les prophetes : ces ouvriers infideles les font mourir. Sa bonté le porte à leur envoyer son propre fils : ils le traitent encore plus mal que les serviteurs. A la fin il leur ôte sa vigne, et la donne à d'autres ouvriers : il leur ôte la grace de son alliance pour la donner aux gentils.

Ces trois choses devoient donc concourir ensemble, l'envoi du fils de Dieu, la réprobation des Juifs, et la vocation des gentils. Il ne faut plus de commentaire à la parabole que l'évènement a interprétée.

Vous avez vu que les Juifs avouent que le royaume de Juda et l'état de leur république a commencé à tomber dans les temps d'Hérode, et lorsque Jésus-Christ est venu au monde. Mais si les altérations

(1) MATTH. XXI, 33.

qu'ils faisoient à la loi de Dieu leur ont attiré une diminution si visible de leur puissance, leur dernière désolation qui dure encore devoit être la punition d'un plus grand crime.

Ce crime est visiblement leur méconnoissance envers leur Messie qui venoit les instruire et les affranchir. C'est aussi depuis ce temps qu'un joug de fer est sur leur tête; et ils en seroient accablés, si Dieu ne les réservoit à servir un jour ce Messie qu'ils ont crucifié.

Voilà donc déja un fait avéré et public: c'est la ruine totale de l'état du peuple juif dans le temps de Jésus-Christ. La conversion des gentils qui devoit arriver dans le même temps n'est pas moins avérée. En même temps que l'ancien culte est détruit dans Jérusalem avec le temple, l'idolâtrie est attaquée de tous côtés; et les peuples qui depuis tant de milliers d'années avoient oublié leur créateur, se réveillent d'un si long assoupissement.

Et afin que tout convienne, les promesses spirituelles sont développées par la prédication de l'évangile, dans le temps que le peuple juif, qui n'en avoit reçu que de temporelles, réprouvé manifestement pour son incrédulité, et captif par toute la terre, n'a plus de grandeur humaine à espérer. Alors le ciel est promis à ceux qui souffrent persécution pour la justice; les secrets de la vie future sont prêchés; et la vraie béatitude est montrée loin de ce séjour où regne la mort, où abondent le péché et tous les maux.

Si on ne découvre pas ici un dessein toujours soutenu et toujours suivi, si on n'y voit pas un même

ordre des conseils de Dieu qui prépare dès l'origine du monde ce qu'il achève à la fin des temps, et qui sous divers états, mais avec une succession toujours constante, perpétue aux yeux de tout l'univers la sainte société où il veut être servi, on mérite de ne rien voir, et d'être livré à son propre endurcissement comme au plus juste et au plus rigoureux de tous les supplices.

Et afin que cette suite du peuple de Dieu fût claire aux moins clairvoyants, Dieu la rend sensible et palpable par des faits que personne ne peut ignorer, s'il ne ferme volontairement les yeux à la vérité. Le Messie est attendu par les Hébreux; il vient, et il appelle les gentils comme il avoit été prédit. Le peuple qui le reconnoît comme venu est incorporé au peuple qui l'attendoit, sans qu'il y ait entre deux un seul moment d'interruption: ce peuple est répandu par toute la terre: les gentils ne cessent de s'y agréger; et cette église que Jésus-Christ a établie sur la pierre, malgré les efforts de l'enfer, n'a jamais été renversée.

Quelle consolation aux enfants de Dieu! mais quelle conviction de la vérité, quand *ils voient que* d'Innocent XI, qui remplit aujourd'hui si dignement le premier siege de l'*église*, *on remonte sans* interruption jusqu'à saint Pierre, établi par Jésus-Christ prince des apôtres: d'où, en reprenant les pontifes qui ont servi sous la loi, on va *jusqu'à* Aaron et jusqu'à Moïse; de là jusqu'aux patriarches, et jusqu'à l'origine du monde! Quelle suite! quelle tradition! quel enchaînement merveilleux! Si notre esprit naturellement incertain, et devenu par ses in-

certitudes le jouet de ses propres raisonnements, a besoin, dans les questions où il y va du salut, d'être fixé et déterminé par quelque autorité certaine; quelle plus grande autorité que celle de l'église catholique, qui réunit en elle-même toute l'autorité des siecles passés et les anciennes traditions du genre humain jusqu'à sa premiere origine?

Ainsi la société que Jésus-Christ attendu durant tous les siecles passés a enfin fondée sur la pierre, et où saint Pierre et ses successeurs doivent présider par ses ordres, se justifie elle-même par sa propre suite, et porte dans son éternelle durée le caractere de la main de Dieu.

C'est aussi cette succession que nulle hérésie, nulle secte, nulle autre société que la seule église de Dieu, n'a pu se donner. Les fausses religions ont pu imiter l'église en beaucoup de choses, et sur-tout elles l'imitent en disant, comme elle, que c'est Dieu qui les a fondées: mais ce discours en leur bouche n'est qu'un discours en l'air; car si Dieu a créé le genre humain, si le créant à son image il n'a jamais dédaigné de lui enseigner le moyen de le servir et de lui plaire, toute secte qui ne montre pas sa succession depuis l'origine du monde n'est pas de Dieu.

Ici tombent aux pieds de l'église toutes les sociétés et toutes les sectes que les hommes ont établies au-dedans ou au-dehors du christianisme.

Par exemple, le faux prophete des Arabes a bien pu se dire envoyé de Dieu; et après avoir trompé des peuples souverainement ignorants, il a pu profiter des divisions de son voisinage pour y étendre par les armes une religion toute sensuelle: mais ni il n'a osé

supposer qu'il ait été attendu, ni enfin il n'a pu donner ou à sa personne, ou à sa religion, aucune liaison réelle ni apparente avec les siecles passés. L'expédient qu'il a trouvé pour s'en exempter est nouveau. De peur qu'on ne voulût rechercher dans les écritures des chrétiens des témoignages de sa mission semblables à ceux que Jésus-Christ trouvoit dans les écritures des Juifs, il a dit que les chrétiens et les Juifs avoient falsifié tous leurs livres. Ses sectateurs ignorants l'en ont cru sur sa parole six cents ans après Jésus-Christ; et il s'est annoncé lui-même non seulement sans aucun témoignage précédent, mais encore sans que ni lui ni les siens aient osé ou supposer ou promettre aucun miracle sensible qui ait pu autoriser sa mission.

De même les hérésiarques qui ont fondé des sectes nouvelles parmi les chrétiens ont bien pu rendre la foi plus facile, en niant les mysteres qui passent les sens; ils ont bien pu éblouir les hommes par leur éloquence et par une apparence de piété, les remuer par leurs passions, les engager par leurs intérêts, les attirer par la nouveauté et par le libertinage, soit par celui de l'esprit, soit même par celui des sens; en un mot, ils ont pu facilement ou se tromper, ou tromper les autres, car il n'y a rien de plus humain: mais, outre qu'ils n'ont pas pu même se vanter d'avoir fait aucun miracle en public, ni réduire leur religion à des faits positifs dont leurs sectateurs fussent témoins, il y a toujours un fait malheureux pour eux que jamais ils n'ont pu couvrir, c'est celui de leur nouveauté; il paroîtra toujours aux yeux de tout l'univers qu'eux et la secte qu'ils ont établie se.

seront détachés de ce grand corps et de cette église ancienne que Jésus-Christ a fondée, où saint Pierre et ses successeurs tenoient la premiere place, dans laquelle toutes les sectes les ont trouvés établis; le moment de la séparation sera toujours si constant, que les hérétiques eux-mêmes ne le pourront désavouer, et qu'ils n'oseront pas seulement tenter de se faire venir de la source par une suite qu'on n'ait jamais vue s'interrompre. C'est le foible inévitable de toutes les sectes que les hommes ont établies : nul ne peut changer les siecles passés, ni se donner des prédécesseurs, ou faire qu'il les ait trouvés en possession.

La seule église catholique remplit tous les siecles précédents par une suite qui ne peut lui être contestée. La loi vient au-devant de l'évangile; la succession de Moïse et des patriarches ne fait qu'une même suite avec celle de Jésus-Christ : être attendu, venir, être reconnu par une postérité qui dure autant que le monde, c'est le caractere du Messie en qui nous croyons. « Jésus-Christ est aujourd'hui, il étoit hier, « et il est aux siecles des siecles (1). »

Ainsi, outre l'avantage qu'a l'église de Jésus-Christ d'être seule fondée sur des faits miraculeux et divins qu'on a écrits hautement et sans crainte d'être démenti dans le temps qu'ils sont arrivés, voici en faveur de ceux qui n'ont pas vécu dans ces temps un miracle toujours subsistant qui confirme la vérité de tous les autres; c'est la suite de la religion toujours victorieuse des erreurs qui ont tâché

(1) Heb. XIII, 8.

de la détruire. Vous y pouvez joindre encore une autre suite, et c'est la suite visible d'un continuel châtiment sur les Juifs qui n'ont pas reçu le Christ promis à leurs peres.

Ils l'attendent néanmoins encore; et leur attente toujours frustrée fait une partie de leur supplice: ils l'attendent, et font voir en l'attendant qu'il a toujours été attendu. Condamnés par leurs propres livres, ils assurent la vérité de la religion; ils en portent, pour ainsi dire, toute la suite écrite sur leur front: d'un seul regard on voit ce qu'ils ont été, pourquoi ils sont comme on les voit, et à quoi ils sont réservés.

Ainsi quatre ou cinq faits authentiques, et plus clairs que la lumiere du soleil, font voir notre religion aussi ancienne que le monde: ils montrent par conséquent qu'elle n'a point d'autre auteur que celui qui a fondé l'univers, qui, tenant tout en sa main, a pu seul et commencer et conduire un dessein où tous les siecles sont compris.

Il ne faut donc plus s'étonner, comme on fait ordinairement, de ce que Dieu nous propose à croire tant de choses si dignes de lui, et tout ensemble si impénétrables à l'esprit humain: mais plutôt il faut s'étonner de ce qu'ayant établi la foi sur une autorité si ferme et si manifeste, il reste encore dans le monde des aveugles et des incrédules.

Nos passions désordonnées, notre attachement à nos sens, et notre orgueil indomtable, en sont la cause. Nous aimons mieux tout risquer que de nous contraindre: nous aimons mieux croupir dans notre ignorance que de l'avouer: nous aimons mieux sa-

tisfaire une vaine curiosité, et nourrir dans notre esprit indocile la liberté de penser tout ce qu'il nous plaît, que de ployer sous le joug de l'autorité divine.

De là vient qu'il y a tant d'incrédules; et Dieu le permet ainsi pour l'instruction de ses enfants. Sans les aveugles, sans les sauvages, sans les infideles qui restent, et dans le sein même du christianisme, nous ne connoîtrions pas assez la corruption profonde de notre nature, ni l'abyme d'où Jésus-Christ nous a tirés. Si sa sainte vérité n'étoit contredite, nous ne verrions pas la merveille qui l'a fait durer parmi tant de contradictions, et nous oublierions à la fin que nous sommes sauvés par la grace. Maintenant l'incrédulité des uns humilie les autres; et les rebelles qui s'opposent aux desseins de Dieu font éclater la puissance par laquelle, indépendamment de toute autre chose, il accomplit les promesses qu'il a faites à son église.

Qu'attendons-nous donc à nous soumettre? Attendons-nous que Dieu fasse toujours de nouveaux miracles; qu'il les rende inutiles en les continuant; qu'il y accoutume nos yeux comme ils le sont au cours du soleil et à toutes les autres merveilles de la nature? Ou bien attendons-nous que les impies et les opiniâtres se taisent; que les gens de bien et les libertins rendent un égal témoignage à la vérité; que tout le monde d'un commun accord la préfere à sa passion, et que la fausse science que la seule nouveauté fait admirer cesse de surprendre les hommes? N'est-ce pas assez que nous voyions qu'on ne peut combattre la religion sans montrer par de prodigieux égarements qu'on a le sens renversé, et qu'on ne se

défend plus que par présomption ou par ignorance? L'église, victorieuse des siecles et des erreurs, ne pourra-t-elle pas vaincre dans nos esprits les pitoyables raisonnements qu'on lui oppose? et les promesses divines que nous voyons tous les jours s'y accomplir ne pourront-elles nous élever au-dessus des sens?

Et qu'on ne nous dise pas que ces promesses demeurent encore en suspens, et que comme elles s'étendent jusqu'à la fin du monde, ce ne sera qu'à la fin du monde que nous pourrons nous vanter d'en avoir vu l'accomplissement: car, au contraire, ce qui s'est passé nous assure de l'avenir. Tant d'anciennes prédictions si visiblement accomplies nous font voir qu'il n'y aura rien qui ne s'accomplisse; et que l'église, contre qui l'enfer, selon la promesse du Fils de Dieu, ne peut jamais prévaloir, sera toujours subsistante jusqu'à la consommation des siecles, puisque Jésus-Christ, véritable en tout, n'a point donné d'autres bornes à sa durée.

Les mêmes promesses nous assurent la vie future. Dieu, qui s'est montré si fidele en accomplissant ce qui regarde le siecle présent, ne le sera pas moins à accomplir ce qui regarde le siecle futur, dont tout ce que nous voyons n'est qu'une préparation; et l'église sera sur la terre toujours immuable et invincible, jusqu'à ce que, ses enfants étant ramassés, elle soit toute entiere transportée au ciel, qui est son séjour véritable.

Pour ceux qui seront exclus de cette cité céleste, une rigueur éternelle leur est réservée; et après avoir perdu par leur faute une bienheureuse éternité, il ne leur restera plus qu'une éternité malheureuse.

Ainsi les conseils de Dieu se terminent par un état immuable; ses promesses et ses menaces sont également certaines; et ce qu'il exécute dans le temps assure ce qu'il nous ordonne ou d'espérer ou de craindre dans l'éternité.

Voilà, monseigneur, ce que vous apprend LA SUITE DE LA RELIGION mise en abrégé devant vos yeux : par le temps elle vous conduit à l'éternité. Vous voyez un ordre constant dans tous les desseins de Dieu, et une marque visible de sa puissance dans la durée perpétuelle de son peuple. Vous reconnoissez que l'église a une tige toujours subsistante, dont on ne peut se séparer sans se perdre; et que ceux qui étant unis à cette racine font des œuvres dignes de leur foi, s'assurent la vie éternelle.

Etudiez donc, monseigneur, mais étudiez avec attention, cette suite de l'église, qui vous assure si clairement toutes les promesses de Dieu. Tout ce qui rompt cette chaîne, tout ce qui sort de cette suite, tout ce qui s'élève de soi-même et ne vient pas en vertu des promesses faites à l'église dès l'origine du monde, vous doit faire horreur. Employez toutes vos forces à rappeler dans cette unité tout ce qui s'en est dévoyé, et à faire écouter l'église par laquelle le Saint-Esprit prononce ses oracles.

La gloire de vos ancêtres est non seulement de ne l'avoir jamais abandonnée, mais de l'avoir toujours soutenue, et d'avoir mérité par-là d'être appelés ses fils aînés, qui est sans doute le plus glorieux de tous leurs titres.

Je n'ai pas besoin de vous parler de Clovis, de Charlemagne, ni de saint Louis : considérez seule-

ment le temps où vous vivez, et de quel pere Dieu vous a fait naître. Un roi si grand en tout se distingue plus par sa foi que par ses autres admirables qualités. Il protege la religion au-dedans et au-dehors du royaume, et jusqu'aux extrémités du monde. Ses lois sont un des plus fermes remparts de l'église. Son autorité, révérée autant par le mérite de sa personne que par la majesté de son sceptre, ne se soutient jamais mieux que lorsqu'elle défend la cause de Dieu. On n'entend plus de blasphême; l'impiété tremble devant lui: c'est ce roi marqué par Salomon, qui dissipe tout le mal par ses regards. S'il attaque l'hérésie par tant de moyens, et plus encore que n'ont jamais fait ses prédécesseurs, ce n'est pas qu'il craigne pour son trône; tout est tranquille à ses pieds, et ses armes sont redoutées par toute la terre: mais c'est qu'il aime ses peuples, et que se voyant élevé par la main de Dieu à une puissance que rien ne peut égaler dans l'univers, il n'en connoît point de plus bel usage que de la faire servir à guérir les plaies de l'église.

Imitez, monseigneur, un si bel exemple, et laissez-le à vos descendants. Recommandez-leur l'église plus encore que ce grand empire que vos ancêtres gouvernent depuis tant de siecles. Que votre auguste maison, la premiere en dignité qui soit au monde, soit la premiere à défendre les droits de Dieu, et à étendre par tout l'univers le regne de Jésus-Christ qui la fait régner avec tant de gloire.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

TROISIEME PARTIE.

LES EMPIRES.

I. Les révolutions des empires sont réglées par la providence, et servent à humilier les princes.

Quoiqu'il n'y ait rien de comparable à cette suite de la vraie église que je vous ai représentée, monseigneur, la suite des empires, qu'il faut maintenant vous remettre devant les yeux, n'est guere moins profitable aux grands princes comme vous.

Premièrement, ces empires ont pour la plupart une liaison nécessaire avec l'histoire du peuple de Dieu. Dieu s'est servi des Assyriens et des Babyloniens pour châtier ce peuple; des Perses, pour le rétablir; d'Alexandre et de ses premiers successeurs, pour le protéger; d'Antiochus l'illustre et de ses successeurs, pour l'exercer; des Romains, pour soutenir sa liberté contre les rois de Syrie qui ne songeoient qu'à le détruire. Les Juifs ont duré jusqu'à Jésus-Christ sous la puissance des mêmes Romains. Quand ils l'ont méconnu et crucifié, ces mêmes Romains ont prêté leurs mains, sans y penser, à la vengeance divine, et ont exterminé ce peuple ingrat. Dieu, qui avoit résolu de rassembler dans le même temps le peuple nouveau, de toutes les nations, a premierement réuni les terres et les mers sous ce même

empire. Le commerce de tant de peuples divers, autrefois étrangers les uns aux autres, et depuis réunis sous la domination romaine, a été un des plus puissants moyens dont la providence se soit servie pour donner cours à l'évangile. Si le même empire romain a persécuté durant trois cents ans ce peuple nouveau qui naissoit de tous côtés dans son enceinte, cette persécution a confirmé l'église chrétienne, et a fait éclater sa gloire avec sa foi et sa patience. Enfin l'empire romain a cédé; et ayant trouvé quelque chose de plus invincible que lui, il a reçu paisiblement dans son sein cette église à laquelle il avoit fait une si longue et si cruelle guerre. Les empereurs ont employé leur pouvoir à faire obéir l'église, et Rome a été le chef de l'empire spirituel que Jésus-Christ a voulu étendre par toute la terre.

Quand le temps a été venu que la puissance romaine devoit tomber, et que ce grand empire, qui s'étoit vainement promis l'éternité, devoit subir la destinée de tous les autres, Rome, devenue la proie des barbares, a conservé par la religion son ancienne majesté. Les nations qui ont envahi l'empire romain y ont appris peu à peu la piété chrétienne qui a adouci leur barbarie; et leurs rois, en se mettant chacun dans sa nation à la place des empereurs, n'ont trouvé aucun de leurs titres plus glorieux que celui de protecteurs de l'église.

Mais il faut ici vous découvrir les secrets jugements de Dieu sur l'empire romain et sur Rome même: mystere que le Saint-Esprit a révélé à saint

Jean, et que ce grand homme, apôtre, évangéliste, et prophete, a expliqué dans l'Apocalypse.

Rome, qui avoit vieilli dans le culte des idoles, avoit une peine extrême à s'en défaire, même sous les empereurs chrétiens ; et le sénat se faisoit un honneur de défendre les dieux de Romulus, auxquels il attribuoit toutes les victoires de l'ancienne république (1). Les empereurs étoient fatigués des députations de ce grand corps qui demandoit le rétablissement de ses idoles, et qui croyoit que corriger Rome de ses vieilles superstitions étoit faire injure au nom romain. Ainsi cette compagnie composée de ce que l'empire avoit de plus grand, et une immense multitude de peuple où se trouvoient presque tous les plus puissants de Rome, ne pouvoient être retirées de leurs erreurs, ni par la prédication de l'évangile, ni par un si visible accomplissement des anciennes prophéties, ni par la conversion presque de tout le reste de l'empire, ni enfin par celle des princes dont tous les décrets autorisoient le christianisme. Au contraire, ils continuoient à charger d'opprobres l'église de Jésus-Christ, qu'ils accusoient encore, à l'exemple de leurs peres, de tous les malheurs de l'empire, toujours prêts à renouveller les anciennes persécutions s'ils n'eussent été réprimés par les empereurs.

Les choses étoient encore en cet état au quatrieme siecle de l'église, et cent ans après Constantin, quand Dieu enfin se ressouvint de tant de sanglants

(1) Zozym. IV. Orat. Symm. apud Amb. tom. 5, lib. 5, ep. 30. Aug. de civ. Dei, 1, 1, etc.

décrets du sénat contre les fideles, et tout ensemble des cris furieux dont tout le peuple romain, avide du sang chrétien, avoit si souvent fait retentir l'amphithéâtre : il livra donc aux barbares cette ville enivrée du sang des martyrs, comme parle saint Jean (1). Dieu renouvella sur elle les terribles châtiments qu'il avoit exercés sur Babylone : Rome même est appelée de ce nom. Cette nouvelle Babylone, imitatrice de l'ancienne, comme elle enflée de ses victoires, triomphante dans ses délices et dans ses richesses, souillée de ses idolâtries, et persécutrice du peuple de Dieu, tombe aussi comme elle d'une grande chûte, et saint Jean (2) chante sa ruine. La gloire de ses conquêtes, qu'elle attribuoit à ses dieux, lui est ôtée : elle est en proie aux barbares, prise trois et quatre fois, pillée, saccagée, détruite. Le glaive des barbares ne pardonne qu'aux chrétiens. Une autre Rome toute chrétienne sort des cendres de la premiere ; et c'est seulement après l'inondation des barbares que s'acheve entièrement la victoire de Jésus-Christ sur les dieux romains, qu'on voit non seulement détruits, mais oubliés.

C'est ainsi que les empires du monde ont servi à la religion et à la conservation du peuple de Dieu : c'est pourquoi ce même Dieu qui a fait prédire à ses prophetes les divers états de son peuple, leur a fait prédire aussi la succession des empires. Vous avez vu les endroits où Nabuchodonosor a été marqué comme celui qui devoit venir pour punir les peuples superbes, et sur-tout le peuple juif ingrat

(1) Apoc. XVII, 6.—(2) *Ibid.* XVII, XVIII.

envers son auteur. Vous avez entendu nommer Cyrus, deux cents ans avant sa naissance, comme celui qui devoit rétablir le peuple de Dieu et punir l'orgueil de Babylone. La ruine de Ninive n'a pas été prédite moins clairement. Daniel, dans ses admirables visions, a fait passer en un instant devant vos yeux l'empire de Babylone, celui des Medes et des Perses, celui d'Alexandre et des Grecs. Les blasphêmes et les cruautés d'un Antiochus l'illustre y ont été prophétisés, aussi bien que les victoires miraculeuses du peuple de Dieu sur un si violent persécuteur. On y voit ces fameux empires tomber les uns après les autres ; et le nouvel empire que Jésus-Christ devoit établir y est marqué si expressément par ses propres caracteres, qu'il n'y a pas moyen de le méconnoître. C'est l'empire des saints du Très-haut; c'est l'empire du Fils de l'homme: empire qui doit subsister au milieu de la ruine de tous les autres, et auquel seul l'éternité est promise.

Les jugements de Dieu sur le plus grand de tous les empires de ce monde, c'est-à-dire sur l'empire romain, ne nous ont pas été cachés: vous les venez d'apprendre de la bouche de saint Jean. Rome a senti elle-même la main de Dieu, et a été comme les autres un exemple de sa justice. Mais son sort étoit plus heureux que celui des autres villes: purgée par ses désastres des restes de l'idolâtrie, elle ne subsiste plus que par le christianisme qu'elle annonce à tout l'univers.

Ainsi tous les grands empires que nous avons vus sur la terre ont concouru par divers moyens au

bien de la religion et à la gloire de Dieu, comme Dieu même l'a déclaré par ses prophetes.

Quand vous lisez si souvent dans leurs écrits, que les rois entreront en foule dans l'église, et qu'ils en seront les protecteurs et les nourriciers, vous reconnoissez à ces paroles les empereurs et les autres princes chrétiens; et comme les rois vos ancêtres se sont signalés plus que tous les autres en protégeant et en étendant l'église de Dieu, je ne craindrai point de vous assurer que c'est eux qui de tous les rois sont prédits le plus clairement dans ces illustres prophéties.

Dieu donc, qui avoit dessein de se servir des divers empires pour châtier, ou pour exercer, ou pour étendre, ou pour protéger, son peuple, voulant se faire connoître pour l'auteur d'un si admirable conseil, en a découvert le secret à ses prophetes, et leur a fait prédire ce qu'il avoit résolu d'exécuter. C'est pourquoi, comme les empires entroient dans l'ordre des desseins de Dieu sur le peuple qu'il avoit choisi, la fortune de ces empires se trouve annoncée par les mêmes oracles du Saint-Esprit qui prédisent la succession du peuple fidele.

Plus vous vous accoutumerez à suivre les grandes choses, et à les rappeler à leurs principes, plus vous serez en admiration de ces conseils de la providence. Il importe que vous en preniez de bonne heure les idées, qui s'éclairciront tous les jours de plus en plus dans votre esprit, et que vous appreniez à rapporter les choses humaines aux ordres de cette sagesse éternelle dont elles dépendent.

Dieu ne déclare pas tous les jours ses volontés

par ses prophetes touchant les rois et les monarchies qu'il éleve ou qu'il détruit : mais l'ayant fait tant de fois dans ces grands empires dont nous venons de parler, il nous montre par ces exemples fameux ce qu'il fait dans tous les autres, et il apprend aux rois ces deux vérités fondamentales; premièrement, que c'est lui qui forme les royaumes pour les donner à qui il lui plaît; et secondement, qu'il sait les faire servir, dans les temps et dans l'ordre qu'il a résolu, aux desseins qu'il a sur son peuple.

C'est, monseigneur, ce qui doit tenir tous les princes dans une entiere dépendance, et les rendre toujours attentifs aux ordres de Dieu, afin de prêter la main à ce qu'il médite pour sa gloire dans toutes les occasions qu'il leur en présente.

Mais cette suite des empires, même à la considérer plus humainement, a de grandes utilités, principalement pour les princes, puisque l'arrogance, compagne ordinaire d'une condition si éminente, est si fortement rabattue par ce spectacle : car si les hommes apprennent à se modérer en voyant mourir les rois, combien plus seront-ils frappés en voyant mourir les royaumes mêmes ! et où peut-on recevoir une plus belle leçon de la vanité des grandeurs humaines ?

Ainsi quand vous voyez passer comme en un instant devant vos yeux, je ne dis pas les rois et les empereurs, mais ces grands empires qui ont fait trembler tout l'univers; quand vous voyez les Assyriens anciens et nouveaux, les Medes, les Perses, les Grecs, les Romains, se présenter devant vous

successivement, et tomber, pour ainsi dire, les uns sur les autres, ce fracas effroyable vous fait sentir qu'il n'y a rien de solide parmi les hommes, et que l'inconstance et l'agitation est le propre partage des choses humaines.

II. Les révolutions des empires ont des causes particulieres que les princes doivent étudier.

Mais, monseigneur, ce qui vous rendra ce spectacle plus utile et plus agréable, ce sera la réflexion que vous ferez non seulement sur l'élévation et sur la chûte des empires, mais encore sur les causes de leur progrès et sur celles de leur décadence.

Car ce même Dieu qui a fait l'enchaînement de l'univers, et qui, tout-puissant par lui-même, a voulu, pour établir l'ordre, que les parties d'un si grand tout dépendissent les unes des autres, ce même Dieu a voulu aussi que le cours des choses humaines eût sa suite et ses proportions : je veux dire que les hommes et les nations ont eu des qualités proportionnées à l'élévation à laquelle ils étoient destinés ; et qu'à la réserve de certains coups extraordinaires où Dieu vouloit que sa main parût toute seule, il n'est point arrivé de grand changement qui n'ait eu ses causes dans les siecles précédents.

Et comme dans toutes les affaires il y a ce qui les prépare, ce qui détermine à les entreprendre, et ce qui les fait réussir, la vraie science de l'histoire est de remarquer dans chaque temps ces secretes dispositions qui ont préparé les grands changements,

et les conjonctures importantes qui les ont fait arriver.

En effet, il ne suffit pas de regarder seulement devant ses yeux, c'est-à-dire de considérer ces grands évènements qui décident tout à coup de la fortune des empires : qui veut entendre à fond les choses humaines doit les reprendre de plus haut ; et il lui faut observer les inclinations et les mœurs, ou, pour dire tout en un mot, le caractere, tant des peuples dominants en général, que des princes en particulier, et enfin de tous les hommes extraordinaires qui, par l'importance du personnage qu'ils ont eu à faire dans le monde, ont contribué en bien ou en mal au changement des états et à la fortune publique.

J'ai tâché, monseigneur, de vous préparer à ces importantes réflexions dans la premiere partie de ce discours ; vous y aurez pu observer le génie des peuples, et celui des grands hommes qui les ont conduits. Les évènements qui ont porté coup dans la suite ont été montrés ; et afin de vous tenir attentif à l'enchaînement des grandes affaires du monde, que je voulois principalement vous faire entendre, j'ai omis beaucoup de faits particuliers dont les suites n'ont pas été si considérables. Mais parce qu'en nous attachant à la suite nous avons passé trop vîte sur beaucoup de choses pour pouvoir faire les réflexions qu'elles méritoient, vous devez maintenant vous y attacher avec une attention plus particuliere, et accoutumer votre esprit à rechercher les effets dans leurs causes les plus éloignées.

Par-là, monseigneur, vous apprendrez ce qu'il

est si nécessaire que vous sachiez, qu'encore qu'à ne regarder que les rencontres particulieres, la fortune semble seule décider de l'établissement et de la ruine des empires, à tout prendre il en arrive à peu près comme dans le jeu, où le plus habile l'emporte à la longue.

En effet, dans ce jeu sanglant où les peuples ont disputé de l'empire et de la puissance, qui a prévu de plus loin, qui s'est le plus appliqué, qui a duré le plus long-temps dans les grands travaux, et enfin qui a su le mieux ou pousser ou se ménager suivant la rencontre, à la fin a eu l'avantage, et a fait servir la fortune même à ses desseins.

Ainsi ne vous lassez point d'examiner les causes des grands changements, puisque rien ne servira jamais tant à votre instruction; mais recherchez-les sur-tout dans la suite des grands empires, où la grandeur des évènements les rend plus palpables.

III. Les Scythes, les Éthiopiens, et les Egyptiens.

Je ne compterai pas ici parmi les grands empires celui de Bacchus ni celui d'Hercule, ces célebres vainqueurs des Indes et de l'orient. Leurs histoires n'ont rien de certain, leurs conquêtes n'ont rien de suivi: il les faut laisser célébrer aux poëtes, qui en ont fait le plus grand sujet de leurs fables.

Je ne parlerai pas non plus de l'empire que le Madyes d'Hérodote (1), qui ressemble assez à l'In-

(1) Herod. lib. 1.

dathyrse de Mégasthene (1), et au Tanaüs de Justin (2), établit pour un peu de temps dans la grande Asie : les Scythes que ce prince menoit à la guerre ont plutôt fait des courses que des conquêtes. Ce ne fut que par rencontre, et en poussant les Cimmériens, qu'ils entrerent dans la Médie, battirent les Medes, et leur enleverent cette partie de l'Asie où ils avoient établi leur domination. Ces nouveaux conquérants n'y régnerent que vingt-huit ans. Leur impiété, leur avarice, et leur brutalité, la leur fit perdre ; et Cyaxare, fils de Phraorte, sur lequel ils l'avoient conquise, les en chassa. Ce fut plutôt par adresse que par force : réduit à un coin de son royaume que les vainqueurs avoient négligé, ou que peut-être ils n'avoient pu forcer, il attendit avec patience que ces conquérants brutaux eussent excité la haine publique et se défissent eux-mêmes par le désordre de leur gouvernement.

Nous trouvons encore dans Strabon (3), qui l'a tiré du même Mégasthene, un Théarcon roi d'Ethiopie : ce doit être le Tharaca de l'écriture (4), dont les armes furent redoutées du temps de Sennachérib roi d'Assyrie. Ce prince pénétra jusqu'aux colonnes d'Hercule, apparemment le long de la côte d'Afrique, et passa jusqu'en Europe. Mais que dirois-je d'un homme dont nous ne voyons dans les historiens que quatre ou cinq mots, et dont la domination n'a aucune suite?

Les Ethiopiens dont il étoit roi, étoient, selon

(1) Strab. lib. 15.—(2) Justin. I, 1.—(3) Lib. 15. —(4) 4 Reg. XIX, 9. Is. XXXII, 4.

Hérodote (1), les mieux faits de tous les hommes, et de la plus belle taille. Leur esprit étoit vif et ferme ; mais ils prenoient peu de soin de le cultiver, mettant leur confiance dans leurs corps robustes et dans leurs bras nerveux. Leurs rois étoient électifs, et ils mettoient sur le trône le plus grand et le plus fort. On peut juger de leur humeur par une action que nous raconte Hérodote. Lorsque Cambyse leur envoya, pour les surprendre, des ambassadeurs et des présents tels que les Perses les donnoient, de la pourpre, des bracelets d'or, et des compositions de parfums, ils se moquerent de ses présents où ils ne voyoient rien d'utile à la vie, aussi bien que de ses ambassadeurs, qu'ils prirent pour ce qu'ils étoient, c'est-à-dire pour des espions. Mais leur roi voulut aussi faire un présent à sa mode au roi de Perse ; et prenant en main un arc qu'un Perse eût à peine soutenu loin de le pouvoir tirer, il le banda en présence des ambassadeurs, et leur dit : « Voici le conseil que « le roi d'Ethiopie donne au roi de Perse. Quand les « Perses se pourront servir aussi aisément que je viens « de faire d'un arc de cette grandeur et de cette force, « qu'ils viennent attaquer les Ethiopiens, et qu'ils « amenent plus de troupes que n'en a Cambyse. En at- « tendant qu'ils rendent graces aux dieux, qui n'ont « pas mis dans le cœur des Ethiopiens le desir de s'é- « tendre hors de leur pays. » Cela dit, il débanda l'arc, et le donna aux ambassadeurs. On ne peut dire quel eût été l'évènement de la guerre : Cambyse, irrité de cette réponse, s'avança vers l'Ethiopie comme

(1) Herod. lib. 3.

un insensé, sans ordre, sans convois, sans discipline ; et vit périr son armée, faute de vivres, au milieu des sables, avant que d'approcher l'ennemi.

Ces peuples d'Ethiopie n'étoient pourtant pas si justes qu'ils s'en vantoient, ni si renfermés dans leur pays : leurs voisins les Egyptiens avoient souvent éprouvé leurs forces. Il n'y a rien de suivi dans les conseils de ces nations sauvages et mal cultivées : si la nature y commence souvent de beaux sentiments, elle ne les acheve jamais. Aussi n'y voyons-nous que peu de choses à apprendre et à imiter. N'en parlons pas davantage, et venons aux peuples policés.

Les Egyptiens sont les premiers où l'on ait su les regles du gouvernement. Cette nation grave et sérieuse connut d'abord la vraie fin de la politique, qui est de rendre la vie commode et les peuples heureux. La température toujours uniforme du pays y faisoit les esprits solides et constants. Comme la vertu est le fondement de toute la société, ils l'ont soigneusement cultivée. Leur principale vertu a été la reconnoissance. La gloire qu'on leur a donnée (1) d'être les plus reconnoissants de tous les hommes, fait voir qu'ils étoient aussi les plus sociables. Les bienfaits sont le lien de la concorde publique et particuliere. Qui reconnoît les graces aime à en faire ; et en bannissant l'ingratitude, le plaisir de faire du bien demeure si pur, qu'il n'y a plus moyen de n'y être pas sensible.

(1) Diod. lib. 1, sect. 2.

Leurs lois étoient simples, pleines d'équité, et propres à unir entre eux les citoyens. Celui qui pouvant sauver un homme attaqué ne le faisoit pas, étoit puni de mort aussi rigoureusement que l'assassin (1). Que si on ne pouvoit secourir le malheureux, il falloit du moins dénoncer l'auteur de la violence; et il y avoit des peines établies contre ceux qui manquoient à ce devoir. Ainsi les citoyens étoient à la garde les uns des autres, et tout le corps de l'état étoit uni contre les méchants.

Il n'étoit pas permis d'être inutile à l'état : la loi assignoit à chacun son emploi, qui se perpétuoit de pere en fils (2). On ne pouvoit ni en avoir deux, ni changer de profession; mais aussi toutes les professions étoient honorées. Il falloit qu'il y eût des emplois et des personnes plus considérables, comme il faut qu'il y ait des yeux dans le corps; leur éclat ne fait pas mépriser les pieds ni les parties les plus basses. Ainsi, parmi les Egyptiens, les prêtres et les soldats avoient des marques d'honneur particulieres : mais tous les métiers, jusqu'aux moindres, étoient en estime; et on ne croyoit pas pouvoir sans crime mépriser les citoyens dont les travaux, quels qu'ils fussent, contribuoient au bien public. Par ce moyen tous les arts venoient à leur perfection : l'honneur qui les nourrit s'y mêloit par-tout : on faisoit mieux ce qu'on avoit toujours vu faire et à quoi on s'étoit uniquement exercé dès son enfance.

Mais il y avoit une occupation qui devoit être commune; c'étoit l'étude des lois et de la sagesse.

(1) Diod. lib. 1, sect. 2.—(2) *Ibid.*

L'ignorance de la religion et de la police du pays n'étoit excusée en aucun état. Au reste, chaque profession avoit son canton qui lui étoit assigné. Il n'en arrivoit aucune incommodité dans un pays dont la largeur n'étoit pas grande ; et, dans un si bel ordre, les fainéants ne savoient où se cacher.

Parmi de si bonnes lois, ce qu'il y avoit de meilleur, c'est que tout le monde étoit nourri dans l'esprit de les observer (1). Une coutume nouvelle étoit un prodige en Egypte : tout s'y faisoit toujours de même ; et l'exactitude qu'on y avoit à garder les petites choses maintenoit les grandes. Aussi n'y eut-il jamais de peuple qui ait conservé plus long-temps ses usages et ses lois.

L'ordre des jugements servoit à entretenir cet esprit (2). Trente juges étoient tirés des principales villes pour composer la compagnie qui jugeoit tout le royaume. On étoit accoutumé à ne voir dans ces places que les plus honnêtes gens du pays et les plus graves. Le prince leur assignoit certains revenus, afin qu'affranchis des embarras domestiques, ils pussent donner tout leur temps à faire observer les lois. Ils ne tiroient rien des procès, et on ne s'étoit pas encore avisé de faire un métier de la justice. Pour éviter les surprises, les affaires étoient traitées par écrit dans cette assemblée. On y craignoit la fausse éloquence, qui éblouit les esprits et émeut les passions : la vérité ne pouvoit être expliquée d'une maniere trop seche. Le président du sé-

(1) Herod. lib. 2. Diod. lib. 1, sect. 2. Plat. de leg. II.—(2) Diod. lib. 1, sect. 2.

nat portoit un collier d'or et de pierres précieuses, d'où pendoit une figure sans yeux, qu'on appeloit la Vérité (1). Quand il la prenoit, c'étoit le signal pour commencer la séance. Il l'appliquoit au parti qui devoit gagner sa cause, et c'étoit la forme de prononcer les sentences.

Un des plus beaux artifices des Egyptiens pour conserver leurs anciennes maximes étoit de les revêtir de certaines cérémonies qui les imprimoient dans les esprits. Ces cérémonies s'observoient avec réflexion, et l'humeur sérieuse des Egyptiens ne permettoit pas qu'elles tournassent en simples formules. Ceux qui n'avoient point d'affaires, et dont la vie étoit innocente, pouvoient éviter l'examen de ce sévere tribunal.

Mais il y avoit en Egypte une espece de jugement tout-à-fait extraordinaire, dont personne n'échappoit (2). C'est une consolation en mourant de laisser son nom en estime parmi les hommes; et de tous les biens humains c'est le seul que la mort ne nous peut ravir. Mais il n'étoit pas permis en Egypte de louer indifféremment tous les morts : il falloit avoir cet honneur par un jugement public. Aussitôt qu'un homme étoit mort, on l'amenoit en jugement. L'accusateur public étoit écouté. S'il prouvoit que la conduite du mort eût été mauvaise, on en condamnoit la mémoire, et il étoit privé de la sépulture. Le peuple admiroit le pouvoir des lois, qui s'étendoit jusqu'après la mort; et chacun, touché de l'exemple, craignoit de déshonorer sa mémoire et sa

(1) Diod. lib. 1, sect. 2.—(2) *Ibid.*

famille. Que si le mort n'étoit convaincu d'aucune faute, on l'ensevelissoit honorablement ; on faisoit son panégyrique, mais sans y rien mêler de sa naissance : toute l'Egypte étoit noble, et d'ailleurs on n'y goûtoit de louanges que celles qu'on s'attiroit par son mérite.

Chacun sait combien curieusement les Egyptiens conservoient les corps morts : leurs momies se voient encore. Ainsi leur reconnoissance envers leurs parents étoit immortelle : les enfants, en voyant les corps de leurs ancêtres, se souvenoient de leurs vertus que le public avoit reconnues, et s'excitoient à aimer les lois qu'ils leur avoient laissées.

Pour empêcher les emprunts, d'où naissent la fainéantise, les fraudes, et la chicane, l'ordonnance du roi Asychis ne permettoit d'emprunter qu'à condition d'engager le corps de son pere à celui dont on empruntoit (1). C'étoit une impiété et une infamie tout ensemble de ne pas retirer assez promptement un gage si précieux ; et celui qui mouroit sans s'être acquitté de ce devoir étoit privé de la sépulture.

Le royaume étoit héréditaire ; mais les rois étoient obligés plus que tous les autres à vivre selon les lois (2). Ils en avoient de particulieres qu'un roi avoit digérées, et qui faisoient une partie des livres sacrés. Ce n'est pas qu'on disputât rien aux rois, ou que personne eût droit de les contraindre ; au contraire, on les respectoit comme des dieux : mais c'est qu'une coutume ancienne avoit tout réglé, et qu'ils ne s'a-

(1) Herod. lib. 2. Diod. lib. 1, sect. 2.—(2) *Ibid.*

visoient pas de vivre autrement que leurs ancêtres. Ainsi ils souffroient sans peine non seulement que la qualité des viandes et la mesure du boire et du manger leur fût marquée (1) (car c'étoit une chose ordinaire en Egypte, où tout le monde étoit sobre, et où l'air du pays inspiroit la frugalité), mais encore que toutes leurs heures fussent destinées (2). En s'éveillant au point du jour, lorsque l'esprit est le plus net et les pensées le plus pures, ils lisoient leurs lettres, pour prendre une idée plus droite et plus véritable des affaires qu'ils avoient à décider. Sitôt qu'ils étoient habillés, ils alloient sacrifier au temple. Là, environnés de toute leur cour, et les victimes étant à l'autel, ils assistoient à une priere pleine d'instruction, où le pontife prioit les dieux de donner au prince toutes les vertus royales, en sorte qu'il fût religieux envers les dieux, doux envers les hommes, modéré, juste, magnanime, sincere, et éloigné du mensonge, libéral, maître de lui-même, punissant au-dessous du mérite, et récompensant au-dessus. Le pontife parloit ensuite des fautes que les rois pouvoient commettre : mais il supposoit toujours qu'ils n'y tomboient que par surprise, ou par ignorance, chargeant d'imprécations les ministres qui leur donnoient de mauvais conseils et leur déguisoient la vérité. Telle étoit la maniere d'instruire les rois. On croyoit que les reproches ne faisoient qu'aigrir leurs esprits ; et que le moyen le plus efficace de leur inspirer la vertu étoit de leur marquer leur devoir dans des louanges

(1) Herod. lib. 2.—(2) Diod. lib. 1, sect. 2.

conformes aux lois, et prononcées gravement devant les dieux. Après la priere et le sacrifice, on lisoit au roi, dans les saints livres, les conseils et les actions des grands hommes, afin qu'il gouvernât son état par leurs maximes, et maintînt les lois qui avoient rendu ses prédécesseurs heureux aussi bien que leurs sujets.

Ce qui montre que ces remontrances se faisoient et s'écoutoient sérieusement, c'est qu'elles avoient leur effet. Parmi les Thébains, c'est-à-dire dans la dynastie principale, celle où les lois étoient en vigueur, et qui devint à la fin la maîtresse de toutes les autres, les plus grands hommes ont été les rois. Les deux Mercures auteurs des sciences et de toutes les institutions des Egyptiens, l'un voisin des temps du déluge, et l'autre qu'ils ont appelé le Trismégiste ou le trois fois grand, contemporain de Moïse, ont été tous deux rois de Thebes. Toute l'Egypte a profité de leurs lumieres, et Thebes doit à leurs instructions d'avoir eu peu de mauvais princes (1). Ceux-ci étoient épargnés pendant leur vie; le repos public le vouloit ainsi : mais ils n'étoient pas exempts du jugement qu'il falloit subir après la mort (2). Quelques uns ont été privés de la sépulture : mais on en voit peu d'exemples; et au contraire la plupart des rois ont été si chéris des peuples, que chacun pleuroit leur mort autant que celle de son pere ou de ses enfants.

Cette coutume de juger les rois après leur mort parut si sainte au peuple de Dieu, qu'il l'a toujours

(1) Herod. lib. 2.—(2) Diod. lib. 1, sect. 2.

pratiquée. Nous voyons dans l'écriture que les méchants rois étoient privés de la sépulture de leurs ancêtres, et nous apprenons de Josephe(1)que cette coutume duroit encore du temps des Asmonéens. Elle faisoit entendre aux rois que si leur majesté les met au-dessus des jugements humains pendant leur vie, ils y reviennent enfin quand la mort les a égalés aux autres hommes.

Les Egyptiens avoient l'esprit inventif, mais ils le tournoient aux choses utiles. Leurs Mercures ont rempli l'Egypte d'inventions merveilleuses, et ne lui avoient presque rien laissé ignorer de ce qui pouvoit rendre la vie commode et tranquille. Je ne puis laisser aux Egyptiens la gloire qu'ils ont donnée à leur Osiris, d'avoir inventé le labourage (2); car on le trouve de tout temps dans les pays voisins de la terre d'où le genre humain s'est répandu, et on ne peut douter qu'il ne fût connu dès l'origine du monde. Aussi les Egyptiens donnent-ils eux-mêmes une si grande antiquité à Osiris, qu'on voit bien qu'ils ont confondu son temps avec celui des commencements de l'univers, et qu'ils ont voulu lui attribuer les choses dont l'origine passoit de bien loin tous les temps connus dans leur histoire. Mais si les Egyptiens n'ont pas inventé l'agriculture, ni les autres arts que nous voyons devant le déluge, ils les ont tellement perfectionnés, et ont pris un si grand soin de les rétablir parmi les peuples où la barbarie les avoit fait oublier, que leur gloire n'est guere

(1) Ant. XIII, 23.—(2) Diod. lib. 1, sect. 1. Plut. de Isid. et Osir.

moins grande que s'ils en avoient été les inventeurs.

Il y en a même de très importants dont on ne peut leur disputer l'invention. Comme leur pays étoit uni, et leur ciel toujours pur et sans nuages, ils ont été les premiers à observer le cours des astres : ils ont aussi les premiers réglé l'année (1). Ces observations les ont jetés naturellement dans l'arithmétique ; et s'il est vrai, ce que dit Platon (2), que le soleil et la lune aient enseigné aux hommes la science des nombres, c'est-à-dire qu'on ait commencé les comptes réglés par celui des jours, des mois et des ans, les Egyptiens sont les premiers qui aient écouté ces merveilleux maîtres. Les planetes et les autres astres ne leur ont pas été moins connus, et ils ont trouvé cette grande année qui ramene tout le ciel à son premier point.

Pour reconnoître leurs terres, tous les ans couvertes par le débordement du Nil, ils ont été obligés de recourir à l'arpentage, qui leur a bientôt appris la géométrie (3). Ils étoient grands observateurs de la nature, qui, dans un air si serein et sous un soleil si ardent, étoit forte et féconde parmi eux. C'est aussi ce qui leur a fait inventer ou perfectionner la médecine (4).

Ainsi toutes les sciences ont été en grand honneur parmi eux. Les inventeurs des choses utiles recevoient, et de leur vivant et après leur mort, de dignes récompenses de leurs travaux. C'est ce qui a

(1) Plat. Epin. Diod. lib. 1, sect. 2. Herod. lib. 2. — (2) Plat. in Tim. — (3) Diod. lib. 1, sect. 2. — (4) *Ibid.* Herod lib. 3, init.

consacré les livres de leurs deux Mercures, et les a fait regarder comme des livres divins (1). Le premier de tous les peuples où on voie des bibliothèques est celui d'Egypte. Le titre qu'on leur donnoit inspiroit l'envie d'y entrer et d'en pénétrer les secrets: on les appeloit « le trésor des remedes de « l'ame »: elle s'y guérissoit de l'ignorance, la plus dangereuse de ses maladies et la source de toutes les autres.

Une des choses qu'on imprimoit le plus fortement dans l'esprit des Egyptiens étoit l'estime et l'amour de leur patrie (2). Elle étoit, disoient-ils, le séjour des dieux: ils y avoient régné durant des milliers infinis d'années. Elle étoit la mere des hommes et des animaux, que la terre d'Egypte arrosée du Nil avoit enfantés pendant que le reste de la nature étoit stérile. Les prêtres, qui composoient l'histoire d'Egypte de cette suite immense de siecles qu'ils ne remplissoient que de fables et des généalogies de leurs dieux, le faisoient pour imprimer dans l'esprit des peuples l'antiquité et la noblesse de leur pays. Au reste, leur vraie histoire étoit renfermée dans des bornes raisonnables; mais ils trouvoient beau de se perdre dans un abyme infini de temps qui sembloit les approcher de l'éternité.

Cependant l'amour de la patrie avoit des fondements plus solides. L'Egypte étoit en effet le plus beau pays de l'univers, le plus abondant par la nature, le mieux cultivé par l'art, le plus riche,

(1) Diod. lib. 1, sect. 2. — (2) Plat. in Tim. Diod. lib. 1, sect. 1.

le plus commode, et le plus orné par les soins et la magnificence de ses rois.

Il n'y avoit rien que de grand dans leurs desseins et dans leurs travaux. Ce qu'ils ont fait du Nil est incroyable. Il pleut rarement en Egypte; mais ce fleuve, qui l'arrose toute par ses débordements réglés, lui apporte les pluies et les neiges des autres pays. Pour multiplier un fleuve si bienfaisant, l'Egypte étoit traversée d'une infinité de canaux d'une longueur et d'une largeur incroyable (1). Le Nil portoit par-tout la fécondité avec ses eaux salutaires; unissoit les villes entre elles, et la grande mer avec la mer rouge; entretenoit le commerce au-dedans et au-dehors du royaume, et le fortifioit contre l'ennemi: de sorte qu'il étoit tout ensemble et le nourricier et le défenseur de l'Egypte. On lui abandonnoit la campagne; mais les villes, rehaussées avec des travaux immenses, et s'élevant comme des isles au milieu des eaux, regardoient avec joie de cette hauteur toute la plaine inondée et tout ensemble fertilisée par le Nil. Lorsqu'il s'enfloit outre mesure, de grands lacs creusés par les rois tendoient leur sein aux eaux répandues. Ils avoient leurs décharges préparées: de grandes écluses les ouvroient ou les fermoient selon le besoin; et les eaux ayant leur retraite ne séjournoient sur les terres qu'autant qu'il falloit pour les engraisser.

Tel étoit l'usage de ce grand lac qu'on appeloit lac de Myris ou de Mœris (2): c'étoit le nom du roi

(1) Herod. lib. 2. Diod. lib. 1, sect. 2.—(2) Herod. lib. 2; et Diod. lib. 1, sect. 2.

qui l'avoit fait faire. On est étonné quand on lit, ce qui néanmoins est certain, qu'il avoit de tour environ cent quatre-vingts de nos lieues. Pour ne point perdre trop de bonnes terres en le creusant, on l'avoit étendu principalement du côté de la Libye. La pêche en valoit au prince des sommes immenses; et ainsi quand la terre ne produisoit rien, on en tiroit des trésors en la couvrant d'eaux. Deux pyramides, dont chacune portoit sur un trône deux statues colossales, l'une de Myris, et l'autre de sa femme, s'élevoient de trois cents pieds au milieu du lac, et occupoient sous les eaux un pareil espace: ainsi elles faisoient voir qu'on les avoit érigées avant que le creux eût été rempli, et montroient qu'un lac de cette étendue avoit été fait de main d'homme sous un seul prince.

Ceux qui ne savent pas jusqu'à quel point on peut ménager la terre, prennent pour fables ce qu'on raconte du nombre des villes d'Egypte (1). La richesse n'en étoit pas moins incroyable: il n'y en avoit point qui ne fût remplie de temples magnifiques et de superbes palais. L'architecture y montroit par-tout cette noble simplicité et cette grandeur qui remplit l'esprit. De longues galeries y étaloient des sculptures que la Grece prenoit pour modeles. Thebes le pouvoit disputer aux plus belles villes de l'univers (2). Ses cent portes chantées par Homere sont connues de tout le monde. Elle n'étoit pas moins peuplée qu'elle étoit vaste, et on a dit qu'elle pouvoit faire sortir ensemble dix mille combattants

(1) Herod. lib. 2. Diod. lib. 1, sect. 2.—(2) Diod. *ib.*

par chacune de ses portes (1). Qu'il y ait si l'on veut de l'exagération dans ce nombre, toujours est-il assuré que son peuple étoit innombrable.

Les Grecs et les Romains ont célébré sa magnificence et sa grandeur, encore qu'ils n'en eussent vu que les ruines, tant les restes en étoient augustes (2).

Si nos voyageurs avoient pénétré jusqu'au lieu où cette ville étoit bâtie, ils auroient sans doute encore trouvé quelque chose d'incomparable dans ses ruines; car les ouvrages des Egyptiens étoient faits pour tenir contre le temps. Leurs statues étoient des colosses (3); leurs colonnes étoient immenses. L'Egypte visoit au grand, et vouloit frapper les yeux de loin, mais toujours en les contentant par la justesse des proportions.

On a découvert (4) dans le Sayd (vous savez bien que c'est le nom de la Thébaïde) des temples et des palais presque encore entiers, où ces colonnes et ces statues sont innombrables. On y admire sur-tout un palais dont les restes semblent n'avoir subsisté que pour effacer la gloire de tous les plus grands ouvrages. Quatre allées à perte de vue, et bornées de part et d'autre par des sphinx d'une matiere aussi rare que leur grandeur est remarquable, servent d'avenues à quatre portiques dont la hauteur étonne les yeux. Quelle magnificence et quelle étendue! Encore ceux qui nous ont décrit ce prodigieux édifice n'ont-ils pas eu le temps d'en faire le tour, et

(1) Pomp. Mela, I, 9.—(2) Strab. XVII. Tac. ann. II, 60. —(3) Herod. et Diod. loc. cit. —(4) Voyages imp. par M. Thevenot.

ne sont pas même assurés d'en avoir vu la moitié; mais tout ce qu'ils y ont vu étoit surprenant. Une salle, qui apparemment faisoit le milieu de ce superbe palais, étoit soutenue de six-vingts colonnes de six brassées de grosseur, grandes à proportion, et entremêlées d'obélisques que tant de siecles n'ont pu abattre. Les couleurs même, c'est-à-dire ce qui éprouve le plutôt le pouvoir du temps, se soutiennent encore parmi les ruines de cet admirable édifice, et y conservent leur vivacité : tant l'Egypte savoit imprimer le caractere d'immortalité à tous ses ouvrages.

Maintenant que le nom du roi pénetre aux parties du monde les plus inconnues, et que ce prince étend aussi loin les recherches qu'il fait faire des plus beaux ouvrages de la nature et de l'art ; ne seroit-ce pas un digne objet de cette noble curiosité, de découvrir les beautés que la Thébaïde renferme dans ses déserts, et d'enrichir notre architecture des inventions de l'Egypte? Quelle puissance et quel art a pu faire d'un tel pays la merveille de l'univers? Et quelles beautés ne trouveroit-on pas si on pouvoit aborder la ville royale, puisque si loin d'elle on découvre des choses si merveilleuses !

Il n'appartenoit qu'à l'Egypte de dresser des monuments pour la postérité. Ses obélisques font encore aujourd'hui, autant par leur beauté que par leur hauteur, le principal ornement de Rome; et la puissance romaine, désespérant d'égaler les Egyptiens, a cru faire assez pour sa grandeur d'emprunter les monuments de leurs rois.

L'Egypte n'avoit point encore vu de grands édi-

fices que la tour de Babel, quand elle imagina ses pyramides, qui, par leur figure autant que par leur grandeur, triomphent du temps et des barbares. Le bon goût des Egyptiens leur fit aimer dès-lors la solidité et la régularité toute nue. N'est-ce point que la nature porte d'elle-même à cet air simple auquel on a tant de peine à revenir, quand le goût a été gâté par des nouveautés et des hardiesses bizarres? Quoi qu'il en soit, les Egyptiens n'ont aimé qu'une hardiesse réglée : ils n'ont cherché le nouveau et le surprenant que dans la variété infinie de la nature; et ils se vantoient d'être les seuls qui avoient fait, comme les dieux, des ouvrages immortels. Les inscriptions des pyramides n'étoient pas moins nobles que l'ouvrage : elles parloient aux spectateurs (1). Une de ces pyramides, bâtie de briques, avertissoit par son titre qu'on se gardât bien de la comparer aux autres, et « qu'elle « étoit autant au-dessus de toutes les pyramides, que « Jupiter étoit au-dessus de tous les dieux. »

Mais quelque effort que fassent les hommes, leur néant paroît par-tout. Ces pyramides étoient des tombeaux (2); encore les rois qui les ont bâties n'ont-ils pas eu le pouvoir d'y être inhumés, et ils n'ont pas joui de leur sépulcre.

Je ne parlerois pas de ce beau palais qu'on appeloit le labyrinthe, si Hérodote (3) qui l'a vu ne nous assuroit qu'il étoit plus surprenant que les pyramides. On l'avoit bâti sur le bord du lac

(1) Herod. lib. 2. — (2) Herod. *ibid.* Diod. lib. 1, sect. 2. — (3) Herod. et Diod. *ibid.*

Myris, et on lui avoit donné une vue proportionnée à sa grandeur. Au reste, ce n'étoit pas tant un seul palais qu'un magnifique amas de douze palais disposés régulièrement, et qui communiquoient ensemble. Quinze cents chambres mêlées de terrasses s'arrangeoient autour de douze salles, et ne laissoient point de sortie à ceux qui s'engageoient à les visiter. Il y avoit autant de bâtiments par-dessous terre. Ces bâtiments souterrains étoient destinés à la sépulture des rois, et encore (qui le pourroit dire sans honte et sans déplorer l'aveuglement de l'esprit humain?) à nourrir les crocodiles sacrés, dont une nation d'ailleurs si sage faisoit ses dieux.

Vous vous étonnez de voir tant de magnificence dans les sépulcres de l'Egypte. C'est qu'outre qu'on les érigeoit comme des monuments sacrés pour porter aux siecles futurs la mémoire des grands princes, on les regardoit encore comme des demeures éternelles. Les maisons étoient appelées des hôtelleries (1) où l'on n'étoit qu'en passant, et pendant une vie trop courte pour terminer tous nos desseins: mais les maisons véritables étoient les tombeaux que nous devions habiter durant des siecles infinis.

Au reste, ce n'étoit pas sur les choses inanimées que l'Egypte travailloit le plus. Ses plus nobles travaux et son plus bel art consistoit à former les hommes. La Grece en étoit si persuadée, que ses plus grands hommes, un Homere, un Pythagore, un Platon, Lycurgue même et Solon, ces deux

(1) Diod. lib. 1, sect. 2.

grands législateurs, et les autres qu'il n'est pas besoin de nommer, allerent apprendre la sagesse en Egypte (1). Dieu a voulu que Moïse même « fût « instruit dans toute la sagesse des Egyptiens »: c'est par-là qu'il a commencé « à être puissant en « paroles et en œuvres (2). » La vraie sagesse se sert de tout, et Dieu ne veut pas que ceux qu'il inspire négligent les moyens humains, qui viennent aussi de lui à leur maniere.

Ces sages d'Egypte avoient étudié le régime qui fait les esprits solides, les corps robustes, les femmes fécondes, et les enfants vigoureux. Par ce moyen le peuple croissoit en nombre et en forces. Le pays étoit sain naturellement; mais la philosophie leur avoit appris que la nature veut être aidée. Il y a un art de former les corps aussi bien que les esprits (3). Cet art, que notre nonchalance nous a fait perdre, étoit bien connu des anciens, et l'Egypte l'avoit trouvé. Elle employoit principalement à ce beau dessein la frugalité et les exercices. Dans un grand champ de bataille qui a été vu par Hérodote (4), les crânes des Perses, aisés à percer, et ceux des Egyptiens, plus durs que les pierres auxquelles ils étoient mêlés, montroient la mollesse des uns et la robuste constitution qu'une nourriture frugale et de vigoureux exercices donnoient aux autres. La course à pied, la course à cheval, la course dans les chariots, se pratiquoit en Egypte avec une adresse admira-

(1) Diod. lib. 1, sect. 2. Plut. de Isid.—(2) Act. VII, 22.—(3) Diod. lib. 1, sect. 1.—(4) Herod. lib. 3,

ble, et il n'y avoit point dans tout l'univers de meilleurs hommes de cheval que les Egyptiens.

Quand Diodore nous dit (1) qu'ils rejetoient la lutte comme un exercice qui donnoit une force dangereuse et peu durable, il a dû l'entendre de la lutte outrée des athletes, que la Grece elle-même, qui la couronnoit dans ses jeux, avoit blâmée comme peu convenable aux personnes libres : mais avec une certaine modération, elle étoit digne des honnêtes gens ; et Diodore lui-même nous apprend (2) que le Mercure des Egyptiens en avoit inventé les regles aussi bien que l'art de former les corps.

Il faut entendre de même ce que dit encore cet auteur (3) touchant la musique. Celle qu'il fait mépriser aux Egyptiens, comme capable de ramollir les courages, étoit sans doute cette musique molle et efféminée qui n'inspire que les plaisirs et une fausse tendresse ; car pour cette musique généreuse dont les nobles accords élevent l'esprit et le cœur, les Egyptiens n'avoient garde de la mépriser, puisque, selon Diodore même (4), leur Mercure l'avoit inventée, et avoit aussi inventé le plus grave des instruments de musique. Dans la procession solennelle des Egyptiens (5), où l'on portoit en cérémonie les livres de Trismégiste, on voit marcher à la tête le chantre tenant en main « un symbole de la « musique (je ne sais pas ce que c'est) et le livre « des hymnes sacrés. »

(1) Diod. lib. 1 sect. 1. — (2) *Ib.* sect. 1. — (3) *Ib.* sect. 2. — (4) *Ib.* sect. 1. — (5) Clem. Alex. strom. l. 6.

Enfin l'Egypte n'oublioit rien pour polir l'esprit, ennoblir le cœur, et fortifier le corps.

Quatre cent mille soldats qu'elle entretenoit étoient ceux de ses citoyens qu'elle exerçoit avec plus de soin. Les lois de la milice se conservoient aisément et comme par elles-mêmes, parceque les peres les apprenoient à leurs enfants : car la profession de la guerre passoit de pere en fils comme les autres; et après les familles sacerdotales, celles qu'on estimoit les plus illustres étoient comme parmi nous les familles destinées aux armes.

Je ne veux pas dire pourtant que l'Egypte ait été guerriere. On a beau avoir des troupes réglées et entretenues; on a beau les exercer à l'ombre dans les travaux militaires et parmi les images des combats : il n'y a jamais que la guerre et les combats effectifs qui fassent les hommes guerriers. L'Egypte aimoit la paix parcequ'elle aimoit la justice, et n'avoit de soldats que pour sa défense. Contente de son pays où tout abondoit, elle ne songeoit point aux conquêtes; elle s'étendoit d'une autre sorte, en envoyant ses colonies par toute la terre, et avec elles la politesse et les lois (1). Les villes les plus célebres venoient apprendre en Egypte leurs antiquités et la source de leurs plus belles institutions. On la consultoit de tous côtés sur les regles de la sagesse. Quand ceux d'Elide eurent établi les jeux olympiques, les plus illustres de la Grece, ils rechercherent par une ambassade solennelle l'appro-

(1) Plat. in Tim.

bation des Egyptiens, et apprirent d'eux de nouveaux moyens d'encourager les combattants (1).

L'Egypte régnoit par ses conseils; et cet empire d'esprit lui parut plus noble et plus glorieux que celui qu'on établit par les armes. Encore que les rois de Thebes fussent sans comparaison les plus puissants de tous les rois de l'Egypte, jamais ils n'ont entrepris sur les dynasties voisines, qu'ils ont occupées seulement quand elles eurent été envahies par les Arabes; de sorte qu'à vrai dire il les ont plutôt enlevées aux étrangers, qu'ils n'ont voulu dominer sur les naturels du pays.

Mais quand ils se sont mêlés d'être conquérants, ils ont surpassé tous les autres. Je ne parle point d'Osiris, vainqueur des Indes; apparemment c'est Bacchus, ou quelque autre héros aussi fabuleux. Le pere de Sésostris (2) (les doctes veulent que ce soit Aménophis, autrement Memnon), ou par instinct, ou par humeur, ou, comme le disent les Egyptiens, par l'autorité d'un oracle, conçut le dessein de faire de son fils un conquérant. Il s'y prit à la maniere des Egyptiens, c'est-à-dire avec de grandes pensées. Tous les enfants qui naquirent le même jour que Sésostris furent amenés à la cour par ordre du roi. Il les fit élever comme ses enfants, et avec les mêmes soins que Sésostris près duquel ils étoient nourris. Il ne pouvoit lui donner de plus fideles ministres, ni des compagnons plus zélés de ses combats. Quand il fut un peu avancé en âge, il lui fit faire son apprentissage par une guerre contre les Arabes. Ce

(1) Herod. lib. 2.—(2) Diod. lib. 1, sect. 2.

jeune prince y apprit à supporter la faim et la soif, et soumit cette nation jusqu'alors indomtable. Accoutumé aux travaux guerriers par cette conquête, son pere le fit tourner vers l'occident de l'Egypte : il attaqua la Libye ; et la plus grande partie de cette vaste région fut subjuguée.

En ce temps son pere mourut et le laissa en état de tout entreprendre. Il ne conçut pas un moindre dessein que celui de la conquête du monde (1) : mais avant que de sortir de son royaume il pourvut à la sûreté du dedans, en gagnant le cœur de tous ses peuples par la libéralité et par la justice, et réglant au reste le gouvernement avec une extrême prudence. Cependant il faisoit ses préparatifs : il levoit des troupes, et leur donnoit pour capitaines les jeunes gens que son pere avoit fait nourrir avec lui. Il y en avoit dix-sept cents capables de répandre dans toute l'armée le courage, la discipline, et l'amour du prince. Cela fait, il entra dans l'Ethiopie, qu'il se rendit tributaire. Il continua ses victoires dans l'Asie. Jérusalem fut la premiere à sentir la force de ses armes. Le téméraire Roboam ne put lui résister, et Sésostris enleva les richesses de Salomon : Dieu, par un juste jugement, les avoit livrées entre ses mains. Il pénétra dans les Indes plus loin qu'Hercule ni que Bacchus, et plus loin que ne fit depuis Alexandre, puisqu'il soumit le pays au-delà du Gange (2). Jugez par-là si les pays plus voisins lui résisterent. Les Scythes obéirent jusqu'au Tanaïs : l'Arménie et la Cappadoce lui furent sujettes. Il

(1) Diod. lib. 1, sect. 2.—(2) *Ibid.*

laissa une colonie dans l'ancien royaume de Colchos, où les mœurs d'Egypte sont toujours demeurées depuis. Hérodote a vu dans l'Asie mineure, d'une mer à l'autre, les monuments de ses victoires, avec les superbes inscriptions de Sésostris roi des rois et seigneur des seigneurs. Il y en avoit jusque dans la Thrace, et il étendit son empire depuis le Gange jusqu'au Danube. La difficulté des vivres l'empêcha d'entrer plus avant dans l'Europe.

Il revint après neuf ans, chargé des dépouilles de tous les peuples vaincus. Il y en eut qui défendirent courageusement leur liberté : d'autres céderent sans résistance. Sésostris eut soin de marquer dans ses monuments la différence de ces peuples, en figures hiéroglyphiques, à la maniere des Egyptiens. Pour décrire son empire, il inventa les cartes de géographie. Cent temples fameux, érigés en action de graces aux dieux tutélaires de toutes les villes, furent les premieres aussi bien que les plus belles marques de ses victoires; et il eut soin de publier par les inscriptions, que ces grands ouvrages avoient été achevés sans fatiguer ses sujets (1). Il mettoit sa gloire à les ménager et à ne faire travailler aux monuments de ses victoires que les captifs. Salomon lui en avoit donné l'exemple : ce sage prince n'avoit employé que les peuples tributaires dans les grands ouvrages qui ont rendu son regne immortel (2). Les citoyens étoient attachés à de plus nobles exercices : ils apprenoient à faire la guerre et à commander. Sésostris ne pouvoit pas se régler sur un plus parfait modele.

(1) Heron. et Diod. *ibid.*—(2) 2 Par. VIII, 9.

Il régna trente-trois ans, et jouit long-temps de ses triomphes; beaucoup plus digne de gloire, si la vanité ne lui eût pas fait traîner son char par les rois vaincus (1). Il semble qu'il ait dédaigné de mourir comme les autres hommes : devenu aveugle dans sa vieillesse, il se donna la mort à lui-même, et laissa l'Egypte riche à jamais. Son empire pourtant ne passa pas la quatrième génération : mais il restoit encore, du temps de Tibere (2), des monuments magnifiques qui en marquoient l'étendue et la quantité des tributs.

L'Egypte retourna bientôt à son humeur pacifique : on a même écrit (3) que Sésostris fut le premier à ramollir, après ses conquêtes, les mœurs de ses Egyptiens, dans la crainte des révoltes. S'il le faut croire, ce ne pouvoit être qu'une précaution qu'il prenoit pour ses successeurs : car pour lui, sage et absolu comme il étoit, on ne voit pas ce qu'il pouvoit craindre de ses peuples qui l'adoroient. Au reste, cette pensée est peu digne d'un si grand prince ; et c'étoit mal pourvoir à la sûreté de ses conquêtes, que de laisser affoiblir le courage de ses sujets.

Il est vrai aussi que ce grand empire ne dura guere : il faut périr par quelque endroit. La division se mit en Egypte (4). Sous Anysis l'aveugle, l'éthiopien Sabacon envahit le royaume; il en traita aussi bien les peuples, et y fit d'aussi grandes choses qu'aucun des rois naturels. Jamais on ne vit une

(1) Diod. lib. 1, sect. 2. — (2) Tacite, ann. II. — (3) Nymphod. lib. 13 rer. barb. post Herod. — (4) Herod. et Diod. loc. cit.

modération pareille à la sienne, puisqu'après cinquante ans d'un regne heureux il retourna en Ethiopie pour obéir à des avertissements qu'il crut divins.

Le royaume abandonné tomba entre les mains de Séthon, prêtre de Vulcain, prince religieux à sa mode, mais peu guerrier, et qui acheva d'énerver la milice en maltraitant les gens de guerre. Depuis ce temps l'Egypte ne se soutint plus que par des milices étrangeres. On trouve une espece d'anarchie. On trouve douze rois choisis par le peuple, qui partagerent entre eux le gouvernement du royaume. C'est eux qui ont bâti ces douze palais qui composoient le labyrinthe. Quoique l'Egypte ne pût oublier ses magnificences, elle fut foible et divisée sous ces douze princes. Un d'eux, ce fut Psammétique, se rendit le maître par le secours des étrangers. L'Egypte se rétablit, et demeura assez puissante pendant cinq ou six regnes. Enfin cet ancien royaume, après avoir duré environ seize cents ans, affoibli par les rois de Babylone et par Cyrus, devint la proie de Cambyse, le plus insensé de tous les princes.

Ceux qui ont bien connu l'humeur de l'Egypte ont reconnu qu'elle n'étoit pas belliqueuse (1) : vous en avez vu les raisons. Elle avoit vécu en paix environ treize cents ans, quand elle produisit son premier guerrier, qui fut Sésostris. Aussi, malgré sa milice si soigneusement entretenue, nous voyons sur la fin que les troupes étrangeres font toute sa force, qui est un des plus grands défauts que puisse avoir un état. Mais les choses humaines ne sont point

(1) Strab. lib. 17.

parfaites; et il est mal-aisé d'avoir ensemble dans la perfection les arts de la paix avec les avantages de la guerre : c'est une assez belle durée d'avoir subsisté seize siecles. Quelques Ethiopiens ont régné à Thebes dans cet intervalle, entre autres Sabacon, et, à ce qu'on croit, Taraca. Mais l'Egypte tiroit cette utilité de l'excellente constitution de son état, que les étrangers qui la conquéroient entroient dans ses mœurs plutôt que d'y introduire les leurs : ainsi, changeant de maîtres, elle ne changeoit pas de gouvernement. Elle eut peine à souffrir les Perses, dont elle voulut souvent secouer le joug : mais elle n'étoit pas assez belliqueuse pour se soutenir par sa propre force contre une si grande puissance; et les Grecs qui la défendoient, occupés ailleurs, étoient contraints de l'abandonner : de sorte qu'elle retomboit toujours sous ses premiers maîtres, mais toujours opiniâtrément attachée à ses anciennes coutumes, et incapable de démentir les maximes de ses premiers rois. Quoiqu'elle en retînt beaucoup de choses sous les Ptolomées, le mélange des mœurs grecques et asiatiques y fut si grand, qu'on n'y reconnut presque plus l'ancienne Egypte.

Il ne faut pas oublier que les temps des anciens rois d'Egypte sont fort incertains, même dans l'histoire des Egyptiens. On a peine à placer Osymanduas, dont nous voyons de si magnifiques monuments dans Diodore (1), et de si belles marques de ses combats. Il semble que les Egyptiens n'aient pas connu le pere de Sésostris, qu'Hérodote et Diodore

(1) Diod. lib. 1, sect. 2.

n'ont pas nommé. Sa puissance est encore plus marquée par les monuments qu'il a laissés dans toute la terre, que par les mémoires de son pays; et ces raisons nous font voir qu'il ne faut pas croire, comme quelques uns, que ce que l'Egypte publioit de ses antiquités ait toujours été aussi exact qu'elle s'en vantoit, puisqu'elle-même est si incertaine des temps les plus éclatants de sa monarchie.

IV. Les Assyriens anciens et nouveaux, les Medes, et Cyrus.

Le grand empire des Egyptiens est comme détaché de tous les autres, et n'a pas, comme vous voyez, une longue suite. Ce qui nous reste à dire est plus soutenu, et a des dates plus précises.

Nous avons néanmoins encore très peu de choses certaines touchant le premier empire des Assyriens: mais enfin, en quelque temps qu'on en veuille placer les commencements, selon les diverses opinions des historiens (1), vous verrez que lorsque le monde étoit partagé en plusieurs petits états dont les princes songeoient plutôt à se conserver qu'à s'accroître, Ninus, plus entreprenant et plus puissant que ses voisins, les accabla les uns après les autres, et poussa bien loin ses conquêtes du côté de l'orient. Sa femme Sémiramis, qui joignit à l'ambition assez ordinaire à son sexe un courage et une suite de conseils qu'on n'a pas accoutumé d'y trouver, soutint

(1) Diod. lib. 2. Just. lib. 1.

les vastes desseins de son mari, et acheva de former cette monarchie.

Elle étoit grande sans doute; et la grandeur de Ninive, qu'on met au-dessus (1) de celle de Babylone, le montre assez. Mais comme les historiens (2) les plus judicieux ne font pas cette monarchie si ancienne que les autres nous la représentent, ils ne la font pas non plus si grande. On voit durer trop long-temps les petits royaumes (3) dont il la faudroit composer, si elle étoit aussi ancienne et aussi étendue que le fabuleux Ctésias et ceux qui l'en ont cru sur sa parole nous la décrivent. Il est vrai que Platon (4), curieux observateur des antiquités, fait le royaume de Troie du temps de Priam une dépendance de l'empire des Assyriens : mais on n'en voit rien dans Homere, qui, dans le dessein qu'il avoit de relever la gloire de la Grece, n'auroit pas oublié cette circonstance; et on peut croire que les Assyriens étoient peu connus du côté de l'occident, puisqu'un poëte si savant et si curieux d'orner son poëme de tout ce qui appartenoit à son sujet ne les y fait point paroître.

Cependant, selon la supputation que nous avons jugée la plus raisonnable, le temps du siege de Troie étoit le beau temps des Assyriens, puisque c'est celui des conquêtes de Sémiramis (5); mais c'est qu'elles s'étendirent seulement vers l'orient : ceux qui la flattent le plus lui font tourner ses armes de ce côté-là.

---

(1) Strab. XVI.—(2) Herod. I. Dion. Hal. I. App. init. op.—(3) Gen. XIV, 1, 2. Jud. III, 8.—(4) Plat. de leg. III.—(5) Just. I. Diod. II.

Elle avoit eu trop de part aux conseils et aux victoires de Ninus pour ne pas suivre ses desseins, si convenables d'ailleurs à la situation de son empire; et je ne crois pas qu'on puisse douter que Ninus ne se soit attaché à l'orient, puisque Justin même, qui le favorise autant qu'il peut, lui fait terminer aux frontieres de la Libye les entreprises qu'il fit du côté de l'occident.

Je ne sais donc plus en quel temps Ninive auroit poussé ses conquêtes jusqu'à Troie, puisqu'on voit si peu d'apparence que Ninus et Sémiramis aient rien entrepris de semblable; et que tous leurs successeurs, à commencer depuis leur fils Ninyas, ont vécu dans une telle mollesse et avec si peu d'action, qu'à peine leur nom est-il venu jusqu'à nous; et qu'il faut plutôt s'étonner que leur empire ait pu subsister, que de croire qu'il ait pu s'étendre.

Il fut sans doute beaucoup diminué par les conquêtes de Sésostris; mais comme elles furent de peu de durée, et peu soutenues par ses successeurs, il est à croire que les pays qu'elles enleverent aux Assyriens, accoutumés de long-temps à leur domination, y retournerent naturellement: de sorte que cet empire se maintint en grande puissance et en grande paix, jusqu'à ce qu'Arbace ayant découvert la mollesse de ses rois si long-temps cachée dans le secret du palais, Sardanapale, célebre par ses infamies, devint non seulement méprisable, mais encore insupportable à ses sujets.

Vous avez vu les royaumes qui sont sortis du débris de ce premier empire des Assyriens, entre autres celui de Ninive et celui de Babylone. Les rois de

Ninive retinrent le nom de rois d'Assyrie, et furent les plus puissants. Leur orgueil s'éleva bientôt au-delà de toutes bornes par les conquêtes qu'ils firent, parmi lesquelles on compte celle du royaume des Israélites ou de Samarie. Il ne fallut rien moins que la main de Dieu et un miracle visible pour les empêcher d'accabler la Judée sous Ezéchias; et on ne sut plus quelles bornes on pourroit donner à leur puissance, quand on leur vit envahir un peu après dans leur voisinage le royaume de Babylone, où la famille royale étoit défaillie.

Babylone sembloit être née pour commander à toute la terre. Ses peuples étoient pleins d'esprit et de courage. De tout temps la philosophie régnoit parmi eux avec les beaux arts, et l'orient n'avoit guere de meilleurs soldats que les Chaldéens (1). L'antiquité admire les riches moissons (2) d'un pays que la négligence de ses habitants laisse maintenant sans culture; et son abondance le fit regarder sous les anciens rois de Perse comme la troisieme partie d'un si grand empire.

Ainsi les rois d'Assyrie, enflés d'un accroissement qui ajoutoit à leur monarchie une ville si opulente, conçurent de nouveaux desseins. Nabuchodonosor I crut son empire indigne de lui, s'il n'y joignoit tout l'univers. Nabuchodonosor II, superbe plus que tous les rois ses prédécesseurs, après des succès inouis et des conquêtes surprenantes, voulut plutôt se faire adorer comme un dieu, que commander comme un roi. Quels ouvrages n'entreprit-il

(1) Xenoph. Cyr. III, IV.—(2) Herod. I.

point dans Babylone! Quelles murailles, quelles tours, quelles portes, et quelle enceinte y vit-on paroître! Il sembloit que l'ancienne tour de Babel allât être renouvellée dans la hauteur prodigieuse du temple de Bel, et que Nabuchodonosor voulût de nouveau menacer le ciel. Son orgueil, quoiqu'abattu par la main de Dieu, ne laissa pas de revivre dans ses successeurs. Ils ne pouvoient souffrir autour d'eux aucune domination; et voulant tout mettre sous le joug, ils devinrent insupportables aux peuples voisins.

Cette jalousie réunit contre eux, avec les rois de Médie et les rois de Perse, une grande partie des peuples d'orient. L'orgueil se tourne aisément en cruauté. Comme les rois de Babylone traitoient inhumainement leurs sujets, des peuples entiers aussi bien que des principaux seigneurs de leur empire se joignirent à Cyrus et aux Medes (1). Babylone, trop accoutumée à commander et à vaincre pour craindre tant d'ennemis ligués contre elle, pendant qu'elle se croit invincible devient captive des Medes qu'elle prétendoit subjuguer, et périt enfin par son orgueil.

La destinée de cette ville fut étrange, puisqu'elle périt par ses propres inventions. L'Euphrate faisoit à peu près dans ses vastes plaines le même effet que le Nil dans celles d'Egypte: mais pour le rendre commode, il falloit encore plus d'art et plus de travail que l'Egypte n'en employoit pour le Nil (2). L'Euphrate étoit droit dans son cours, et jamais ne

(1) Xen. Cyrop. III, 4.—(2) Herod. I.

se débordoit. Il lui fallut faire dans tout le pays un nombre infini de canaux, afin qu'il en pût arroser les terres, dont la fertilité devenoit incomparable par ce secours. Pour rompre la violence de ses eaux trop impétueuses, il fallut le faire couler par mille détours, et lui creuser de grands lacs qu'une sage reine revêtit avec une magnificence incroyable. Nitocris, mere de Labynite, autrement nommé Nabonide ou Baltazar, dernier roi de Babylone, fit ces grands ouvrages. Mais cette reine entreprit un travail bien plus merveilleux : ce fut d'élever sur l'Euphrate un pont de pierre, afin que les deux côtés de la ville, que l'immense largeur de ce fleuve séparoit trop, pussent communiquer ensemble. Il fallut donc mettre à sec une riviere si rapide et si profonde, en détournant ses eaux dans un lac immense que la reine avoit fait creuser. En même temps on bâtit le pont, dont les solides matériaux étoient préparés, et on revêtit de briques les deux bords du fleuve jusqu'à une hauteur étonnante, en y laissant des descentes revêtues de même, et d'un aussi bel ouvrage que les murailles de la ville. La diligence du travail en égala la grandeur.

Mais une reine si prévoyante ne songea pas qu'elle apprenoit à ses ennemis à prendre sa ville (1). Ce fut dans le même lac qu'elle avoit creusé, que Cyrus détourna l'Euphrate, quand, désespérant de réduire Babylone ni par force ni par famine, il s'y ouvrit des deux côtés de la ville le passage que nous avons vu tant marqué par les prophetes.

(1) Herod. I.

Si Babylone eût pu croire qu'elle eût été périssable comme toutes les choses humaines, et qu'une confiance insensée ne l'eût pas jetée dans l'aveuglement, non seulement elle eût pu prévoir ce que fit Cyrus, puisque la mémoire d'un travail semblable étoit récente, mais encore, en gardant toutes les descentes, elle eût accablé les Perses dans le lit de la riviere où ils passoient. Mais on ne songeoit qu'aux plaisirs et aux festins : il n'y avoit ni ordre ni commandement réglé. Ainsi périssent non seulement les plus fortes places, mais encore les plus grands empires. L'épouvante se mit par-tout : le roi impie fut tué ; et Xénophon (1), qui donne ce titre au dernier roi de Babylone, semble désigner par ce mot les sacrileges de Baltazar, que Daniel nous fait voir punis par une chûte si surprenante.

Les Medes, qui avoient détruit le premier empire des Assyriens, détruisirent encore le second, comme si cette nation eût dû être toujours fatale à la grandeur assyrienne. Mais à cette derniere fois la valeur et le grand nom de Cyrus fit que les Perses ses sujets eurent la gloire de cette conquête.

En effet, elle est due entièrement à ce héros, qui ayant été élevé sous une discipline sévere et réguliere, selon la coutume des Perses, peuples alors aussi modérés que depuis ils ont été voluptueux, fut accoutumé dès son enfance à une vie sobre et militaire (2). Les Medes autrefois si laborieux et si guerriers, mais à la fin ramollis par leur abondance, comme il arrive toujours, avoient be-

(1) Xenoph. VII.—(2) *Ibid.* Cyr. I.

soin d'un tel général. Cyrus se servit de leurs richesses et de leur nom toujours respecté en orient (1); mais il mettoit l'espérance du succès dans les troupes qu'il avoit amenées de Perse (2). Dès la première bataille le roi de Babylone fut tué, et les Assyriens mis en déroute. Le vainqueur offrit le duel au nouveau roi; et en montrant son courage, il se donna la réputation d'un prince clément qui épargne le sang des sujets. Il joignit la politique à la valeur. De peur de ruiner un si beau pays, qu'il regardoit déjà comme sa conquête, il fit résoudre que les laboureurs seroient épargnés de part et d'autre (3). Il sut réveiller la jalousie des peuples voisins contre l'orgueilleuse puissance de Babylone qui alloit tout envahir : et enfin la gloire qu'il s'étoit acquise autant par sa générosité et par sa justice que par le bonheur de ses armes, les ayant tous réunis sous ses étendards, avec de si grands secours il soumit cette vaste étendue de terre dont il composa son empire.

C'est par-là que s'éleva cette monarchie. Cyrus la rendit si puissante, qu'elle ne pouvoit guere manquer de s'accroître sous ses successeurs. Mais pour entendre ce qui l'a perdue, il ne faut que comparer les Perses et les successeurs de Cyrus avec les Grecs et leurs généraux, sur-tout avec Alexandre.

V. Les Perses, les Grecs, et Alexandre.

Cambyse, fils de Cyrus, fut celui qui corrompit

(1) Pol. V, 44; X, 24. — (2) Xen. Cyr. IV, V. — (3) Xen. Cyr. V.

les mœurs des Perses (1). Son pere, si bien élevé parmi les soins de la guerre, n'en prit pas assez de donner au successeur d'un si grand empire une éducation semblable à la sienne; et, par le sort ordinaire des choses humaines, trop de grandeur nuisit à la vertu.

Darius, fils d'Hystaspe, qui d'une vie privée fut élevé sur le trône, apporta de meilleures dispositions à la souveraine puissance, et fit quelques efforts pour réparer les désordres. Mais la corruption étoit déja trop universelle, l'abondance avoit introduit trop de déréglement dans les mœurs; et Darius n'avoit pas lui-même conservé assez de force pour être capable de redresser tout-à-fait les autres. Tout dégénéra sous ses successeurs, et le luxe des Perses n'eut plus de mesure.

Mais encore que ces peuples devenus puissants eussent beaucoup perdu de leur ancienne vertu en s'abandonnant aux plaisirs, ils avoient toujours conservé quelque chose de grand et de noble. Que peut-on voir de plus noble que l'horreur qu'ils avoient pour le mensonge, qui passa toujours parmi eux pour un vice honteux et bas (2)? Ce qu'ils trouvoient le plus lâche après le mensonge étoit de vivre d'emprunt. Une telle vie leur paroissoit fainéante, honteuse, servile, et d'autant plus méprisable qu'elle portoit à mentir. Par une générosité naturelle à leur nation, ils traitoient honnêtement les rois vaincus (3). Pour peu que les enfants

(1) PLAT. de leg. III.—(2) PLAT. Alcib. I. Herod. I. —(3) HEROD. III.

de ces princes fussent capables de s'accommoder avec les vainqueurs, ils les laissoient commander dans leur pays avec presque toutes les marques de leur ancienne grandeur. Les Perses étoient honnêtes, civils, libéraux, envers les étrangers, et ils savoient s'en servir. Les gens de mérite étoient connus parmi eux, et ils n'épargnoient rien pour les gagner. Il est vrai qu'ils ne sont pas arrivés à la connoissance parfaite de cette sagesse qui apprend à bien gouverner : leur grand empire fut toujours régi avec quelque confusion. Ils ne surent jamais trouver ce bel art depuis si bien pratiqué par les Romains, d'unir toutes les parties d'un grand état, et d'en faire un tout parfait : aussi n'étoient-ils presque jamais sans révoltes considérables. Ils n'étoient pourtant pas sans politique.

Les regles de la justice étoient connues parmi eux, et ils ont eu de grands rois qui les faisoient observer avec une admirable exactitude (1). Les crimes étoient sévèrement punis ; mais avec cette modération qu'en pardonnant aisément les premieres fautes, on réprimoit les rechûtes par de rigoureux châtiments. Ils avoient beaucoup de bonnes lois (2), presque toutes venues de Cyrus et de Darius fils d'Hystaspe. Ils avoient des maximes de gouvernement (3), des conseils réglés pour les maintenir, et une grande subordination dans tous les emplois. Quand on disoit que les grands qui composoient le conseil étoient les yeux et les oreilles du prince (4),

(1) Herod. I.—(2) Plat. de leg. III.—(3) Esth. I, 13.—(4) Xen. Cyr. VIII.

on avertissoit tout ensemble et le prince, qu'il avoit ses ministres comme nous avons les organes de nos sens, non pas pour se reposer, mais pour agir par leur moyen; et les ministres, qu'ils ne devoient pas agir pour eux-mêmes, mais pour le prince qui étoit leur chef, et pour tout le corps de l'état. Ces ministres devoient être instruits des anciennes maximes de la monarchie (1). Le registre qu'on tenoit des choses passées (2) servoit de regle à la postérité. On y marquoit les services que chacun avoit rendus, de peur qu'à la honte du prince, et au grand malheur de l'état, ils ne demeurassent sans récompense (3). C'étoit une belle maniere d'attacher les particuliers au bien public, que de leur apprendre qu'ils ne devoient jamais sacrifier pour eux seuls, mais pour le roi et pour tout l'état, où chacun se trouvoit avec tous les autres.

Un des premiers soins du prince étoit de faire fleurir l'agriculture (4); et les satrapes dont le gouvernement étoit le mieux cultivé avoient la plus grande part aux graces. Comme il y avoit des charges établies pour la conduite des armes, il y en avoit aussi pour veiller aux travaux rustiques : c'étoit deux charges semblables, dont l'une prenoit soin de garder le pays, et l'autre de le cultiver. Le prince les protégeoit avec une affection presque égale, et les faisoit concourir au bien public (5). Après ceux qui avoient remporté quelque avantage à la guerre,

(1) Esth. I, 13.—(2) *Ibid.* VI.—(3) Herod. I.—(4) Xenoph. œcon.—(5) Herod. I.

les plus honorés étoient ceux qui avoient élevé beaucoup d'enfants.

Le respect qu'on inspiroit aux Perses dès leur enfance pour l'autorité royale alloit jusqu'à l'excès, puisqu'ils y mêloient de l'adoration, et paroissoient plutôt des esclaves que des sujets soumis par raison à un empire légitime : c'étoit l'esprit des orientaux ; et peut-être que le naturel vif et violent de ces peuples demandoit un gouvernement plus ferme et plus absolu.

La maniere dont on élevoit les enfants des rois est admirée par Platon (1), et proposée aux Grecs comme le modele d'une éducation parfaite. Dès l'âge de sept ans on les tiroit des mains des eunuques pour les faire monter à cheval, et les exercer à la chasse. A l'âge de quatorze ans, lorsque l'esprit commence à se former, on leur donnoit pour leur instruction quatre hommes des plus vertueux et des plus sages de l'état. Le premier, dit Platon, leur apprenoit la magie, c'est-à-dire dans leur langage, le culte des dieux selon les anciennes maximes et selon les lois de Zoroastre, fils d'Oromase. Le second les accoutumoit à dire la vérité, et à rendre la justice. Le troisieme leur enseignoit à ne se laisser pas vaincre par les voluptés, afin d'être toujours libres et vraiment rois, maîtres d'eux-mêmes et de leurs desirs. Le quatrieme fortifioit leur courage contre la crainte, qui en eût fait des esclaves, et leur eût ôté la confiance, si nécessaire au commandement. Les jeunes seigneurs étoient élevés à la porte

(1) Plat. Alcib. I.

du roi, avec ses enfants. On prenoit un soin particulier qu'ils ne vissent et n'entendissent rien de malhonnête (1). On rendoit compte au roi de leur conduite : ce compte qu'on lui en rendoit étoit suivi, par son ordre, de châtiments et de récompenses. La jeunesse, qui les voyoit, apprenoit de bonne heure, avec la vertu, la science d'obéir et de commander.

Avec une si belle institution, que ne devoit-on pas espérer des rois de Perse et de leur noblesse, si on eût eu autant de soin de les bien conduire dans les progrès de leur âge qu'on en avoit de les bien instruire dans leur enfance ! Mais les mœurs corrompues de la nation les entraînoient bientôt dans les plaisirs, contre lesquels nulle éducation ne peut tenir. Il faut pourtant confesser que malgré cette mollesse des Perses, malgré le soin qu'ils avoient de leur beauté et de leur parure, ils ne manquoient pas de valeur : ils s'en sont toujours piqués, et ils en ont donné d'illustres marques.

L'art militaire avoit parmi eux la préférence qu'il méritoit comme celui à l'abri duquel tous les autres peuvent s'exercer en repos (2). Mais jamais ils n'en connurent le fond, ni ne surent ce que peut dans une armée la sévérité, la discipline, l'arrangement des troupes, l'ordre des marches et des campements, et enfin une certaine conduite qui fait remuer ces grands corps sans confusion et à propos. Ils croyoient avoir tout fait quand ils avoient ramassé sans choix

(1) Xenoph. de exped. Cyr. jun. lib. I. — (2) Xen. œcon.

un peuple immense qui alloit au combat assez résolument, mais sans ordre, et qui se trouvoit embarrassé d'une multitude infinie de personnes inutiles que le roi et les grands traînoient après eux, seulement pour le plaisir : car leur mollesse étoit si grande, qu'ils vouloient trouver dans l'armée la même magnificence et les mêmes délices que dans les lieux où la cour faisoit sa demeure ordinaire ; de sorte que les rois marchoient accompagnés de leurs femmes, de leurs concubines, de leurs eunuques, et de tout ce qui servoit à leurs plaisirs. La vaisselle d'or et d'argent et les meubles précieux suivoient dans une abondance prodigieuse, et enfin tout l'attirail que demande une telle vie. Une armée composée de cette sorte, et déja embarrassée de la multitude excessive de ses soldats, étoit surchargée par le nombre démesuré de ceux qui ne combattoient point. Dans cette confusion, on ne pouvoit se mouvoir de concert ; les ordres ne venoient jamais à temps ; et dans une action tout alloit comme il pouvoit, sans que personne fût en état d'y pourvoir. Joint encore qu'il falloit avoir fini bientôt, et passer rapidement dans un pays : car ce corps immense, et avide non seulement de ce qui étoit nécessaire pour la vie, mais encore de ce qui servoit au plaisir, consumoit tout en peu de temps ; et on a peine à comprendre d'où il pouvoit tirer sa subsistance.

Cependant, avec ce grand appareil, les Perses étonnoient les peuples qui ne savoient pas mieux la guerre qu'eux. Ceux même qui la savoient se trouverent ou affoiblis par leurs propres divisions, ou

accablés par la multitude de leurs ennemis ; et c'est par-là que l'Egypte, toute superbe qu'elle étoit, et de son antiquité, et de ses sages institutions, et des conquêtes de son Sésostris, devint sujette des Perses. Il ne leur fut pas mal-aisé de domter l'Asie mineure, et même les colonies grecques que la mollesse de l'Asie avoit corrompues.

Mais quand ils vinrent à la Grece même, ils trouverent ce qu'ils n'avoient jamais vu, une milice réglée, des chefs entendus, des soldats accoutumés à vivre de peu, des corps endurcis au travail, que la lutte et les autres exercices ordinaires dans ce pays rendoient adroits; des armées médiocres à la vérité, mais semblables à ces corps vigoureux où il semble que tout soit nerf, et où tout est plein d'esprits ; au reste si bien commandées et si souples aux ordres de leurs généraux, qu'on eût cru que les soldats n'avoient tous qu'une même ame, tant on voyoit de concert dans leurs mouvements.

Mais ce que la Grece avoit de plus grand étoit une politique ferme et prévoyante, qui savoit abandonner, hasarder et défendre, ce qu'il falloit; et, ce qui est plus grand encore, un courage que l'amour de la liberté et celui de la patrie rendoient invincible.

Les Grecs, naturellement pleins d'esprit et de courage, avoient été cultivés de bonne heure par des rois et des colonies venues d'Egypte, qui, s'étant établies dans les premiers temps en divers endroits du pays, avoient répandu par-tout cette excellente police des Egyptiens. C'est de là qu'ils avoient appris les exercices du corps, la lutte, la course à

pied, la course à cheval et sur des chariots, et les autres exercices, qu'ils mirent dans leur perfection par les glorieuses couronnes des jeux olympiques.

Mais ce que les Egyptiens leur avoient appris de meilleur étoit à se rendre dociles, et à se laisser former par les lois pour le bien public. Ce n'étoient pas des particuliers qui ne songent qu'à leurs affaires, et ne sentent les maux de l'état qu'autant qu'ils en souffrent eux-mêmes, ou que le repos de leur famille en est troublé : les Grecs étoient instruits à se regarder et à regarder leur famille comme partie d'un plus grand corps, qui étoit le corps de l'état. Les peres nourrissoient leurs enfants dans cet esprit; et les enfants apprenoient dès le berceau à regarder la patrie comme une mere commune à qui ils appartenoient plus encore qu'à leurs parents. Le mot de civilité ne signifioit pas seulement parmi les Grecs la douceur et la déférence mutuelle qui rend les hommes sociables : l'homme civil n'étoit autre chose qu'un bon citoyen qui se regarde toujours comme membre de l'état, qui se laisse conduire par les lois, et conspire avec elles au bien public, sans rien entreprendre sur personne. Les anciens rois que la Grèce avoit eus en divers pays, un Minos, un Cécrops, un Thésée, un Codrus, un Témene, un Cresphonte, un Eurystene, un Patrocle, et les autres semblables, avoient répandu cet esprit dans toute la nation (1). Ils furent tous populaires, non point en flattant le peuple, mais en procurant son bien, et en faisant régner la loi.

(1) PLAT. de leg. III.

Que dirai-je de la sévérité des jugements? Quel plus grave tribunal y eut-il jamais que celui de l'aréopage, si révéré dans toute la Grece, qu'on disoit que les dieux mêmes y avoient comparu? Il a été célebre dès les premiers temps, et Cécrops apparemment l'avoit fondé sur le modele des tribunaux de l'Egypte. Aucune compagnie n'a conservé si longtemps la réputation de son ancienne sévérité, et l'éloquence trompeuse en a toujours été bannie.

Les Grecs, ainsi policés peu à peu, se crurent capables de se gouverner eux-mêmes, et la plupart des villes se formerent en républiques. Mais de sages législateurs qui s'éleverent en chaque pays, un Thalès, un Pythagore, un Pittacus, un Lycurgue, un Solon, un Philolas, et tant d'autres que l'histoire marque, empêcherent que la liberté ne dégénérât en licence. Des lois simplement écrites et en petit nombre tenoient les peuples dans le devoir, et les faisoient concourir au bien commun du pays.

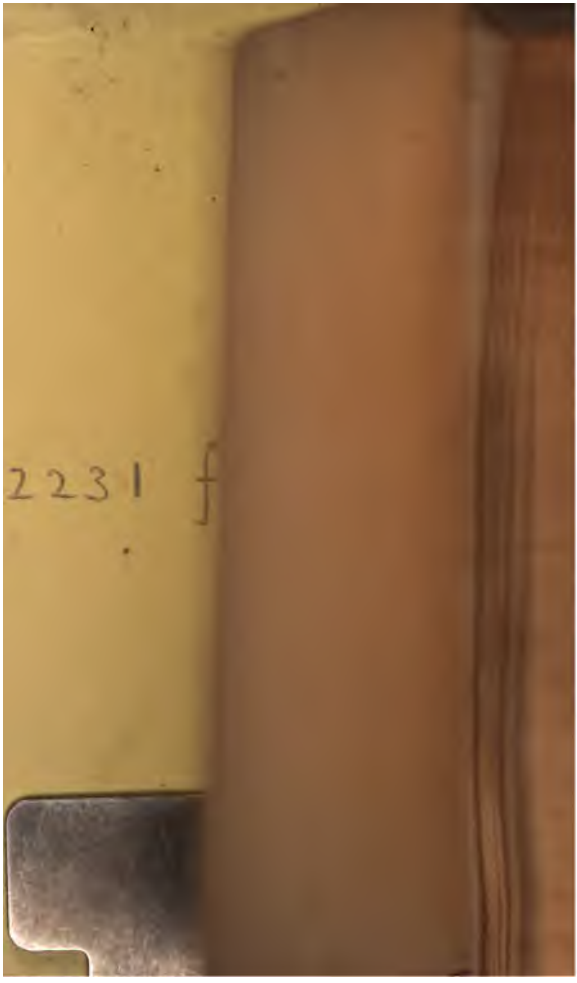
L'idée de liberté qu'une telle conduite inspiroit étoit admirable : car la liberté que se figuroient les Grecs étoit une liberté soumise à la loi, c'est-à-dire à la raison même reconnue par tout le peuple. Ils ne vouloient pas que les hommes eussent du pouvoir parmi eux. Les magistrats, redoutés durant le temps de leur ministere, redevenoient des particuliers qui ne gardoient d'autorité qu'autant que leur en donnoit leur expérience. La loi étoit regardée comme la maîtresse : c'étoit elle qui établissoit les magistrats, qui en régloit le pouvoir, et qui enfin châtioit leur mauvaise administration.

Il n'est pas ici question d'examiner si ces idées

sont aussi solides que spécieuses. Enfin la Grece en étoit charmée, et préféroit les inconvénients de la liberté à ceux de la sujétion légitime, quoiqu'en effet beaucoup moindres. Mais comme chaque forme de gouvernement a ses avantages, celui que la Grece tiroit du sien étoit que les citoyens s'affectionnoient d'autant plus à leur pays qu'ils le conduisoient en commun, et que chaque particulier pouvoit parvenir aux premiers honneurs.

Ce que fit la philosophie pour conserver l'état de la Grece n'est pas croyable. Plus ces peuples étoient libres, plus il étoit nécessaire d'y établir, par de bonnes raisons, les regles des mœurs et celles de la société. Pythagore, Thalès, Anaxagore, Socrate, Architas, Platon, Xénophon, Aristote, et une infinité d'autres, remplirent la Grece de ces beaux préceptes. Il y eut des extravagants qui prirent le nom de philosophes : mais ceux qui étoient suivis étoient ceux qui enseignoient à sacrifier l'intérêt particulier et même la vie à l'intérêt général et au salut de l'état; et c'étoit la maxime la plus commune des philosophes, qu'il falloit ou se retirer des affaires publiques, ou n'y regarder que le bien public.

Pourquoi parler des philosophes ? les poëtes mêmes, qui étoient dans les mains de tout le peuple, les instruisoient plus encore qu'ils ne les divertissoient. Le plus renommé des conquérants regardoit Homere comme un maître qui lui apprenoit à bien régner. Ce grand poëte n'apprenoit pas moins à bien obéir, et à être bon citoyen. Lui et tant d'autres poëtes, dont les ouvrages ne sont pas moins graves


2231 f

qu'ils sont agréables, ne célebrent que les arts utiles à la vie humaine, ne respirent que le bien public, la patrie, la société, et cette admirable civilité que nous avons expliquée.

Quand la Grece ainsi élevée regardoit les Asiatiques avec leur délicatesse, avec leur parure et leur beauté semblable à celle des femmes, elle n'avoit que du mépris pour eux. Mais leur forme de gouvernement, qui n'avoit pour regle que la volonté du prince, maîtresse de toutes les lois, et même des plus sacrées, lui inspiroit de l'horreur; et l'objet le plus odieux qu'eût toute la Grece étoit les barbares.

Cette haine étoit venue aux Grecs dès les premiers temps, et leur étoit devenue comme naturelle (1). Une des choses qui faisoient aimer la poésie d'Homere est qu'il chantoit les victoires et les avantages de la Grece sur l'Asie. Du côté de l'Asie étoit Vénus, c'est-à-dire les plaisirs, les folles amours, et la mollesse: du côté de la Grece étoit Junon, c'est-à-dire la gravité avec l'amour conjugal, Mercure avec l'éloquence, Jupiter et la sagesse politique. Du côté de l'Asie étoit Mars, impétueux et brutal, c'est à-dire la guerre faite avec fureur: du côté de la Grece, étoit Pallas, c'est-à-dire l'art militaire et la valeur conduite par esprit. La Grece, depuis ce temps, avoit toujours cru que l'intelligence et le vrai courage étoit son partage naturel: elle ne pouvoit souffrir que l'Asie pensât à la subjuguer; et en subissant ce joug, elle eût cru assujettir la vertu à la volupté,

(1) Isoc. paneg.

l'esprit au corps, et le véritable courage à une force insensée, qui consistoit seulement dans la multitude.

La Grece étoit pleine de ces sentiments, quand elle fut attaquée par Darius, fils d'Hystaspe, et par Xerxès, avec des armées dont la grandeur paroît fabuleuse, tant elle est énorme. Aussitôt chacun se prépare à défendre sa liberté. Quoique toutes les villes de Grece fissent autant de républiques, l'intérêt commun les réunit, et il ne s'agissoit entre elles que de voir qui feroit le plus pour le bien public. Il ne coûta rien aux Athéniens d'abandonner leur ville au pillage et à l'incendie; et après qu'ils eurent sauvé leurs vieillards et leurs femmes avec leurs enfants, ils mirent sur des vaisseaux tout ce qui étoit capable de porter les armes. Pour arrêter quelques jours l'armée persienne à un passage difficile, et pour lui faire sentir ce que c'étoit que la Grece, une poignée de Lacédémoniens courut avec son roi à une mort assurée, contents en mourant d'avoir immolé à leur patrie un nombre infini de ces barbares, et d'avoir laissé à leurs compatriotes l'exemple d'une hardiesse inouie. Contre de telles armées et une telle conduite, la Perse se trouva foible, et éprouva plusieurs fois, à son dommage, ce que peut la discipline contre la multitude et la confusion, et ce que peut la valeur conduite avec art contre une impétuosité aveugle.

Il ne restoit à la Perse tant de fois vaincue que de mettre la division parmi les Grecs; et l'état même où ils se trouvoient par leurs victoires rendoit cette entreprise facile. Comme la crainte les tenoit unis,

la victoire et la confiance rompit l'union (1). Accoutumés à combattre et à vaincre, quand ils crurent n'avoir plus à craindre la puissance des Perses, ils se tournerent les uns contre les autres. Mais il faut expliquer un peu davantage cet état des Grecs et ce secret de la politique persienne.

Parmi toutes les républiques dont la Grece étoit composée, Athenes et Lacédémone étoient sans comparaison les principales. On ne peut avoir plus d'esprit qu'on en avoit à Athenes, ni plus de force qu'on en avoit à Lacédémone. Athenes vouloit le plaisir : la vie de Lacédémone étoit dure et laborieuse. L'une et l'autre aimoient la gloire et la liberté : mais à Athenes la liberté tendoit naturellement à la licence; et contrainte par des lois séveres à Lacédémone, plus elle étoit réprimée au-dedans, plus elle cherchoit à s'étendre en dominant au-dehors.

Athenes vouloit aussi dominer, mais par un autre principe : l'intérêt se mêloit à la gloire. Ses citoyens excelloient dans l'art de naviguer; et la mer où elle régnoit l'avoit enrichie. Pour demeurer seule maîtresse de tout le commerce, il n'y avoit rien qu'elle ne voulût assujettir; et ses richesses qui lui inspiroient ce desir lui fournissoient le moyen de le satisfaire. Au contraire à Lacédémone l'argent étoit méprisé. Comme toutes ses lois tendoient à en faire une république guerriere, la gloire des armes étoit le seul charme dont les esprits de ses citoyens fussent possédés. Dès-là naturellement elle vouloit dominer

(1) Plat. de leg. III.

et plus elle étoit au-dessus de l'intérêt, plus elle s'abandonnoit à l'ambition.

Lacédémone par sa vie réglée étoit ferme dans ses maximes et dans ses desseins. Athenes étoit plus vive, et le peuple y étoit trop maître : la philosophie et les lois faisoient à la vérité de beaux effets dans des naturels si exquis ; mais la raison toute seule n'étoit pas capable de les retenir. Un sage Athénien (1), et qui connoissoit admirablement le naturel de son pays, nous apprend que la crainte étoit nécessaire à ces esprits trop vifs et trop libres ; et qu'il n'y eut plus moyen de les gouverner, quand la victoire de Salamine les eut rassurés contre les Perses.

Alors deux choses les perdirent ; la gloire de leurs belles actions, et la sûreté où ils croyoient être. Les magistrats n'étoient plus écoutés ; et comme la Perse étoit affligée par une excessive sujétion, Athenes, dit Platon, ressentit les maux d'une liberté excessive.

Ces deux grandes républiques, si contraires dans leurs mœurs et dans leur conduite, s'embarrassoient l'une l'autre dans le dessein qu'elles avoient d'assujettir toute la Grece ; de sorte qu'elles étoient toujours ennemies, plus encore par la contrariété de leurs intérêts, que par l'incompatibilité de leurs humeurs.

Les villes grecques ne vouloient la domination ni de l'une ni de l'autre ; car outre que chacune souhaitoit pouvoir conserver sa liberté, elles trou-

(1) PLAT. de leg. III.

voient l'empire de ces deux républiques trop fâcheux.

Celui de Lacédémone étoit dur : on remarquoit dans son peuple je ne sais quoi de farouche (1). Un gouvernement trop rigide et une vie trop laborieuse y rendoit les esprits trop fiers, trop austeres et trop impérieux ; joint qu'il falloit se résoudre à n'être jamais en paix sous l'empire d'une ville qui, étant formée pour la guerre, ne pouvoit se conserver qu'en la continuant sans relâche (2). Ainsi les Lacédémoniens vouloient commander, et tout le monde craignoit qu'ils ne commandassent (3).

Les Athéniens étoient naturellement plus doux et plus agréables (4). Il n'y avoit rien de plus délicieux à voir que leur ville, où les fêtes et les jeux étoient perpétuels ; où l'esprit, où la liberté, et les passions donnoient tous les jours de nouveaux spectacles. Mais leur conduite inégale déplaisoit à leurs alliés, et étoit encore plus insupportable à leurs sujets. Il falloit essuyer les bizarreries d'un peuple flatté, c'est-à-dire, selon Platon, quelque chose de plus dangereux que celles d'un prince gâté par la flatterie.

Ces deux villes ne permettoient point à la Grece de demeurer en repos. Vous avez vu la guerre du Péloponnese et les autres toujours causées ou entretenues par les jalousies de Lacédémone et d'Athenes: mais ces mêmes jalousies qui troubloient la Grece la soutenoient en quelque façon, et l'empêchoient

(1) Arist. polit. VIII, 4. — (2) *Ibid.* VII, 14. — (3) Xen. de rep. Lac. — (4) Plat. de rep. VIII.

de tomber dans la dépendance de l'une ou de l'autre de ces républiques.

Les Perses apperçurent bientôt cet état de la Grece. Ainsi tout le secret de leur politique étoit d'entretenir ces jalousies, et de fomenter ces divisions. Lacédémone, qui étoit la plus ambitieuse, fut la premiere à les faire entrer dans les querelles des Grecs. Ils y entrerent dans le dessein de se rendre maîtres de toute la nation ; et soigneux d'affoiblir les Grecs les uns par les autres, ils n'attendoient que le moment de les accabler tous ensemble. Déja les villes de Grece ne regardoient dans leurs guerres que le roi de Perse, qu'elles appeloient le grand roi, ou le roi par excellence, comme si elles se fussent déja comptées pour sujettes (1).

Mais il n'étoit pas possible que l'ancien esprit de la Grece ne se réveillât à la veille de tomber dans la servitude et entre les mains des barbares. De petits rois grecs entreprirent de s'opposer à ce grand roi, et de ruiner son empire. Avec une petite armée, mais nourrie dans la discipline que nous avons vue, Agésilas, roi de Lacédémone, fit trembler les Perses dans l'Asie mineure (2), et montra qu'on les pouvoit abattre. Les seules divisions de la Grece arrêterent ses conquêtes.

Il arriva dans ces temps-là que le jeune Cyrus, frere d'Artaxerxe, se révolta contre lui. Il avoit dix mille Grecs dans ses troupes, qui seuls ne purent être rompus dans la déroute universelle de son

(1) PLAT. de leg. III. Isoc. paneg. etc.—(2) POLYB. lib. 3, c. 6.

armée. Il fut tué dans la bataille, et de la main d'Artaxerxe, à ce qu'on dit. Nos Grecs se trouvoient sans protecteur au milieu des Perses et aux environs de Babylone : cependant Artaxerxe victorieux ne put ni les obliger à poser volontairement les armes, ni les y forcer ; ils conçurent le hardi dessein de traverser en corps d'armée tout son empire pour retourner en leur pays, et ils en vinrent à bout. Toute la Grece vit alors plus que jamais qu'elle nourrissoit une milice invincible à laquelle tout devoit céder, et que ses seules divisions la pouvoient soumettre à un ennemi trop foible pour lui résister quand elle seroit unie.

Philippe, roi de Macédoine, également habile et vaillant, ménagea si bien les avantages que lui donnoit contre tant de villes et de républiques divisées un royaume petit à la vérité, mais uni, et où la puissance royale étoit absolue, qu'à la fin, moitié par adresse et moitié par force, il se rendit le plus puissant de la Grece, et obligea tous les Grecs à marcher sous ses étendards contre l'ennemi commun. Il fut tué dans ces conjonctures : mais Alexandre son fils succéda à son royaume et à ses desseins.

Il trouva les Macédoniens non seulement aguerris, mais encore triomphants, et devenus par tant de succès presque autant supérieurs aux autres Grecs en valeur et en discipline, que les autres Grecs étoient au-dessus des Perses et de leurs semblables.

Darius, qui régnoit en Perse de son temps, étoit juste, vaillant, généreux, aimé de ses peuples, et ne manquoit ni d'esprit ni de vigueur pour exécu-

ter ses desseins. Mais si vous le comparez avec Alexandre : son esprit, avec ce génie perçant et sublime : sa valeur, avec la hauteur et la fermeté de ce courage invincible qui se sentoit animé par les obstacles ; avec cette ardeur immense d'accroître tous les jours son nom, qui lui faisoit préférer à tous les périls, à tous les travaux, et à mille morts, le moindre degré de gloire ; enfin, avec cette confiance qui lui faisoit sentir au fond de son cœur que tout lui devoit céder comme à un homme que sa destinée rendoit supérieur aux autres ; confiance qu'il inspiroit non seulement à ses chefs, mais encore aux moindres de ses soldats, qu'il élevoit par ce moyen au-dessus des difficultés et au-dessus d'eux-mêmes : vous jugerez aisément auquel des deux appartenoit la victoire. Et si vous joignez à ces choses les avantages des Grecs et des Macédoniens au-dessus de leurs ennemis, vous avouerez que la Perse, attaquée par un tel héros et par de telles armées, ne pouvoit plus éviter de changer de maître. Ainsi vous découvrirez en même temps ce qui a ruiné l'empire des Perses, et ce qui a élevé celui d'Alexandre.

Pour lui faciliter la victoire, il arriva que la Perse perdit le seul général qu'elle pût opposer aux Grecs ; c'étoit Memnon, rhodien (1). Tant qu'Alexandre eut en tête un si fameux capitaine, il put se glorifier d'avoir vaincu un ennemi digne de lui. Au lieu de hasarder contre les Grecs une bataille générale, Memnon vouloit qu'on leur disputât tous

(1) Diod. XVII, sect. 1.

les passages, qu'on leur coupât les vivres, qu'on les allât attaquer chez eux, et que par une attaque vigoureuse on les forçât à venir défendre leur pays. Alexandre y avoit pourvu, et les troupes qu'il avoit laissées à Antipater suffisoient pour garder la Grece. Mais sa bonne fortune le délivra tout d'un coup de cet embarras : au commencement d'une diversion qui déja inquiétoit toute la Grece, Memnon mourut, et Alexandre mit tout à ses pieds.

Ce prince fit son entrée dans Babylone avec un éclat qui surpassoit tout ce que l'univers avoit jamais vu : et, après avoir vengé la Grece, après avoir subjugué avec une promptitude incroyable toutes les terres de la domination persienne, pour assurer de tous côtés son nouvel empire, ou plutôt pour contenter son ambition, et rendre son nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes, où il poussa ses conquêtes plus loin que ce célebre vainqueur. Mais celui que les déserts, les fleuves et les montagnes, n'étoient pas capables d'arrêter, fut contraint de céder à ses soldats rebutés qui lui demandoient du repos. Réduit à se contenter des superbes monuments qu'il laissa sur les bords de l'Araspe, il ramena son armée par une autre route que celle qu'il avoit tenue, et domta tout le pays qu'il trouva sur son passage. Il revint à Babylone craint et respecté, non pas comme un conquérant, mais comme un dieu.

Mais cet empire formidable qu'il avoit conquis ne dura pas plus long-temps que sa vie, qui fut fort courte. A l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais con-

çus, et avec les plus justes espérances d'un heureux succès, il mourut sans avoir eu le loisir d'établir solidement ses affaires, laissant un frere imbécille, et des enfants en bas âge, incapables de soutenir un si grand poids. Mais, ce qu'il y avoit de plus funeste pour sa maison et pour son empire est qu'il laissoit des capitaines à qui il avoit appris à ne respirer que l'ambition et la guerre. Il prévit à quels excès ils se porteroient quand il ne seroit plus au monde : pour les retenir, et de peur d'en être dédit, il n'osa nommer ni son successeur ni le tuteur de ses enfants ; il prédit seulement que ses amis célébreroient ses funérailles avec des batailles sanglantes, et il expira dans la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devoit suivre sa mort.

En effet, vous avez vu le partage de son empire, et la ruine affreuse de sa maison : son ancien royaume, la Macédoine, tenu par ses ancêtres depuis tant de siecles, fut envahi de tous côtés comme une succession vacante ; et après avoir été long-temps la proie du plus fort, il passa enfin à une autre famille. Ainsi ce grand conquérant, le plus renommé et le plus illustre qui fut jamais, a été le dernier roi de sa race. S'il fut demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son empire n'auroit pas tenté ses capitaines, et il eût pu laisser à ses enfants le royaume de ses peres ; mais parcequ'il avoit été trop puissant, il fut cause de la perte de tous les siens : et voilà le fruit glorieux de tant de conquêtes.

Sa mort fut la seule cause de cette grande révolution : car il faut dire à sa gloire que si jamais homme

a été capable de soutenir un si vaste empire, quoique nouvellement conquis, c'a été sans doute Alexandre, puisqu'il n'avoit pas moins d'esprit que de courage. Il ne faut donc point imputer à ses fautes, quoiqu'il en ait fait de grandes, la chûte de sa famille, mais à la seule mortalité ; si ce n'est qu'on veuille dire qu'un homme de son humeur, et que son ambition engageoit toujours à entreprendre, n'eût jamais trouvé le loisir d'établir les choses.

Quoi qu'il en soit, nous voyons par son exemple qu'outre les fautes que les hommes pourroient corriger, c'est-à-dire celles qu'ils font par emportement ou par ignorance, il y a un foible irrémédiable inséparablement attaché aux desseins humains ; et c'est la mortalité. Tout peut tomber en un moment par cet endroit-là : ce qui nous force d'avouer que comme le vice le plus inhérent, si je puis parler de la sorte, et le plus inséparable des choses humaines, c'est leur propre caducité ; celui qui sait conserver et affermir un état a trouvé un plus haut point de sagesse que celui qui sait conquérir, et gagner des batailles.

Il n'est pas besoin que je vous raconte en détail ce qui fit périr les royaumes formés du débris de l'empire d'Alexandre, c'est-à-dire celui de Syrie, celui de Macédoine, et celui d'Egypte : la cause commune de leur ruine est qu'ils furent contraints de céder à une plus grande puissance, qui fut la puissance romaine. Si toutefois nous voulions considérer le dernier état de ces monarchies, nous trouverions aisément les causes immédiates de leur chûte ; et nous verrions entre autres choses que la plus puis-

sante de toutes, c'est-à-dire celle de Syrie, après avoir été ébranlée par la mollesse et le luxe de la nation, reçut enfin le coup mortel par la division de ses princes.

VI. L'empire romain.

Nous sommes enfin venus à ce grand empire qui a englouti tous les empires de l'univers, d'où sont sortis les plus grands royaumes du monde que nous habitons, dont nous respectons encore les lois, et que nous devons par conséquent mieux connoître que tous les autres empires. Vous entendez bien, monseigneur, que je parle de l'empire romain: vous en avez vu la longue et mémorable histoire dans toute sa suite.

Mais pour entendre parfaitement les causes de l'élévation de Rome, et celles des grands changements qui sont arrivés dans son état, considérez attentivement avec les mœurs des Romains les temps d'où dépendent tous les mouvements de ce vaste empire.

De tous les peuples du monde, le plus fier et le plus hardi, mais tout ensemble le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus avisé, le plus laborieux, et enfin le plus patient, a été le peuple romain.

De tout cela s'est formée la meilleure milice et la politique la plus prévoyante, la plus ferme, et la plus suivie, qui fut jamais.

Le fonds d'un Romain, pour ainsi parler, étoit l'amour de sa liberté et de sa patrie: une de ces

choses lui faisoit aimer l'autre ; car parcequ'il aimoit sa liberté, il aimoit aussi sa patrie comme une mere qui le nourrissoit dans des sentiments également généreux et libres.

Sous ce nom de liberté, les Romains se figuroient avec les Grecs un état où personne ne fût sujet que de la loi, et où la loi fût plus puissante que les hommes.

Au reste, quoique Rome fût née sous un gouvernement royal, elle avoit même sous ses rois une liberté qui ne convient guere à une monarchie réglée ; car outre que les rois étoient électifs, et que l'élection s'en faisoit par tout le peuple, c'étoit encore au peuple assemblé à confirmer les lois, et à résoudre la paix ou la guerre : il y avoit même des cas particuliers où les rois déféroient au peuple le jugement souverain ; témoin Tullus Hostilius, qui n'osant ni condamner ni absoudre Horace comblé tout ensemble et d'honneur pour avoir vaincu les Curiaces, et de honte pour avoir tué sa sœur, le fit juger par le peuple. Ainsi les rois n'avoient proprement que le commandement des armées, et l'autorité de convoquer les assemblées légitimes, d'y proposer les affaires, de maintenir les lois, et d'exécuter les décrets publics.

Quand Servius Tullius conçut le dessein que vous avez vu de réduire Rome en république, il augmenta dans un peuple déja si libre l'amour de la liberté ; et de là vous pouvez juger combien les Romains en furent jaloux quand ils l'eurent goutée toute entiere sous leurs consuls.

On frémit encore en voyant dans les histoires la

triste fermeté du consul Brutus, lorsqu'il fit mourir à ses yeux ses deux enfants, qui s'étoient laissés entraîner aux sourdes pratiques que les Tarquins faisoient dans Rome pour y rétablir leur domination. Combien fut affermi dans l'amour de la liberté un peuple qui voyoit ce consul sévere immoler à la liberté sa propre famille !

Il ne faut plus s'étonner si on méprisa dans Rome les efforts des peuples voisins qui entreprirent de rétablir les Tarquins bannis (1). Ce fut en vain que le roi Porsenna les prit en sa protection : les Romains presque affamés lui firent connoître par leur fermeté qu'ils vouloient du moins mourir libres. Le peuple fut encore plus ferme que le sénat ; et Rome entiere fit dire à ce puissant roi qui venoit de la réduire à l'extrémité, qu'il cessât d'intercéder pour les Tarquins, puisque, résolue de tout hasarder pour sa liberté, elle recevroit plutôt ses ennemis que ses tyrans (2). Porsenna, étonné de la fierté de ce peuple, et de la hardiesse plus qu'humaine de quelques particuliers, résolut de laisser les Romains jouir en paix d'une liberté qu'ils savoient si bien défendre.

La liberté leur étoit donc un trésor qu'ils préféroient à toutes les richesses de l'univers. Aussi avez-vous vu que dans leurs commencements, et même bien avant dans leurs progrès, la pauvreté n'étoit pas un mal pour eux ; au contraire, ils la regardoient comme un moyen de garder leur liberté plus en-

(1) Dion. Hal. lib. 5.—(2) Tit. Liv. II, 13, 15.

tiere, n'y ayant rien de plus libre ni de plus indépendant qu'un homme qui sait vivre de peu, et qui, sans rien attendre de la protection ou de la libéralité d'autrui, ne fonde sa subsistance que sur son industrie et sur son travail.

C'est ce que faisoient les Romains. Nourrir du bétail, labourer la terre, se dérober à eux-mêmes tout ce qu'ils pouvoient, vivre d'épargne et de travail: voilà quelle étoit leur vie; c'est de quoi ils soutenoient leur famille, qu'ils accoutumoient à de semblables travaux.

Tite Live a raison de dire qu'il n'y eut jamais de peuple où la frugalité, où l'épargne, où la pauvreté, aient été plus long-temps en honneur. Les sénateurs les plus illustres, à n'en regarder que l'extérieur, différoient peu des paysans, et n'avoient d'éclat ni de majesté qu'en public et dans le sénat. Du reste on les trouvoit occupés du labourage et des autres soins de la vie rustique quand on les alloit quérir pour commander les armées. Ces exemples sont fréquents dans l'histoire romaine: Curius et Fabrice, ces grands capitaines qui vainquirent Pyrrhus, un roi si riche, n'avoient que de la vaisselle de terre; et le premier, à qui les Samnites en offroient d'or et d'argent, répondit que son plaisir n'étoit point d'en avoir, mais de commander à qui en avoit. Après avoir triomphé, et avoir enrichi la république des dépouilles de ses ennemis, ils n'avoient pas de quoi se faire enterrer.

Cette modération duroit encore pendant les guerres puniques. Dans la premiere on voit Régulus, général des armées romaines, demander son congé

au sénat (1) pour aller cultiver sa métairie abandonnée pendant son absence. Après la ruine de Carthage on voit encore de grands exemples de la première simplicité. AEmilius Paulus, qui augmenta le trésor public pâr le riche trésor des rois de Macédoine, vivoit selon les regles de l'ancienne frugalité, et mourut pauvre. Mummius, en ruinant Corinthe, ne profita que pour le public des richesses de cette ville opulente et voluptueuse (2). Ainsi les richesses étoient méprisées : la modération et l'innocence des généraux romains faisoient l'admiration des peuples vaincus.

Cependant, dans ce grand amour de la pauvreté, les Romains n'épargnoient rien pour la grandeur et pour la beauté de leur ville. Dès leurs commencements, les ouvrages publics furent tels que Rome n'en rougit pas depuis même qu'elle se vit maîtresse du monde. Le capitole bâti par Tarquin le superbe, et le temple qu'il éleva à Jupiter dans cette forteresse, étoient dignes dès-lors de la majesté du plus grand des dieux, et de la gloire future du peuple romain (3). Tout le reste répondoit à cette grandeur. Les principaux temples, les marchés, les bains, les places publiques, les grands chemins, les aqueducs, les cloaques même, et les égouts de la ville, avoient une magnificence qui paroîtroit incroyable, si elle n'étoit attestée par tous les historiens, et confirmée par les restes que nous en voyons.

---

(1) Tit. Liv. ep. lib. 18. — (2) Cic. de off. II. — (3) Tit. Liv. I, 53, 55, 56; VI. 5. Dion. Hal. III, IV. Tac. hist. III, 72. Plin. XXXVI, 15.

Que dirai-je de la pompe des triomphes, des cérémonies de la religion, des jeux et des spectacles qu'on donnoit au peuple (1)? En un mot, tout ce qui servoit au public, tout ce qui pouvoit donner aux peuples une grande idée de leur commune patrie, se faisoit avec profusion autant que le temps le pouvoit permettre (2). L'épargne régnoit seulement dans les maisons particulieres: celui qui augmentoit ses revenus, et rendoit ses terres plus fertiles par son industrie et par son travail, qui étoit le meilleur économe, et prenoit le plus sur lui-même, s'estimoit le plus libre, le plus puissant, et le plus heureux.

Il n'y a rien de plus éloigné d'une telle vie que la mollesse. Tout tendoit plutôt à l'autre excès, je veux dire à la dureté. Aussi les mœurs des Romains avoient-elles naturellement quelque chose, non seulement de rude et de rigide, mais encore de sauvage et de farouche. Mais ils n'oublierent rien pour se réduire eux-mêmes sous de bonnes lois; et le peuple le plus jaloux de sa liberté que l'univers ait jamais vu se trouva en même temps le plus soumis à ses magistrats et à la puissance légitime.

La milice d'un tel peuple ne pouvoit manquer d'être admirable, puisqu'on y trouvoit avec des courages fermes et des corps vigoureux une si prompte et si exacte obéissance.

Les lois de cette milice étoient dures, mais nécessaires. La victoire étoit périlleuse, et souvent mortelle à ceux qui la gagnoient contre les ordres.

(1) Dion. Hal. VII.—(2) Ant. rom.

Il y alloit de la vie non seulement à fuir, à quitter ses armes, à abandonner son rang, mais encore à se remuer, pour ainsi dire, et à branler tant soit peu, sans le commandement du général. Qui mettoit les armes bas devant l'ennemi, qui aimoit mieux se laisser prendre que de mourir glorieusement pour sa patrie, étoit jugé indigne de toute assistance. Pour l'ordinaire on ne comptoit plus les prisonniers parmi les citoyens, et on les laissoit aux ennemis comme des membres retranchés de la république. Vous avez vu dans Florus et dans Cicéron (1) l'histoire de Régulus qui persuada au sénat, aux dépens de sa propre vie, d'abandonner les prisonniers aux Carthaginois. Dans la guerre d'Annibal (2), et après la perte de la bataille de Cannes, c'est-à-dire dans le temps où Rome épuisée par tant de pertes manquoit le plus de soldats, le sénat aima mieux armer contre sa coutume huit mille esclaves, que de racheter huit mille Romains qui ne lui auroient pas plus coûté que la nouvelle milice qu'il fallut lever (3). Mais dans la nécessité des affaires on établit plus que jamais comme une loi inviolable, qu'un soldat romain devoit ou vaincre ou mourir.

Par cette maxime les armées romaines, quoique défaites et rompues, combattoient et se rallioient jusqu'à la derniere extrémité; et, comme remarque Salluste (4), il se trouve parmi les Romains plus de gens punis pour avoir combattu sans en avoir or-

(1) Cic. de off. III. Florus, II, 2. — (2) Polyb. VI, 56. Tit. Liv. XXII, 57, 58. — (3) Cic. de off. III. — (4) Sallust. de bello Catil. 9.

quelle elle tombera de tout son poids ; mais, comme parle Polybe, elle ne peut conserver long-temps sa propriété naturelle, c'est-à-dire sa solidité et sa consistance, parcequ'il lui faut des lieux propres, et pour ainsi dire faits exprès, et qu'à faute de les trouver, elle s'embarrasse elle-même, ou plutôt elle se rompt par son propre mouvement ; joint qu'étant une fois enfoncée, elle ne sait plus se rallier. Au lieu que l'armée romaine, divisée en ses petits corps, profite de tous les lieux, et s'y accommode : on l'unit et on la sépare comme on veut ; elle défile aisément, et se rassemble sans peine ; elle est propre aux détachements, aux ralliements, à toute sorte de conversions et d'évolutions, qu'elle fait ou toute entiere ou en partie, selon qu'il est convenable ; enfin elle a plus de mouvements divers, et par conséquent plus d'action et plus de force que la phalange. Concluez donc avec Polybe qu'il falloit que la phalange lui cédât, et que la Macédoine fût vaincue.

Il y a plaisir, monseigneur, à vous parler de ces choses dont vous êtes si bien instruit par d'excellents maîtres, et que vous voyez pratiquées sous les ordres de Louis-le-Grand, d'une maniere si admirable, que je ne sais si la milice romaine a jamais eu rien de plus beau. Mais sans vouloir ici la mettre aux mains avec la milice française, je me contente que vous ayiez vu que la milice romaine, soit qu'on regarde la science même de prendre ses avantages, ou qu'on s'attache à considérer son extrême sévérité à faire garder tous les ordres de la guerre, a

surpassé de beaucoup tout ce qui avoit paru dans les siecles précédents.

Après la Macédoine, il ne faut plus vous parler de la Grece : vous avez vu que la Macédoine y tenoit le dessus, et ainsi elle vous apprend à juger du reste. Athenes n'a plus rien produit depuis les temps d'Alexandre. Les Etoliens, qui se signalerent en diverses guerres, étoient plutôt indociles que libres, et plutôt brutaux que vaillants. Lacédémone avoit fait son dernier effort pour la guerre, en produisant Cléomene, et la ligue des Achéens, en produisant Philopœmen. Rome n'a point combattu contre ces deux grands capitaines ; mais le dernier (1), qui vivoit du temps d'Annibal et de Scipion, à voir agir les Romains dans la Macédoine, jugea bien que la liberté de la Grece alloit expirer, et qu'il ne lui restoit plus qu'à reculer le moment de sa chûte.

Ainsi les peuples les plus belliqueux cédoient aux Romains. Les Romains ont triomphé du courage dans les Gaulois, du courage et de l'art dans les Grecs, et de tout cela soutenu de la conduite la plus raffinée, en triomphant d'Annibal ; de sorte que rien n'égala jamais la gloire de leur milice.

Aussi n'ont-ils rien eu dans tout leur gouvernement dont ils se soient tant vantés que de leur discipline militaire : ils l'ont toujours considérée comme le fondement de leur empire. La discipline militaire est la chose qui a paru la premiere dans leur état, et la derniere qui s'y est perdue, tant elle étoit attachée à la constitution de leur république.

(1) Plut. in Philop.

Une des plus belles parties de la milice romaine étoit qu'on n'y louoit point la fausse valeur. Les maximes du faux honneur qui ont fait périr tant de monde parmi nous n'étoient pas seulement connues dans une nation si avide de gloire. On remarque de Scipion et de César, les deux premiers hommes de guerre et les plus vaillants qui aient été parmi les Romains, qu'ils ne se sont jamais exposés qu'avec précaution, et lorsqu'un grand besoin le demandoit (1). On n'attendoit rien de bon d'un général qui ne savoit pas connoître le soin qu'il devoit avoir de conserver sa personne (2), et on réservoit pour le vrai service les actions d'une hardiesse extraordinaire. Les Romains ne vouloient point de batailles hasardées mal-à-propos, ni de victoires qui coûtassent trop de sang ; de sorte qu'il n'y avoit rien de plus hardi ni tout ensemble de plus ménagé qu'étoient les armées romaines.

Mais comme il ne suffit pas d'entendre la guerre si on n'a un sage conseil pour l'entreprendre à propos, et tenir le dedans de l'état dans un bon ordre, il faut encore vous faire observer la profonde politique du sénat romain. A le prendre dans les bons temps de la république, il n'y eut jamais d'assemblée où les affaires fussent traitées plus mûrement, ni avec plus de secret, ni avec une plus longue prévoyance, ni dans un plus grand concours, et avec un plus grand zele pour le bien public.

Le Saint-Esprit n'a pas dédaigné de marquer ceci dans le livre des Machabées, ni de louer la haute

(1) Polyb. X, 13.—(2) *Ibid.* 29.

prudence et les conseils vigoureux de cette sage compagnie (1), où personne ne se donnoit de l'autorité que par la raison, et dont tous les membres conspiroient à l'utilité publique, sans partialité et sans jalousie.

Pour le secret, Tite Live nous en donne un exemple illustre (2). Pendant qu'on méditoit la guerre contre Persée, Eumenes, roi de Pergame, ennemi de ce prince, vint à Rome pour se liguer contre lui avec le sénat. Il y fit ses propositions en pleine assemblée, et l'affaire fut résolue par les suffrages d'une compagnie composée de trois cents hommes. Qui croiroit que le secret eût été gardé, et qu'on n'ait jamais rien su de la délibération que quatre ans après, quand la guerre fut achevée? Mais ce qu'il y a de plus surprenant est que Persée avoit à Rome ses ambassadeurs pour observer Eumenes. Toutes les villes de Grece et d'Asie, qui craignoient d'être enveloppées dans cette querelle, avoient aussi envoyé les leurs, et tous ensemble tâchoient à découvrir une affaire d'une telle conséquence. Au milieu de tant d'habiles négociateurs, le sénat fut impénétrable. Pour faire garder le secret, on n'eut jamais besoin de supplices, ni de défendre le commerce avec les étrangers, sous des peines rigoureuses: le secret se recommandoit comme tout seul, et par sa propre importance.

C'est une chose surprenante dans la conduite de Rome d'y voir le peuple regarder presque toujours le sénat avec jalousie, et néanmoins lui déférer tout

(1) 1 Mach. VIII, 15, 16.—(2) Tit. Liv. XLII, 14.

dans les grandes occasions, et sur-tout dans les grands périls : alors on voyoit tout le peuple tourner les yeux sur cette sage compagnie, et attendre ses résolutions comme autant d'oracles. Une longue expérience avoit appris aux Romains que de là étoient sortis tous les conseils qui avoient sauvé l'état.

C'étoit dans le sénat que se conservoient les anciennes maximes, et l'esprit, pour ainsi parler, de la république : c'étoit là que se formoient les desseins qu'on voyoit se soutenir par leur propre suite ; et ce qu'il y avoit de plus grand dans le sénat est qu'on n'y prenoit jamais des résolutions plus vigoureuses que dans les plus grandes extrémités.

Ce fut au plus triste état de la république, lorsque foible encore et dans sa naissance elle se vit tout ensemble et divisée au-dedans par les tribuns, et pressée au-dehors par les Volsques que Coriolan irrité menoit contre sa patrie ; ce fut, dis-je, en cet état, que le sénat parut le plus intrépide. Les Volsques toujours battus par les Romains espérerent de se venger ayant à leur tête le plus grand homme de Rome, le plus entendu à la guerre, le plus libéral, le plus incompatible avec l'injustice ; mais le plus dur, le plus difficile, et le plus aigri. Ils vouloient se faire citoyens par force ; et après de grandes conquêtes, maîtres de la campagne et du pays, ils menaçoient de tout perdre si on n'accordoit leur demande. Rome n'avoit ni armée ni chefs ; et néanmoins, dans ce triste état, et pendant qu'elle avoit tout à craindre, on vit sortir tout à coup ce hardi décret du sénat, qu'on périroit plutôt que de rien céder à l'ennemi armé, et qu'on lui accorderoit

des conditions équitables après qu'il auroit retiré ses armes (1).

La mere de Coriolan, qui fut envoyée pour le fléchir, lui disoit entre autres raisons : « Ne connois-« sez-vous pas les Romains ? ne savez-vous pas, mon « fils, que vous n'en aurez rien que par les prieres, « et que vous n'en obtiendrez ni grande ni petite « chose par la force ? » Le sévere Coriolan se laissa vaincre : il lui en coûta la vie, et les Volsques choisirent d'autres généraux. Mais le sénat demeura ferme dans ses maximes ; et le décret qu'il donna de ne rien accorder par force passa pour une loi fondamentale de la politique romaine, dont il n'y a pas un seul exemple que les Romains se soient départis dans tous les temps de la république (2). Parmi eux, dans les états les plus tristes, jamais les foibles conseils n'ont été seulement écoutés : ils étoient toujours plus traitables victorieux que vaincus : tant le sénat savoit maintenir les anciennes maximes de la république, et tant il y savoit confirmer le reste des citoyens.

De ce même esprit sont sorties les résolutions prises tant de fois dans le sénat, de vaincre les ennemis par la force ouverte, sans y employer les ruses ou les artifices, même ceux qui sont permis à la guerre : ce que le sénat ne faisoit ni par un faux point d'honneur, ni pour avoir ignoré les lois de la guerre, mais parcequ'il ne jugeoit rien de plus efficace pour abattre un ennemi orgueilleux que de

(1) Dion. Hal. VIII. Tit. Liv. II, 39. — (2) Polyb. VI, 56. Excerpt. de legat. 69. Dion. Hal. VIII.

lui ôter toute l'opinion qu'il pourroit avoir de ses forces, afin que vaincu jusque dans le cœur il ne vit plus de salut que dans la clémence du vainqueur.

C'est ainsi que s'établit par toute la terre cette haute opinion des armes romaines : la croyance répandue par-tout que rien ne leur résistoit faisoit tomber les armes des mains à leurs ennemis, et donnoit à leurs alliés un invincible secours. Vous voyez ce que fait dans toute l'Europe une semblable opinion des armes françaises ; et le monde étonné des exploits du roi confesse qu'il n'appartenoit qu'à lui seul de donner des bornes à ses conquêtes.

La conduite du sénat romain, si forte contre les ennemis, n'étoit pas moins admirable dans la conduite du dedans. Ces sages sénateurs avoient quelquefois pour le peuple une juste condescendance, comme lorsque dans une extrême nécessité non seulement ils se taxerent eux-mêmes plus haut que les autres, ce qui leur étoit ordinaire, mais encore qu'ils déchargerent le menu peuple de tout impôt, ajoutant « que les pauvres payoient un assez grand tribut à la république en nourrissant leurs enfants (1). »

Le sénat montra par cette ordonnance qu'il savoit en quoi consistoient les vraies richesses d'un état ; et un si beau sentiment joint aux témoignages d'une bonté paternelle fit tant d'impression dans l'esprit des peuples, qu'ils devinrent capables de soutenir les dernieres extrémités pour le salut de leur patrie.

Mais quand le peuple méritoit d'être blâmé, le sénat le faisoit aussi avec une gravité et une vigueur

(1) Tit. Liv. II, 9.

digne de cette sage compagnie, comme il arriva dans le démêlé entre ceux d'Ardée et d'Aricie (1). L'histoire en est mémorable, et mérite de vous être racontée.

Ces deux peuples étoient en guerre pour des terres que chacun d'eux prétendoit : enfin, las de combattre, ils convinrent de se rapporter au jugement du peuple romain, dont l'équité étoit révérée par tous les voisins. Les tribus furent assemblées ; et le peuple ayant connu dans la discussion que ces terres prétendues par d'autres lui appartenoient de droit se les adjugea. Le sénat, quoique convaincu que le peuple dans le fond avoit bien jugé, ne put souffrir que les Romains eussent démenti leur générosité naturelle, ni qu'ils eussent lâchement trompé l'espérance de leurs voisins qui s'étoient soumis à leur arbitrage : il n'y eut rien que ne fit cette compagnie pour empêcher un jugement d'un si pernicieux exemple, où les juges prenoient pour eux les terres contestées par les parties. Après que la sentence eut été rendue, ceux d'Ardée, dont le droit étoit le plus apparent, indignés d'un jugement si inique, étoient prêts à s'en venger par les armes : le sénat ne fit point de difficulté de leur déclarer publiquement qu'il étoit aussi sensible qu'eux-mêmes à l'injure qui leur avoit été faite ; qu'à la vérité il ne pouvoit pas casser un décret du peuple, mais que si après cette offense ils vouloient bien se fier à la compagnie de la réparation qu'ils avoient raison de prétendre, le sénat prendroit un tel soin de leur

(1) Tit. Liv. III, 71 ; IV, 7, 9, 10.

satisfaction, qu'il ne leur resteroit aucun sujet de plainte. Les Ardéates se fierent à cette parole. Il leur arriva une affaire capable de ruiner leur ville de fond en comble : ils reçurent un si prompt secours par les ordres du sénat, qu'ils se crurent trop bien payés de la terre qui leur avoit été ôtée, et ne songeoient plus qu'à remercier de si fideles amis : mais le sénat ne fut pas content jusqu'à ce qu'en leur faisant rendre la terre que le peuple romain s'étoit adjugée, il abolit la mémoire d'un si infâme jugement.

Je n'entreprends pas ici de vous dire combien le sénat a fait d'actions semblables; combien il a livré aux ennemis de citoyens parjures qui ne vouloient pas leur tenir parole, ou qui chicanoient sur leurs serments; combien il a condamné de mauvais conseils qui avoient eu d'heureux succès (1) : je vous dirai seulement que cette auguste compagnie n'inspiroit rien que de grand au peuple romain, et donnoit en toutes rencontres une haute idée de ses conseils, persuadée qu'elle étoit que la réputation étoit le plus ferme appui des états.

On peut croire que, dans un peuple si sagement dirigé, les récompenses et les châtiments étoient ordonnés avec grande considération. Outre que le service et le zele au bien de l'état étoient le moyen le plus sûr pour s'avancer dans les charges, les actions militaires avoient mille récompenses qui ne coûtoient rien au public, et qui étoient infiniment précieuses aux particuliers, parcequ'on y avoit atta-

(1) Polyb. Tit. Liv. Cic. de off. III, etc.

ché la gloire, si chere à ce peuple belliqueux : une couronne d'or très-mince, et le plus souvent une couronne de feuilles de chêne, ou de laurier, ou de quelque herbage plus vil encore, devenoit inestimable parmi les soldats, qui ne connoissoient point de plus belles marques que celles de la vertu, ni de plus noble distinction que celle qui venoit des actions glorieuses.

Le sénat, dont l'approbation tenoit lieu de récompense, savoit louer et blâmer quand il falloit. Incontinent après le combat, les consuls et les autres généraux donnoient publiquement aux soldats et aux officiers la louange ou le blâme qu'ils méritoient : mais eux-mêmes ils attendoient en suspens le jugement du sénat, qui jugeoit de la sagesse des conseils, sans se laisser éblouir par le bonheur des évènements. Les louanges étoient précieuses, parcequ'elles se donnoient avec connoissance : le blâme piquoit au vif les cœurs généreux, et retenoit les plus foibles dans le devoir. Les châtiments qui suivoient les mauvaises actions tenoient les soldats en crainte, pendant que les récompenses et la gloire bien dispensées les élevoient au-dessus d'eux-mêmes.

Qui peut mettre dans l'esprit des peuples la gloire, la patience dans les travaux, la grandeur de la nation, et l'amour de la patrie, peut se vanter d'avoir trouvé la constitution d'état la plus propre à produire de grands hommes. C'est sans doute les grands hommes qui font la force d'un empire. La nature ne manque pas de faire naître dans tous les pays des esprits et des courages élevés; mais il

faut lui aider à les former : ce qui les forme, ce qui les acheve, ce sont des sentiments forts et de nobles impressions qui se répandent dans tous les esprits, et passent insensiblement de l'un à l'autre. Qu'est-ce qui rend notre noblesse si fiere dans les combats, et si hardie dans les entreprises? c'est l'opinion reçue dès l'enfance, et établie par le sentiment unanime de la nation, qu'un gentilhomme sans cœur se dégrade lui-même, et n'est plus digne de voir le jour.

Tous les Romains étoient nourris dans ces sentiments, et le peuple disputoit avec la noblesse à qui agiroit le plus par ces vigoureuses maximes. Durant les bons temps de Rome, l'enfance même étoit exercée par les travaux : on n'y entendoit parler d'autre chose que de la grandeur du nom romain. Il falloit aller à la guerre quand la république l'ordonnoit, et là travailler sans cesse, camper hiver et été, obéir sans résistance, mourir ou vaincre. Les peres qui n'élevoient pas leurs enfants dans ces maximes, et comme il falloit pour les rendre capables de servir l'état, étoient appelés en justice par les magistrats, et jugés coupables d'un attentat envers le public.

Quand on a commencé à prendre ce train, les grands hommes se font les uns les autres : et si Rome en a plus porté qu'aucune autre ville qui eût été avant elle, ce n'a point été par hasard; mais c'est que l'état romain, constitué de la maniere que nous avons vue, étoit, pour ainsi parler, du tempérament qui devoit être le plus fécond en héros.

Un état qui se sent ainsi formé, se sent aussi en même temps d'une force incomparable, et ne se croit jamais sans ressource : aussi voyons-nous que

les Romains n'ont jamais désespéré de leurs affaires, ni quand Porsenna, roi d'Etrurie, les affamoit dans leurs murailles ; ni quand les Gaulois, après avoir brûlé leur ville, inondoient tout leur pays, et les tenoient serrés dans le capitole ; ni quand Pyrrhus, roi des Epirotes, aussi habile qu'entreprenant, les effrayoit par ses éléphants, et défaisoit toutes leurs armées ; ni quand Annibal déja tant de fois vainqueur leur tua encore plus de cinquante mille hommes et leur meilleure milice dans la bataille de Cannes.

Ce fut alors que le consul Térentius Varro, qui venoit de perdre par sa faute une si grande bataille, fut reçu à Rome comme s'il eût été victorieux, parce seulement que dans un si grand malheur il n'avoit point désespéré des affaires de la république. Le sénat l'en remercia publiquement ; et dès-lors on résolut, selon les anciennes maximes, de n'écouter dans ce triste état aucune proposition de paix : l'ennemi fut étonné ; le peuple reprit cœur, et crut avoir des ressources que le sénat connoissoit par sa prudence.

En effet, cette constance du sénat, au milieu de tant de malheurs qui arrivoient coup sur coup, ne venoit pas seulement d'une résolution opiniâtre de ne céder jamais à la fortune, mais d'une profonde connoissance des forces romaines et des forces ennemies. Rome savoit par son cens, c'est-à-dire par le rôle de ses citoyens toujours exactement continué depuis Servius Tullius, elle savoit, dis-je, tout ce qu'elle avoit de citoyens capables de porter les armes, et ce qu'elle pouvoit espérer de la

jeunesse qui s'élevoit tous les jours ; ainsi elle ménageoit ses forces contre un ennemi qui venoit des bords de l'Afrique, que le temps devoit détruire tout seul dans un pays étranger où les secours étoient si tardifs, et à qui ses victoires mêmes qui lui coûtoient tant de sang étoient fatales : c'est pourquoi, quelque perte qui fût arrivée, le sénat, toujours instruit de ce qui lui restoit de bons soldats, n'avoit qu'à temporiser, et ne se laissoit jamais abattre. Quand par la défaite de Cannes, et par les révoltes qui suivirent, il vit les forces de la république tellement diminuées qu'à peine eût-on pu se défendre si les ennemis eussent pressé, il se soutint par courage ; et sans se troubler de ses pertes, il se mit à regarder les démarches du vainqueur. Aussitôt qu'on eut apperçu qu'Annibal, au lieu de poursuivre sa victoire, ne songeoit durant quelque temps qu'à en jouir, le sénat se rassura, et vit bien qu'un ennemi capable de manquer à sa fortune, et de se laisser éblouir par ses grands succès, n'étoit pas né pour vaincre les Romains : dès-lors Rome fit tous les jours de plus grandes entreprises ; et Annibal, tout habile, tout courageux, tout victorieux, qu'il étoit, ne put tenir contre elle.

Il est aisé de juger par ce seul évènement à qui devoit enfin demeurer tout l'avantage. Annibal, enflé de ses grands succès, crut la prise de Rome trop aisée, et se relâcha. Rome au milieu de ses malheurs ne perdit ni le courage ni la confiance, et entreprit de plus grandes choses que jamais. Ce fut incontinent après la défaite de Cannes qu'elle assiégea Syracuse et Capoue, l'une infidele aux

traités, et l'autre rebelle. Syracuse ne put se défendre, ni par ses fortifications, ni par les inventions d'Archimede. L'armée victorieuse d'Annibal vint vainement au secours de Capoue : mais les Romains firent lever à ce capitaine le siege de Nole. Un peu après, les Carthaginois défirent et tuerent en Espagne les deux Scipions. Dans toute cette guerre il n'étoit rien arrivé de plus sensible ni de plus funeste aux Romains : leur perte leur fit faire les derniers efforts. Le jeune Scipion, fils d'un de ces généraux, non content d'avoir relevé les affaires de Rome en Espagne, alla porter la guerre aux Carthaginois dans leur propre ville, et donna le dernier coup à leur empire.

L'état de cette ville ne permettoit pas que Scipion y trouvât la même résistance qu'Annibal trouvoit du côté de Rome; et vous en serez convaincu si peu que vous regardiez la constitution de ces deux villes.

Rome étoit dans sa force : et Carthage, qui avoit commencé de baisser, ne se soutenoit plus que par Annibal (1). Rome avoit son sénat uni, et c'est précisément dans ces temps que s'y est trouvé ce concert tant loué dans le livre des Machabées : le sénat de Carthage étoit divisé par de vieilles factions irréconciliables; et la perte d'Annibal eût fait la joie de la plus notable partie des grands seigneurs. Rome, encore pauvre et attachée à l'agriculture, nourrissoit une milice admirable, qui ne respiroit que la gloire, et ne songeoit qu'à agrandir le nom romain : Carthage, enrichie par son trafic, voyoit tous ses

(1) Polyb. I, III, VI, 49, etc.

citoyens attachés à leurs richesses, et nullement exercés dans la guerre. Au lieu que les armées romaines étoient presque toutes composées de citoyens : Carthage au contraire tenoit pour maxime de n'avoir que des troupes étrangeres, souvent autant à craindre à ceux qui les paient qu'à ceux contre qui on les emploie.

Ces défauts venoient en partie de la premiere institution de la république de Carthage, et en partie s'y étoient introduits avec le temps. Carthage a toujours aimé les richesses; et Aristote (1) l'accuse d'y être attachée jusqu'à donner lieu à ses citoyens de les préférer à la vertu: par-là une république toute faite pour la guerre, comme le remarque le même Aristote, à la fin en a négligé l'exercice. Ce philosophe ne la reprend pas de n'avoir que des milices étrangeres; et il est à croire qu'elle n'est tombée que long-temps après dans ce défaut. Mais les richesses y menent naturellement une république marchande : on veut jouir de ses biens, et on croit tout trouver dans son argent. Carthage se croyoit forte parcequ'elle avoit beaucoup de soldats, et n'avoit pu apprendre, par tant de révoltes qu'elle avoit vues arriver dans les derniers temps, qu'il n'y a rien de plus malheureux qu'un état qui ne se soutient que par les étrangers, où il ne trouve ni zele, ni sûreté, ni obéissance.

Il est vrai que le grand génie d'Annibal sembloit avoir remédié aux défauts de la république (2) : on regarde comme un prodige que, dans un pays étran-

(1) Arist. pol. II, 11.—(2) Polyb. XI, 17.

ger, et durant seize ans entiers, il n'ait jamais vu, je ne dis pas de sédition, mais de murmure, dans une armée toute composée de peuples divers, qui, sans s'entendre entre eux, s'accordoient si bien à entendre les ordres de leur général.

Mais l'habileté d'Annibal ne pouvoit pas soutenir Carthage, lorsqu'attaquée dans ses murailles par un général comme Scipion, elle se trouva sans forces : il fallut rappeler Annibal, à qui il ne restoit plus que des troupes affoiblies plus par leurs propres victoires que par celles des Romains, et qui acheverent de se ruiner par la longueur du voyage. Ainsi Annibal fut battu ; et Carthage, autrefois maîtresse de toute l'Afrique, de la mer méditerranée et de tout le commerce de l'univers, fut contrainte de subir le joug que Scipion lui imposa.

Voilà le fruit glorieux de la patience romaine. Des peuples qui s'enhardissoient et se fortifioient par leurs malheurs avoient bien raison de croire qu'on sauvoit tout pourvu qu'on ne perdît pas l'espérance ; et Polybe a très bien conclu que Carthage devoit à la fin obéir à Rome par la seule nature des deux républiques.

Que si les Romains s'étoient servis de ces grandes qualités politiques et militaires seulement pour conserver leur état en paix, ou pour protéger leurs alliés opprimés, comme ils en faisoient le semblant, il faudroit autant louer leur équité que leur valeur et leur prudence : mais quand ils eurent goûté la douceur de la victoire, ils voulurent que tout leur cédât, et ne prétendirent à rien moins qu'à mettre

premièrement leurs voisins et ensuite tout l'univers sous leurs lois.

Pour parvenir à ce but, ils surent parfaitement conserver leurs alliés, les unir entre eux, jeter la division et la jalousie parmi leurs ennemis, pénétrer leurs conseils, découvrir leurs intelligences, et prévenir leurs entreprises.

Ils n'observoient pas seulement les démarches de leurs ennemis, mais encore tous les progrès de leurs voisins; curieux sur-tout ou de diviser, ou de contrebalancer par quelque autre endroit, les puissances qui devenoient trop redoutables, ou qui mettoient de trop grands obstacles à leurs conquêtes.

Ainsi les Grecs avoient tort de s'imaginer, du temps de Polybe, que Rome s'agrandissoit plutôt par hasard que par conduite (1): ils étoient trop passionnés pour leur nation, et trop jaloux des peuples qu'ils voyoient s'élever au-dessus d'eux; ou peut-être que voyant de loin l'empire romain s'avancer si vite, sans pénétrer les conseils qui faisoient mouvoir ce grand corps, ils attribuoient au hasard, selon la coutume des hommes, les effets dont les causes ne leur étoient pas connues. Mais Polybe, que son étroite familiarité avec les Romains faisoit entrer si avant dans le secret des affaires, et qui observoit de si près la politique romaine durant les guerres puniques, a été plus équitable que les autres Grecs, et a vu que les conquêtes de Rome étoient la suite d'un dessein bien entendu: car il voyoit les Romains du milieu de la mer méditer-

(1) Polyb. I, 63.

ranée porter leurs regards par-tout aux environs, jusqu'aux Espagnes et jusqu'en Syrie ; observer ce qui s'y passoit ; s'avancer régulièrement et de proche en proche ; s'affermir avant que de s'étendre ; ne se point charger de trop d'affaires ; dissimuler quelque temps, et se déclarer à propos ; attendre qu'Annibal fût vaincu pour désarmer Philippe, roi de Macédoine, qui l'avoit favorisé ; après avoir commencé l'affaire, n'être jamais las ni contents jusqu'à ce que tout fût fait ; ne laisser aux Macédoniens aucun moment pour se reconnoître ; et, après les avoir vaincus, rendre par un décret public à la Grece si long-temps captive la liberté à laquelle elle ne pensoit plus ; par ce moyen répandre d'un côté la terreur, et de l'autre la vénération de leur nom. C'en étoit assez pour conclure que les Romains ne s'avançoient pas à la conquête du monde par hasard, mais par conduite.

C'est ce qu'a vu Polybe dans le temps des progrès de Rome. Denys d'Halicarnasse (1), qui a écrit après l'établissement de l'empire et du temps d'Auguste, a conclu la même chose, en reprenant dès leur origine les anciennes institutions de la république romaine, si propres de leur nature à former un peuple invincible et dominant.

Vous en avez assez vu, monseigneur, pour entrer dans les sentiments de ces sages historiens, et pour condamner Plutarque, qui, toujours trop passionné

(1) Dion. Hal. ant. rom. I, II.

pour ses Grecs, attribue à la seule fortune la grandeur romaine, et à la seule vertu celle d'Alexandre (1).

Mais plus ces historiens font voir de dessein dans les conquêtes de Rome, plus ils y montrent d'injustice : ce vice est inséparable du desir de dominer, qui aussi pour cette raison est justement condamné par les regles de l'évangile. Mais la seule philosophie suffit pour nous faire entendre que la force nous est donnée pour conserver notre bien, et non pas pour usurper celui d'autrui. Cicéron (2) l'a reconnu, et les regles qu'il a données pour faire la guerre sont une manifeste condamnation de la conduite des Romains.

Il est vrai qu'ils parurent assez équitables au commencement de leur république. Il sembloit qu'ils vouloient eux-mêmes modérer leur humeur guerriere en la resserrant dans les bornes que l'équité prescrivoit. Qu'y a-t-il de plus beau ni de plus saint que le college des Féciaux, soit que Numa en soit le fondateur, comme le dit Denys d'Halicarnasse, ou que ce soit Ancus Martius, comme le veut Tite Live (3)? Ce conseil étoit établi pour juger si une guerre étoit juste. Avant que le sénat la proposât, ou que le peuple la résolût, cet examen d'équité précédoit toujours. Quand la justice de la guerre étoit reconnue, le sénat prenoit ses mesures pour l'entreprendre : mais on envoyoit avant toutes choses redemander dans les formes à l'usurpateur les choses

(1) Plut. lib. de fort. Alex. et de fort. Rom.—(2) Cic. de off. III.—(3) Dion. Hal. U. ant. rom. Tit. Liv. I, 32.

injustement ravies, et on n'en venoit aux extrémités qu'après avoir épuisé les voies de douceur. Sainte institution s'il en fut jamais, et qui fait honte aux chrétiens, à qui un Dieu venu au monde pour pacifier toutes choses n'a pu inspirer la charité et la paix!

Mais que servent les meilleures institutions, quand enfin elles dégénerent en pures cérémonies? La douceur de vaincre et de dominer corrompit bientôt dans les Romains ce que l'équité naturelle leur avoit donné de droiture. Les délibérations des Féciaux ne furent plus parmi eux qu'une formalité inutile; et encore qu'ils exerçassent envers leurs plus grands ennemis des actions de grande équité, et même de grande clémence, l'ambition ne permettoit pas à la justice de régner dans leurs conseils.

Au reste leurs injustices étoient d'autant plus dangereuses qu'ils savoient mieux les couvrir du prétexte spécieux de l'équité, et qu'ils mettoient sous le joug insensiblement les rois et les nations, sous couleur de les protéger et de les défendre.

Ajoutons encore qu'ils étoient cruels à ceux qui leur résistoient: autre qualité assez naturelle aux conquérants, qui savent que l'épouvante fait plus de la moitié des conquêtes. Faut-il dominer à ce prix; et le commandement est-il si doux, que les hommes le veuillent acheter par des actions si inhumaines (1)! Les Romains, pour répandre par-tout la terreur, affectoient de laisser dans les villes prises des spectacles terribles de cruauté, et de paroître impitoyables à qui attendoit la force, sans même épargner les

(1) Polyb. X, 15.

rois qu'ils faisoient mourir inhumainement, après les avoir menés en triomphe chargés de fers, et traînés à des chariots comme des esclaves.

Mais s'ils étoient cruels et injustes pour conquérir, ils gouvernoient avec équité les nations subjuguées. Ils tâchoient de faire goûter leur gouvernement aux peuples soumis, et croyoient que c'étoit le meilleur moyen de s'assurer leurs conquêtes. Le sénat tenoit en bride les gouverneurs, et faisoit justice aux peuples. Cette compagnie étoit regardée comme l'asile des oppressés : aussi les concussions et les violences ne furent-elles connues parmi les Romains que dans les derniers temps de la république, et la retenue de leurs magistrats étoit l'admiration de toute la terre.

Ce n'étoit donc pas de ces conquérants brutaux et avares qui ne respirent que le pillage, ou qui établissent leur domination sur la ruine des pays vaincus : les Romains rendoient meilleurs tous ceux qu'ils prenoient, en y faisant fleurir la justice, l'agriculture, le commerce, les arts même et les sciences, après qu'ils les eurent une fois goûtés.

C'est ce qui leur a donné l'empire le plus florissant, et le mieux établi, aussi bien que le plus étendu qui fut jamais. Depuis l'Euphrate et le Tanaïs jusqu'aux colonnes d'Hercule et à la mer atlantique, toutes les terres et toutes les mers leur obéissoient : du milieu et comme du centre de la mer méditerranée, ils embrassoient toute l'étendue de cette mer, pénétrant au long et au large tous les états d'alentour, et la tenant entre deux pour faire la commu-

nication de leur empire. On est encore effrayé quand on considere que les nations qui font à présent des royaumes si redoutables, toutes les Gaules, toutes les Espagnes, la Grande Bretagne presque toute entiere, l'Illyrique jusqu'au Danube, la Germanie jusqu'à l'Elbe, l'Afrique jusqu'à ses déserts affreux et impénétrables, la Grece, la Thrace, la Syrie, l'Egypte, tous les royaumes de l'Asie mineure, et ceux qui sont enfermés entre le Pont-Euxin et la mer caspienne, et les autres que j'oublie peut-être, ou que je ne veux pas rapporter, n'ont été durant plusieurs siecles que des provinces romaines. Tous les peuples de notre monde, jusqu'aux plus barbares, ont respecté leur puissance; et les Romains y ont établi presque par-tout, avec leur empire, les lois et la politesse.

C'est une espece de prodige, que, dans un si vaste empire qui embrassoit tant de nations et tant de royaumes, les peuples aient été si obéissants, et les révoltes si rares. La politique romaine y avoit pourvu par divers moyens qu'il faut vous expliquer en peu de mots.

Les colonies romaines établies de tous côtés dans l'empire faisoient deux effets admirables : l'un, de décharger la ville d'un grand nombre de citoyens, et la plupart pauvres; l'autre, de garder les postes principaux, et d'accoutumer peu à peu les peuples étrangers aux mœurs romaines.

Ces colonies, qui portoient avec elles leurs privileges, demeuroient toujours attachées au corps de la république, et peuploient tout l'empire de Romains.

Mais, outre les colonies, un grand nombre de villes obtenoient pour leurs citoyens le droit de citoyens romains; et, unis par leur intérêt au peuple dominant, elles tenoient dans le devoir les villes voisines.

Il arriva à la fin que tous les sujets de l'empire se crurent Romains. Les honneurs du peuple victorieux se communiquerent peu à peu aux peuples vaincus: le sénat leur fut ouvert, et ils pouvoient aspirer jusqu'à l'empire. Ainsi, par la clémence romaine, toutes les nations n'étoient plus qu'une seule nation, et Rome fut regardée comme la commune patrie.

Quelle facilité n'apportoit pas à la navigation et au commerce cette merveilleuse union de tous les peuples du monde sous un même empire! La société romaine embrassoit tout; et, à la réserve de quelques frontieres inquiétées quelquefois par les voisins, tout le reste de l'univers jouissoit d'une paix profonde. Ni la Grece, ni l'Asie mineure, ni la Syrie, ni l'Egypte, ni enfin la plupart des autres provinces, n'ont jamais été sans guerre que sous l'empire romain; et il est aisé d'entendre qu'un commerce si agréable des nations servoit à maintenir dans tout le corps de l'empire la concorde et l'obéissance.

Les légions distribuées pour la garde des frontieres, en défendant le dehors, affermissoient le dedans. Ce n'étoit pas la coutume des Romains d'avoir des citadelles dans leurs places, ni de fortifier leurs frontieres; et je ne vois guere commencer ce soin que sous Valentinien I. Auparavant on mettoit la

force et la sûreté de l'empire uniquement dans les troupes, qu'on disposoit de maniere qu'elles se prêtoient la main les unes les autres. Au reste, comme l'ordre étoit qu'elles campassent toujours, les villes n'en étoient point incommodées ; et la discipline ne permettoit pas aux soldats de se répandre dans la campagne. Ainsi les armées romaines ne troubloient ni le commerce ni le labourage. Elles faisoient dans leur camp comme une espece de ville, qui ne différoit des autres que parceque les travaux y étoient continuels, la discipline plus sévere, et le commandement plus ferme. Elles étoient toujours prêtes pour le moindre mouvement ; et c'étoit assez pour tenir les peuples dans le devoir, que de leur montrer seulement dans le voisinage cette milice invincible.

Mais rien ne maintenoit tant la paix de l'empire, que l'ordre de la justice. L'ancienne république l'avoit établi : les empereurs et les sages l'ont expliqué sur les mêmes fondements : tous les peuples, jusqu'aux plus barbares, le regardoient avec admiration ; et c'est par-là principalement que les Romains étoient jugés dignes d'être les maîtres du monde. Au reste, si les lois romaines ont paru si saintes que leur majesté subsiste encore malgré la ruine de l'empire, c'est que le bon sens, qui est le maître de la vie humaine, y regne par-tout, et qu'on ne voit nulle part une plus belle application des principes de l'équité naturelle.

Malgré cette grandeur du nom romain, malgré la politique profonde et toutes les belles institutions de cette fameuse république, elle portoit en son sein

la cause de sa ruine, dans la jalousie perpétuelle du peuple contre le sénat, ou plutôt des plébéiens contre les patriciens. Romulus avoit établi cette distinction (1). Il falloit bien que les rois eussent des gens distingués qu'ils attachassent à leur personne par des liens particuliers, et par lesquels ils gouvernassent le reste du peuple. C'est pour cela que Romulus choisit les peres, dont il forma le corps du sénat. On les appeloit ainsi à cause de leur dignité et de leur âge; et c'est d'eux que sont sorties dans la suite les familles patriciennes. Au reste, quelque autorité que Romulus eût réservée au peuple, il avoit mis les plébéiens, en plusieurs manieres, dans la dépendance des patriciens (2); et cette subordination nécessaire à la royauté avoit été conservée non seulement sous les rois, mais encore dans la république. C'étoit parmi les patriciens qu'on prenoit toujours les sénateurs : aux patriciens appartenoient les emplois, les commandements, les dignités, même celle du sacerdoce; et les peres, qui avoient été les auteurs de la liberté, n'abandonnerent pas leurs prérogatives. Mais la jalousie se mit bientôt entre les deux ordres : car je n'ai pas besoin de parler ici des chevaliers romains, troisieme ordre comme mitoyen entre les patriciens et le simple peuple, qui prenoit tantôt un parti et tantôt l'autre. Ce fut donc entre ces deux ordres que se mit la jalousie : elle se réveilloit en diverses occasions; mais la cause profonde qui l'entretenoit étoit l'amour de la liberté.

La maxime fondamentale de la république étoit

(1) Dion. Hal. II.—(2) *Ibid.*

de regarder la liberté comme une chose inséparable du nom romain. Un peuple nourri dans cet esprit; disons plus, un peuple qui se croyoit né pour commander aux autres peuples, et que Virgile pour cette raison appelle si noblement un peuple roi, ne vouloit recevoir de loi que de lui-même.

L'autorité du sénat étoit jugée nécessaire pour modérer les conseils publics, qui sans ce tempérament eussent été trop tumultueux. Mais au fond, c'étoit au peuple à donner les commandements, à établir les lois, à décider de la paix et de la guerre. Un peuple qui jouissoit des droits les plus essentiels de la royauté entroit en quelque sorte dans l'humeur des rois. Il vouloit bien être conseillé, mais non pas forcé par le sénat. Tout ce qui paroissoit trop impérieux, tout ce qui s'élevoit au-dessus des autres, en un mot tout ce qui blessoit ou sembloit blesser l'égalité que demande un état libre, devenoit suspect à ce peuple délicat. L'amour de la liberté, celui de la gloire et des conquêtes, rendoient de tels esprits difficiles à manier; et cette audace qui leur faisoit tout entreprendre au dehors ne pouvoit manquer de porter la division au dedans.

Ainsi Rome si jalouse de sa liberté, par cet amour de la liberté qui étoit le fondement de son état, a vu la division se jeter entre tous les ordres dont elle étoit composée. De là ces jalousies furieuses entre le sénat et le peuple, entre les patriciens et les plébéiens; les uns alléguant toujours que la liberté excessive se détruit enfin elle-même; et les autres craignant, au contraire, que l'autorité, qui de sa nature croît toujours, ne dégénérât enfin en tyrannie.

Entre ces deux extrémités, un peuple d'ailleurs si sage ne put trouver le milieu. L'intérêt particulier, qui fait que de part ou d'autre on pousse plus loin qu'il ne faut même ce qu'on a commencé pour le bien public, ne permettoit pas qu'on demeurât dans des conseils modérés. Les esprits ambitieux et remuants excitoient les jalousies pour s'en prévaloir; et ces jalousies tantôt plus couvertes, et tantôt plus déclarées, selon les temps, mais toujours vivantes dans le fond des cœurs, ont enfin causé ce grand changement qui arriva du temps de César, et les autres qui ont suivi.

VII. La suite des changements de Rome est expliquée.

Il vous sera aisé, monseigneur, d'en découvrir toutes les causes, si, après avoir bien compris l'humeur des Romains et la constitution de leur république, vous prenez soin d'observer un certain nombre d'évènements principaux qui, quoiqu'arrivés en des temps assez éloignés, ont une liaison manifeste. Les voici ramassés ensemble pour une plus grande facilité.

Romulus, nourri dans la guerre et réputé fils de Mars, bâtit Rome, qu'il peupla de gens ramassés, bergers, esclaves, voleurs, qui étoient venus chercher la franchise et l'impunité dans l'asile qu'il avoit ouvert à tous venants : il en vint aussi quelques uns plus qualifiés et plus honnêtes.

Il nourrit ce peuple farouche dans l'esprit de tout

entreprendre par la force, et ils eurent par ce moyen jusqu'aux femmes qu'ils épouserent.

Peu à peu il établit l'ordre, et réprima les esprits par des lois très saintes. Il commença par la religion qu'il regarda comme le fondement des états (1). Il la fit aussi sérieuse, aussi grave et aussi modeste, que les ténebres de l'idolâtrie le pouvoient permettre. Les religions étrangeres et les sacrifices qui n'étoient pas établis par les coutumes romaines furent défendus. Dans la suite on se dispensa de cette loi; mais c'étoit l'intention de Romulus qu'elle fût gardée, et on en retint toujours quelque chose.

Il choisit parmi tout le peuple ce qu'il y avoit de meilleur pour en former le conseil public, qu'il appela le sénat. Il le composa de deux cents sénateurs, dont le nombre fut encore après augmenté; et de là sortirent les familles nobles qu'on appeloit patriciennes. Les autres s'appeloient les plébéiens, c'est-à-dire le commun peuple.

Le sénat devoit digérer et proposer toutes les affaires: il en régloit quelques unes souverainement avec le roi; mais les plus générales étoient rapportées au peuple, qui en décidoit.

Romulus, dans une assemblée où il survint tout à coup un grand orage, fut mis en pieces par les sénateurs, qui le trouvoient trop impérieux: et l'esprit d'indépendance commença dès-lors à paroître dans cet ordre.

Pour appaiser le peuple, qui aimoit son prince, et donner une grande idée du fondateur de la ville,

(1) Dion. Hal. II.

la liberté, quoique mari de
voit donné lieu au change-
que tous les autres à la ven-
elle avoit reçu, devint sus-
e la famille royale, et fut

place, au retour d'une ex-
livré sa patrie des Véientes
apconné par le peuple d'af-
e d'une maison qu'il faisoit
Non seulement il cessa de
t populaire quoique patri-
permet d'appeler au peuple
cas le jugement en dernier

la puissance consulaire fut
e, et le peuple étendit ses

ntraintes qui s'exécutoient
ies contre les pauvres, le
la puissance des consuls et
fameuse au mont Aventin.
de liberté dans ces assem-
ain ne se crut pas libre s'il
es pour résister au sénat (1),
ccorder des magistrats par-
ns du peuple, qui pussent
contre l'autorité des con-
par appel.
s'autoriser, nourrissoient

les sénateurs publierent que les dieux l'avoient enlevé au ciel, et lui firent dresser des autels.

Numa Pompilius, second roi, dans une longue et profonde paix, acheva de former les mœurs et de régler la religion sur les mêmes fondements que Romulus avoit posés.

Tullus Hostilius établit par de séveres réglements la dicipline militaire et les ordres de la guerre, que son successeur Ancus Martius accompagna de cérémonies sacrées afin de rendre la milice sainte et religieuse.

Après lui, Tarquin l'ancien, pour se faire des créatures, augmenta le nombre des sénateurs jusqu'au nombre de trois cents où ils demeurerent fixés durant plusieurs siecles, et commença les grands ouvrages qui devoient servir à la commodité publique.

Servius Tullius projeta l'établissement d'une république sous le commandement de deux magistrats annuels qui seroient choisis par le peuple.

En haine de Tarquin le superbe, la royauté fut abolie avec des exécrations horribles contre tous ceux qui entreprendroient de la rétablir; et Brutus fit jurer au peuple qu'il se maintiendroit éternellement dans sa liberté.

Les mémoires de Servius Tullius furent suivis dans ce changement. Les consuls élus par le peuple entre les patriciens étoient égalés aux rois, à la réserve qu'ils étoient deux qui avoient entre eux un tour réglé pour commander, et qu'ils changeoient tous les ans.

Collatin, nommé consul avec Brutus comme ayant

été avec lui l'auteur de la liberté, quoique mari de Lucrece dont la mort avoit donné lieu au changement, et intéressé plus que tous les autres à la vengeance de l'outrage qu'elle avoit reçu, devint suspect parcequ'il étoit de la famille royale, et fut chassé.

Valere, substitué à sa place, au retour d'une expédition où il avoit délivré sa patrie des Véientes et des Etruriens, fut soupçonné par le peuple d'affecter la tyrannie, à cause d'une maison qu'il faisoit bâtir sur une éminence. Non seulement il cessa de bâtir; mais, devenu tout populaire quoique patricien, il établit la loi qui permet d'appeler au peuple et lui attribue en certain cas le jugement en dernier ressort.

Par cette nouvelle loi la puissance consulaire fut affoiblie dans son origine, et le peuple étendit ses droits.

A l'occasion des contraintes qui s'exécutoient pour dettes par les riches contre les pauvres, le peuple, soulevé contre la puissance des consuls et du sénat, fit cette retraite fameuse au mont Aventin.

Il ne se parloit que de liberté dans ces assemblées; et le peuple romain ne se crut pas libre s'il n'avoit des voies légitimes pour résister au sénat (1). On fut contraint de lui accorder des magistrats particuliers, appelés tribuns du peuple, qui pussent l'assembler et le secourir contre l'autorité des consuls, par opposition ou par appel.

Ces magistrats, pour s'autoriser, nourrissoient

(1) Dion. Hal. VI.

la division entre les deux ordres, et ne cessoient de flatter le peuple en proposant que les terres des pays vaincus, ou le prix qui proviendroit de leur vente, fût partagé entre les citoyens.

Le sénat s'opposoit toujours constamment à ces lois ruineuses à l'état, et vouloit que le prix des terres fût adjugé au trésor public.

Le peuple se laissoit conduire à ses magistrats séditieux, et conservoit néanmoins assez d'équité pour admirer la vertu des grands hommes qui lui résistoient.

Contre ces dissentions domestiques le sénat ne trouvoit point de meilleur remede que de faire naître continuellement des occasions de guerres étrangeres; elles empêchoient les divisions d'être poussées à l'extrémité, et réunissoient les ordres dans la défense de la patrie.

Pendant que les guerres réussissent et que les conquêtes s'augmentent, les jalousies se réveillent.

Les deux partis, fatigués de tant de divisions qui menaçoient l'état de sa ruine, conviennent de faire des lois pour donner le repos aux uns et aux autres, et établir l'égalité qui doit être dans une ville libre.

Chacun des ordres prétend que c'est à lui qu'appartient l'établissement de ces lois.

La jalousie, augmentée par ces prétentions, fait qu'on résout d'un commun accord une ambassade en Grece pour y rechercher les institutions des villes de ce pays, et sur-tout les lois de Solon qui étoient les plus populaires. Les lois des douze tables sont

établies, et les décemvirs qui les rédigerent furent privés du pouvoir dont ils abusoient.

Pendant qu'on voit tout tranquille, et que des lois si équitables semblent établir pour jamais le repos public, les dissentions se réchauffent par les nouvelles prétentions du peuple qui aspire aux honneurs et au consulat réservé jusqu'alors au premier ordre.

La loi pour les y admettre est proposée. Plutôt que de rabaisser le consulat, les peres consentent à la création de trois nouveaux magistrats qui auroient l'autorité de consuls sous le nom de tribuns militaires, et le peuple est admis à cet honneur.

Content d'établir son droit, il use modérément de sa victoire, et continue quelque temps à donner le commandement aux seuls patriciens.

Après de longues disputes on revient au consulat, et peu à peu les honneurs deviennent communs entre les deux ordres, quoique les patriciens soient toujours plus considérés dans les élections.

Les guerres continuent, et les Romains soumettent après cinq cents ans les Gaulois cisalpins leurs principaux ennemis, et toute l'Italie (1).

Là commencent les guerres puniques : et les choses en viennent si avant, que chacun de ces deux peuples jaloux croit ne pouvoir subsister que par la ruine de l'autre.

Rome prête à succomber se soutient principalement durant ses malheurs par la constance et par la sagesse du sénat.

(1) App. præf. opp.

A la fin la patience romaine l'emporte : Annibal est vaincu, et Carthage subjuguée par Scipion l'africain.

Rome victorieuse s'étend prodigieusement durant deux cents ans par mer et par terre, et réduit tout l'univers sous sa puissance.

En ces temps et depuis la ruine de Carthage, les charges, dont la dignité aussi bien que le profit s'augmentoit avec l'empire, furent briguées avec fureur. Les prétendants ambitieux ne songerent qu'à flatter le peuple; et la concorde des ordres, entretenue par l'occupation des guerres puniques, se troubla plus que jamais. Les Gracques mirent tout en confusion, et leurs séditieuses propositions furent le commencement de toutes les guerres civiles.

Alors on commença à porter des armes, et à agir par la force ouverte dans les assemblées du peuple romain (1), où chacun auparavant vouloit l'emporter par les seules voies légitimes, et avec la liberté des opinions.

La sage conduite du sénat et les grandes guerres survenues modérerent les brouilleries.

Marius, plébéien, grand homme de guerre, avec son éloquence militaire et ses harangues séditieuses, où il ne cessoit d'attaquer l'orgueil de la noblesse, réveilla la jalousie du peuple, et s'éleva par ce moyen aux plus grands honneurs.

Sylla, patricien, se mit à la tête du parti contraire, et devint l'objet de la jalousie de Marius.

Les brigues et la corruption peuvent tout dans

(1) Vell. Paterc. II, 3.

Rome. L'amour de la patrie et le respect des lois s'y éteint.

Pour comble de malheurs, les guerres d'Asie apprennent le luxe aux Romains et augmentent l'avarice.

En ce temps, les généraux commencerent à s'attacher leurs soldats, qui ne regardoient en eux jusqu'alors que le caractere de l'autorité publique.

Sylla, dans la guerre contre Mithridate, laissoit enrichir ses soldats pour les gagner.

Marius de son côté proposoit à ses partisans des partages d'argent et de terres.

Par ce moyen, maîtres de leurs troupes, l'un sous prétexte de soutenir le sénat, et l'autre sous le nom du peuple, ils se firent une guerre furieuse jusque dans l'enceinte de la ville.

Le parti de Marius et du peuple fut tout-à-fait abattu, et Sylla se rendit souverain sous le nom de dictateur.

Il fit des carnages effroyables, et traita durement le peuple et par voie de fait et de paroles, jusque dans les assemblées légitimes.

Plus puissant et mieux établi que jamais, il se réduisit de lui-même à la vie privée, mais après avoir fait voir que le peuple romain pouvoit souffrir un maître.

Pompée que Sylla avoit élevé succéda à une grande partie de sa puissance. Il flattoit tantôt le peuple et tantôt le sénat pour s'établir : mais son inclination et son intérêt l'attacherent enfin au dernier parti.

Vainqueur des pirates, des Espagnes, et de tout

l'orient, il devient tout-puissant dans la république, et principalement dans le sénat.

César, qui veut du moins être son égal, se tourne du côté du peuple; et imitant dans son consulat les tribuns les plus séditieux, il propose avec des partages de terres les lois les plus populaires qu'il put inventer.

La conquête des Gaules porte au plus haut point la gloire et la puissance de César.

Pompée et lui s'unissent par intérêt, et puis se brouillent par jalousie. La guerre civile s'allume. Pompée croit que son seul nom soutiendra tout, et se néglige. César, actif et prévoyant, remporte la victoire, et se rend le maître.

Il fait diverses tentatives pour voir si les Romains pourroient s'accoutumer au nom de roi : elles ne servent qu'à le rendre odieux. Pour augmenter la haine publique, le sénat lui décerne des honneurs jusqu'alors inouis dans Rome : de sorte qu'il est tué en plein sénat comme un tyran.

Antoine, sa créature, qui se trouva consul au temps de sa mort, émut le peuple contre ceux qui l'avoient tué, et tâcha de profiter des brouilleries pour usurper l'autorité souveraine. Lépidus, qui avoit aussi un grand commandement sous César, tâcha de le maintenir. Enfin le jeune César, à l'âge de dix-neuf ans, entreprit de venger la mort de son pere, et chercha l'occasion de succéder à sa puissance.

Il sut se servir pour ses intérêts des ennemis de sa maison, et même de ses concurrents.

Les troupes de son pere se donnerent à lui, tou-

chées du nom de César et des largesses prodigieuses qu'il leur fit.

Le sénat ne peut plus rien : tout se fait par la force et par les soldats, qui se livrent à qui plus leur donne.

Dans cette funeste conjoncture, le triumvirat abattit tout ce que Rome nourrissoit de plus courageux et de plus opposé à la tyrannie. César et Antoine défirent Brutus et Cassius : la liberté expira avec eux. Les vainqueurs, après s'être défaits du foible Lépide, firent divers accords et divers partages, où César, comme plus habile, trouvant toujours le moyen d'avoir la meilleure part, mit Rome dans ses intérêts et prit le dessus. Antoine entreprend en vain de se relever, et la bataille actiaque soumet tout l'empire à la puissance d'Auguste César.

Rome, fatiguée et épuisée par tant de guerres civiles, pour avoir du repos est contrainte de renoncer à sa liberté.

La maison des Césars, s'attachant sous le grand nom d'empereur le commandement des armées, exerce une puissance absolue.

Rome sous les césars, plus soigneuse de se conserver que de s'étendre, ne fait presque plus de conquêtes que pour éloigner les barbares qui vouloient entrer dans l'empire.

A la mort de Caligula, le sénat sur le point de rétablir la liberté et la puissance consulaire, en est empêché par les gens de guerre, qui veulent un chef perpétuel, et que leur chef soit le maître.

Dans les révoltes causées par les violences de Néron, chaque armée élit un empereur, et les gens de

guerre connoissent qu'ils sont maîtres de donner l'empire.

Ils s'emportent jusqu'à le vendre publiquement au plus offrant, et s'accoutument à secouer le joug. Avec l'obéissance, la discipline se perd. Les bons princes s'obstinent en vain à la conserver, et leur zele pour maintenir l'ancien ordre de la milice romaine ne sert qu'à les exposer à la fureur des soldats.

Dans les changements d'empereur, chaque armée entreprenant de faire le sien, il arrive des guerres civiles et des massacres effroyables.

Ainsi l'empire s'énerve par le relâchement de la discipline, et tout ensemble il s'épuise par tant de guerres intestines.

Au milieu de tant de désordres, la crainte et la majesté du nom romain diminue. Les Parthes souvent vaincus deviennent redoutables du côté de l'orient, sous l'ancien nom de Perses qu'ils reprennent. Les nations septentrionales qui habitoient des terres froides et incultes, attirées par la beauté et par la richesse de celles de l'empire, en tentent l'entrée de toutes parts.

Un seul homme ne suffit plus à soutenir le fardeau d'un empire si vaste et si fortement attaqué.

La prodigieuse multitude des guerres, et l'humeur des soldats qui vouloient voir à leur tête des empereurs et des césars, oblige à les multiplier.

L'empire même étant regardé comme un bien héréditaire, les empereurs se multiplient naturellement par la multitude des enfants des princes.

Marc Aurele associe son frere à l'empire. Sévere fait ses deux enfants empereurs. La nécessité des af-

faires oblige Dioclétien à partager l'orient et l'occident entre lui et Maximien : chacun d'eux, surchargé, se soulage en élisant deux césars.

Par cette multitude d'empereurs et de césars, l'état est accablé d'une dépense excessive, le corps de l'empire est désuni, et les guerres civiles se multiplient.

Constantin, fils de l'empereur Constantius Chlorus, partage l'empire comme un héritage entre ses enfants : la postérité suit ces exemples, et on ne voit presque plus un seul empereur.

La mollesse d'Honorius, et celle de Valentinien III, empereurs d'occident, fait tout périr.

L'Italie et Rome même sont saccagées à diverses fois, et deviennent la proie des barbares.

Tout l'occident est à l'abandon. L'Afrique est occupée par les Vandales, l'Espagne par les Visigoths, la Gaule par les Francs, la Grande Bretagne par les Saxons, Rome et l'Italie même par les Hérules, et ensuite par les Ostrogoths. Les empereurs romains se renferment dans l'orient, et abandonnent le reste, même Rome et l'Italie.

L'empire reprend quelque force sous Justinien, par la valeur de Bélisaire et de Narsès. Rome, souvent prise et reprise, demeure enfin aux empereurs. Les Sarrasins, devenus puissants par la division de leurs voisins, et par la nonchalance des empereurs, leur enlevent la plus grande partie de l'orient, et les tourmentent tellement de ce côté-là, qu'ils ne songent plus à l'Italie. Les Lombards y occupent les plus belles et les plus riches provinces. Rome réduite à l'extrémité par leurs entreprises continuelles,

et demeurée sans défense du côté de ses empereurs, est contrainte de se jeter entre les bras des Français. Pépin, roi de France, passe les monts, et réduit les Lombards. Charlemagne, après en avoir éteint la domination, se fait couronner roi d'Italie, où sa seule modération conserve quelques petits restes aux successeurs des césars; et en l'an 800 de notre Seigneur, élu empereur par les Romains, il fonde le nouvel empire.

Il vous est maintenant aisé, monseigneur, de connoître les causes de l'élévation et de la chûte de Rome.

Vous voyez que cet état, fondé sur la guerre, et par-là naturellement disposé à empiéter sur ses voisins, a mis tout l'univers sous le joug pour avoir porté au plus haut point la politique et l'art militaire.

Vous voyez les causes des divisions de la république, et finalement de sa chûte, dans les jalousies de ses citoyens, et dans l'amour de la liberté poussé jusqu'à un excès et une délicatesse insupportables.

Vous n'avez plus de peine à distinguer tous les temps de Rome, soit que vous vouliez la considérer en elle-même, soit que vous la regardiez par rapport aux autres peuples; et vous voyez les changements qui devoient suivre la disposition des affaires en chaque temps.

En elle-même, vous la voyez au commencement dans un état monarchique, établi selon ses lois primitives; ensuite dans sa liberté; et enfin sou-

mise encore une fois au gouvernement monarchique, mais par force et par violence.

Il vous est aisé de concevoir de quelle sorte s'est formé l'état populaire ensuite des commencements qu'il avoit dès le temps de la royauté; et vous ne voyez pas dans une moindre évidence comment dans la liberté s'établissoient peu à peu les fondements de la nouvelle monarchie.

Car de même que vous avez vu le projet de république dressé dans la monarchie par Servius Tullius, qui donna comme un premier goût de la liberté au peuple romain; vous avez aussi observé que la tyrannie de Sylla, quoique passagere, quoique courte, a fait voir que Rome, malgré sa fierté, étoit autant capable de porter le joug que les peuples qu'elle tenoit asservis.

Pour connoître ce qu'a opéré successivement cette jalousie furieuse entre les ordres, vous n'avez qu'à distinguer les deux temps que je vous ai expressément marqués: l'un, où le peuple étoit retenu dans certaines bornes par les périls qui l'environnoient de tous côtés; et l'autre, où, n'ayant plus rien à craindre au-dehors, il s'est abandonné sans réserve à sa passion.

Le caractere essentiel de chacun de ces deux temps est que dans l'un l'amour de la patrie et des lois retenoit les esprits, et que dans l'autre tout se décidoit par l'intérêt et par la force.

De là s'ensuivoit encore que dans le premier de ces deux temps les hommes de commandement qui aspiroient aux honneurs par les moyens légitimes, tenoient les soldats en bride et attachés à la répu-

blique ; au lieu que dans l'autre temps où la violence emportoit tout, ils ne songeoient qu'à les ménager pour les faire entrer dans leurs desseins malgré l'autorité du sénat.

Par ce dernier état la guerre étoit nécessairement dans Rome ; et parceque dans la guerre, où les lois ne peuvent plus rien, la seule force décide, il falloit que le plus fort demeurât le maître, par conséquent que l'empire retournât en la puissance d'un seul.

Et les choses s'y disposoient tellement par elles-mêmes, que Polybe (1), qui a vécu dans le temps le plus florissant de la république, a prévu, par la seule disposition des affaires, que l'état de Rome à la longue reviendroit à la monarchie.

La raison de ce changement est que la division entre les ordres n'a pu cesser parmi les Romains que par l'autorité d'un maître absolu, et que d'ailleurs la liberté étoit trop aimée pour être abandonnée volontairement. Il falloit donc peu à peu l'affoiblir par des prétextes spécieux, et faire par ce moyen qu'elle pût être ruinée par la force ouverte.

La tromperie, selon Aristote (2), devoit commencer en flattant le peuple, et devoit naturellement être suivie de la violence.

Mais de là on devoit tomber dans un autre inconvénient par la puissance des gens de guerre ; mal inévitable à cet état.

En effet, cette monarchie que formerent les cé-

(1) Polyb. VI, 1, et seq. ; 41, et seq. — (2) Polit. V, 4.

sars s'étant érigée par les armes, il falloit qu'elle fût toute militaire ; et c'est pourquoi elle s'établit sous le nom d'empereur, titre propre et naturel du commandement des armées.

Par-là vous avez pu voir que comme la république avoit son foible inévitable, c'est-à-dire la jalousie entre le peuple et le sénat, la monarchie des césars avoit aussi le sien ; et ce foible étoit la licence des soldats qui les avoient faits.

Car il n'étoit pas possible que les gens de guerre qui avoient changé le gouvernement et établi les empereurs fussent long-temps sans s'appercevoir que c'étoit eux en effet qui disposoient de l'empire.

Vous pouvez maintenant ajouter au temps que vous venez d'observer ceux qui vous marquent l'état et le changement de la milice ; celui où elle est soumise et attachée au sénat et au peuple romain ; celui où elle s'attache à ses généraux ; celui où elle les éleve à la puissance absolue sous le titre militaire d'empereurs ; celui où maîtresse en quelque façon de ses propres empereurs qu'elle créoit, elle les fait et les défait à sa fantaisie. De là le relâchement ; de là les séditions et les guerres que vous avez vues ; de là enfin la ruine de la milice avec celle de l'empire.

Tels sont les temps remarquables qui nous marquent les changements de l'état de Rome considérée en elle-même. Ceux qui nous la font connoître par rapport aux autres peuples ne sont pas moins aisés à discerner.

Il y a le temps où elle combat contre ses égaux, et où elle est en péril. Il dure un peu plus de

500 ans, et finit à la ruine des Gaulois en Italie, et de l'empire des Carthaginois.

Celui où elle combat, toujours plus forte et sans péril, quelque grandes que soient les guerres qu'elle entreprenne. Il dure 200 ans, et va jusqu'à l'établissement de l'empire des césars.

Celui où elle conserve son empire et sa majesté. Il dure 400 ans, et finit au regne de Théodose-le-Grand.

Celui enfin où son empire, entamé de toutes parts, tombe peu à peu. Cet état, qui dure aussi 400 ans, commence aux enfants de Théodose, et se termine enfin à Charlemagne.

Je n'ignore pas, monseigneur, qu'on pourroit ajouter aux causes de la ruine de Rome beaucoup d'incidents particuliers. Les rigueurs des créanciers sur leurs débiteurs ont excité de grandes et de fréquentes révoltes. La prodigieuse quantité de gladiateurs et d'esclaves dont Rome et l'Italie étoient surchargées, ont causé d'effroyables violences, et même des guerres sanglantes. Rome épuisée par tant de guerres civiles et étrangeres se fit tant de nouveaux citoyens, ou par brigue ou par raison, qu'à peine pouvoit-elle se reconnoître elle-même parmi tant d'étrangers qu'elle avoit naturalisés. Le sénat se remplissoit de barbares : le sang romain se mêloit : l'amour de la patrie, par lequel Rome s'étoit élevée au-dessus de tous les peuples du monde, n'étoit pas naturel à ces citoyens venus de dehors ; et les autres se gâtoient par le mélange. Les partialités se multiplioient avec cette prodigieuse multiplicité de citoyens nouveaux : et les esprits turbulents y trou-

voient de nouveaux moyens de brouiller et d'entreprendre.

Cependant le nombre des pauvres s'augmentoit sans fin par le luxe, par les débauches, et par la fainéantise qui s'introduisoit. Ceux qui se voyoient ruinés n'avoient de ressource que dans les séditions, et en tout cas se soucioient peu que tout périt après eux. Vous savez que c'est ce qui fit la conjuration de Catilina. Les grands, ambitieux, et les misérables, qui n'ont rien à perdre, aiment toujours le changement. Ces deux genres de citoyens prévaloient dans Rome; et l'état mitoyen, qui seul tient tout en balance dans les états populaires, étant le plus foible, il falloit que la république tombât.

On peut joindre encore à ceci l'humeur et le génie particulier de ceux qui ont causé les grands mouvements, je veux dire des Gracques, de Marius, de Sylla, de Pompée, de Jules César, d'Antoine, et d'Auguste. J'en ai marqué quelque chose; mais je me suis attaché principalement à vous découvrir les causes universelles et la vraie racine du mal, c'est-à-dire cette jalousie entre les deux ordres, dont il vous étoit important de considérer toutes les suites.

Mais souvenez-vous, monseigneur, que ce long enchaînement des causes particulieres qui font et défont les empires dépend des ordres secrets de la divine providence.

Dieu tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes; il a tous les cœurs en sa main: tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la

bride ; et par-là il remue tout le genre humain. Veut-il faire des conquérants ? il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs ? il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance ; il leur fait prévenir les maux qui menacent les états, et poser les fondements de la tranquillité publique. Il connoît la sagesse humaine toujours courte par quelque endroit : il l'éclaire, il étend ses vues ; et puis il l'abandonne à ses ignorances, il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même : elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piege.

Dieu exerce par ce moyen ses redoutables jugements, selon les regles de sa justice toujours infaillible : c'est lui qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin : quand il veut lâcher le dernier, et renverser les empires, tout est foible et irrégulier dans les conseils. L'Egypte, autrefois si sage, marche enivrée, étourdie, et chancelante, parceque le Seigneur a répandu l'esprit de vertige dans ses conseils ; elle ne sait plus ce qu'elle fait, elle est perdue.

Mais que les hommes ne s'y trompent pas : Dieu redresse quand il lui plaît le sens égaré ; et celui qui insultoit à l'aveuglement des autres tombe lui-même dans des ténebres plus épaisses, sans qu'il faille souvent autre chose pour lui renverser le sens que ses longues prospérités.

C'est ainsi que Dieu regne sur tous les peuples.

Ne parlons plus de hasard ni de fortune, ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance : ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains est un dessein concerté dans un conseil plus haut ; c'est-à-dire dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. De cette sorte tout concourt à la même fin ; et c'est faute d'entendre le tout, que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulieres.

Par-là se vérifie ce que dit l'apôtre (1), que « Dieu « est heureux et le seul puissant, Roi des rois, et « Seigneur des seigneurs. » Heureux, dont le repos est inaltérable, qui voit tout changer sans changer lui-même, et qui fait tous les changements par un conseil immuable ; qui donne et qui ôte la puissance ; qui la transporte d'un homme à un autre, d'une maison à une autre, d'un peuple à un autre, pour montrer qu'ils ne l'ont tous que par emprunt, et qu'il est le seul en qui elle réside naturellement.

C'est pourquoi tous ceux qui gouvernent se sentent assujettis à une force majeure : ils font plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus : ni ils ne sont maîtres des dispositions que les siecles passés ont mises dans les affaires, ni ils ne peuvent prévoir le cours que prendra l'avenir, loin qu'ils le puissent forcer. Celui-là seul tient tout en sa main, qui sait le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas

(1) 1 Tim. VI, 15.

encore, qui préside à tous les temps, et prévient tous les conseils.

Alexandre ne croyoit pas travailler pour ses capitaines, ni ruiner sa maison par ses conquêtes. Quand Brutus inspiroit au peuple romain un amour immense de la liberté, il ne songeoit pas qu'il jetoit dans les esprits le principe de cette licence effrénée par laquelle la tyrannie qu'il vouloit détruire devoit être un jour rétablie plus dure que sous les Tarquins. Quand les césars flattoient les soldats, ils n'avoient pas dessein de donner des maîtres à leurs successeurs et à l'empire.

En un mot, il n'y a point de puissance humaine qui ne serve malgré elle à d'autres desseins que les siens: Dieu seul sait tout réduire à sa volonté. C'est pourquoi tout est surprenant, à ne regarder que les causes particulieres; et néanmoins tout s'avance avec une suite réglée.

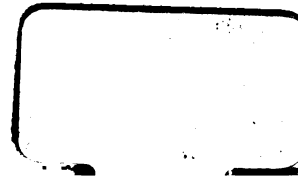
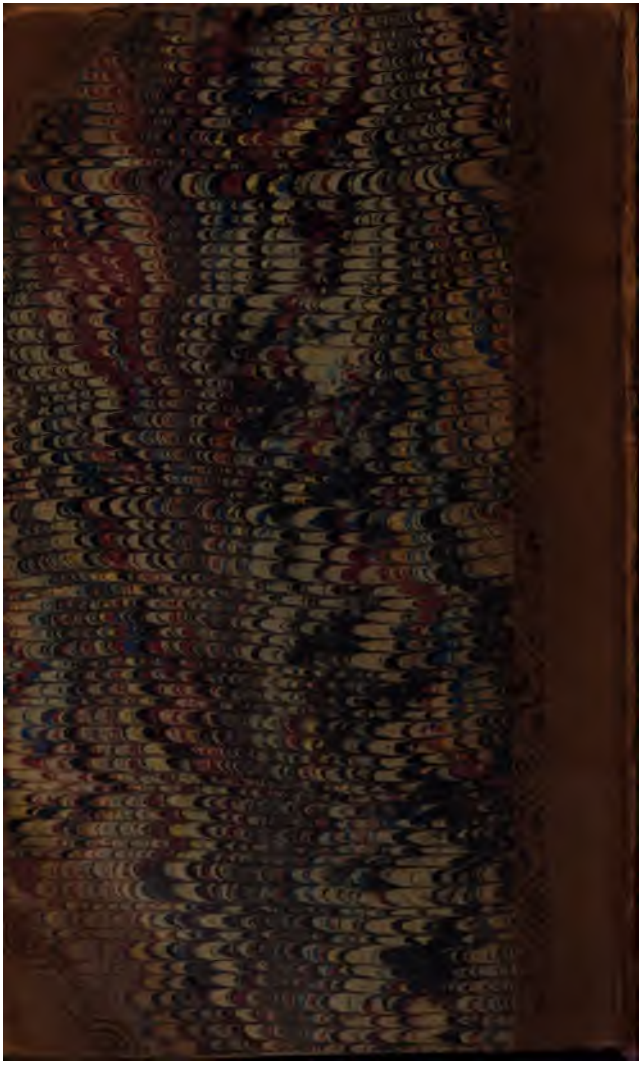
Ce discours vous le fait entendre, monseigneur; et pour ne plus parler des autres empires, vous voyez par combien de conseils imprévus, mais toutefois suivis en eux-mêmes la fortune de Rome a été menée depuis Romulus jusqu'à Charlemagne.

Vous croirez peut-être qu'il auroit fallu vous dire quelque chose de plus de vos Français, et de Charlemagne qui a fondé le nouvel empire; mais outre que son histoire fait partie de celle de France que vous écrivez vous-même et que vous avez déjà si fort avancée, je me réserve à vous faire un second discours où j'aurai une raison nécessaire de vous parler de la France et de ce grand conquérant, qui étant égal en valeur à ceux que l'antiquité a le plus

vantés, les surpasse en piété, en sagesse, et en justice.

Ce même discours vous découvrira les causes des prodigieux succès de Mahomet et de ses successeurs : cet empire, qui a commencé deux cents ans avant Charlemagne, pouvoit trouver sa place dans ce discours ; mais j'ai cru qu'il valoit mieux vous faire voir dans une même suite ses commencements et sa décadence.

Ainsi je n'ai plus rien à vous dire sur la premiere partie de l'histoire universelle : vous en découvrirez tous les secrets, et il ne tiendra plus qu'à vous d'y remarquer toute la suite de la religion et celle des grands empires jusqu'à Charlemagne.

Pendant que vous les verrez tomber presque tous d'eux-mêmes, et que vous verrez la religion se soutenir par sa propre force, vous connoîtrez aisément quelle est la solide grandeur, et où un homme sensé doit mettre son espérance.

FIN.